

Mère Marie du Saint-Esprit dans l'humilité, n'en prenait pas moins à la relever et à la consoler dans ses inquiétudes. Ayant appris la mort subite d'une personne qu'elle avait connue dans le monde, elle appréhenda pour elle-même un pareil accident. Cette crainte lui resta quelque temps; mais un jour, pendant Matines, Notre-Seigneur lui dit : « A quoi bon vous effrayer? Ne suis-je pas votre Époux? » Ces tendres paroles la rassurèrent et la pénétrèrent d'une grande joie intérieure, mais lui firent comprendre en même temps que cette qualité d'épouse d'un Dieu l'obligeait à se conformer en tout au bon plaisir de son aimable Époux. Celui-ci s'étudiait de son côté à purifier tout ce qui pouvait y avoir de déréglé dans les désirs de son épouse. Son père lui ayant témoigné qu'il souhaitait ardemment revoir son fils qui combattait alors contre les ennemis du nom chrétien, elle prit cette affaire à cœur et se promit d'obtenir cette grâce de Dieu avec l'aide des prières de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; mais Dieu répondit à ses instances : « Quoi! ma fille, n'agréez-vous pas que votre frère combatte pour les intérêts de ma gloire? » Ces paroles la touchèrent au point qu'elle fit aussitôt le sacrifice de son plus cher désir et s'abandonna en tout au bon plaisir divin.

Sa sœur, Carmélite comme elle, désirait quitter le couvent qu'elle avait été fonder dans une autre province; elle communiqua son dessein à la Mère Marie du Saint-Esprit, qui pria Notre-Seigneur de lui faire connaître sa volonté. Elle reçut cette réponse : « Quesœur devait se soumettre au sentiment du Révérend Père Provincial. » Celui-ci n'ayant pas consenti à son départ, elle resta dans son nouveau monastère, et les deux sœurs apprirent ainsi une fois de plus à se soumettre en tout et toujours à la sainte volonté de Dieu.

Il arriva qu'une fois la Mère Marie ayant montré de la répugnance à faire une chose qui n'était pas de son goût, la Sainte Vierge lui apparut et lui dit : *Se peut-il que vous me refusiez ce petit service?* Ces paroles l'animèrent à entreprendre pour l'amour de Dieu tout ce qui lui semblait le plus difficile et à combattre ses penchants naturels.

Elle méditait un jour sur les meilleures raisons à donner aux supérieurs pour les détourner du dessein qu'ils avaient conçu de l'envoyer à la fondation du couvent de Bruges; mais elle entendit aussitôt cette parole de Notre-Seigneur : *Quoi! ma fille, voudriez-vous rester ici pour satisfaire votre propre volonté?* Elle prit dès lors la résolution de ne vouloir en tout que l'accomplissement de la volonté de son Époux céleste. Continuant son oraison, elle pensa à ces paroles : *Deus tentavit Abraham*, et elle dit dans le fond de son âme : *Quoi! Seigneur, voulez-vous bien m'éprouver vous-même!* Il lui répondit intérieurement *qu'il avait donné son commandement à Abraham, mais qu'il en avait arrêté l'exécution*; cette parole lui fit comprendre qu'il n'est rien de plus agréable à Dieu que la soumission de notre volonté à la sienne.

Cette Révérende Mère ne fit jamais mieux connaître son parfait abandon au bon plaisir de Dieu que parmi les peines et les croix qu'il lui envoya pour la rendre conforme à Jésus crucifié.

Le jour de la Résurrection, Notre-Seigneur lui apparut comme un conquérant couronné de lauriers, et lui donna à entendre qu'elle ne partagerait pas sa gloire dans le ciel, si elle ne partageait pas ses souffrances sur la terre.

Une autre fois, cet aimable Sauveur lui fit connaître, après la communion, la grandeur de la gloire qui lui était réservée; la Révérende Mère Marie du Saint-Esprit, toute confuse des bontés de Dieu pour elle, s'écria : « Se peut-il, Seigneur, que je reçoive tant de gloire pour le peu de services que je vous rends sur la terre? » Elle entendit alors une voix intérieure qui lui dit qu'elle ne l'acquerrait pas sans souffrances. Elle eut effectivement bien à souffrir. Dieu l'éprouva pendant plusieurs années par des aridités et des sécheresses insupportables : sa foi lui paraissait languissante, sa charité tiède, sa vertu stérile; elle ne découvrait plus en elle qu'impuissance pour le bien, avec un penchant prononcé pour le mal et une sorte de certitude morale de sa perte. Ce qui la soutenait dans cet état désolant, c'était une simple vue du bon plaisir de Dieu; elle ressentait,

il est vrai, parfois quelques onctions de la grâce, mais elles ne duraient qu'un instant, et, aussitôt après, elle se retrouvait dans les ténèbres les plus affreuses. Elle ne put s'empêcher de se plaindre amoureusement à son Époux; il la consola par une lumière qui pénétra jusqu'au fond de son âme et l'assura de son salut par ces paroles : « Vous ne souffrirez plus d'obscurités dans le ciel. »

Une fois, pendant l'office divin, elle se trouvait dans des ténèbres intérieures fort pénibles, lorsqu'elle entendit une voix qui lui disait : « Il y a un Dieu. » Cette parole dissipa toutes ses inquiétudes. Dans une rencontre difficile, elle pria la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy de la secourir; elle la vit aussitôt descendre du ciel sur une nuée, et en même temps elle aperçut à son côté Notre-Seigneur qui paraissait attendre la vénérable Mère Anne pour agir de concert avec elle. Cette vision divine calma son esprit et établit son âme dans un doux repos.

La Mère Marie du Saint-Esprit se trouva un jour dans un tel état d'insensibilité, qu'il lui semblait qu'elle n'avait aucun secours à attendre ni au ciel ni sur la terre. Comme elle en ressentait une grande affliction, Notre-Seigneur lui dit : « Je serai votre consolateur; » elle forma dès lors le dessein de ne s'appuyer que sur Dieu seul et de mépriser toutes les consolations humaines.

Toutes ces épreuves n'abattaient pas son courage; mais, tout en désirant ardemment les croix dans la partie supérieure de son âme, elle ressentait en elle-même toutes les répugnances de la nature en face de la souffrance. Un jour qu'elle se trouvait dans une grande appréhension, elle dit à Dieu, à l'exemple de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy : *Seigneur, croix et lumière*; mais cette vénérable Mère lui répondit intérieurement qu'*il n'y a pas d'amour de Dieu, sans l'amour de la croix*, lui donnant ainsi à entendre que celui qui aime véritablement la croix ne cherche ni lumière ni consolation.

Cette servante de Dieu avait un ardent désir de le posséder dans le Ciel; ce fut une de ses plus vives peines. Notre-Seigneur,

lui ayant fait entendre un jour que c'était souffrir un purgatoire bien rigoureux d'avoir de grands désirs de le voir, elle lui dit : *Ah ! mon Dieu, faites-moi la grâce de me plonger dans ce doux purgatoire, vous me rendrez bien heureuse* ; sa prière fut exaucée ; elle fut pénétrée tout le reste de sa vie de si ardents désirs de voir Dieu, que tout le reste lui était à charge.

Ses saints désirs allaient toujours croissants : lisant un jour combien une sainte avait châtié son corps pour s'assurer la possession du ciel, elle s'affligea de sa lâcheté et dit à Notre-Seigneur : *Comment vous posséderai-je, puisque je ne fais que des pénitences bien légères ?* Cet aimable Sauveur lui répondit : *Vous me posséderez par la pureté du cœur.* Ces paroles la remplirent de crainte ; réfléchissant combien il est difficile de conserver cette pureté sur la terre, elle conjura Dieu de l'en retirer et de lui faire goûter dans le ciel combien il est doux à ceux qui l'ont véritablement aimé dans ce monde ; il lui fut répondu qu'elle ne s'était pas encore rendue digne de ce bonheur. Son affliction redoubla en se voyant encore si éloignée de la possession d'un Dieu qui faisait l'objet de ses soupirs ; mais Celui qui avait causé sa peine lui envoya une lumière céleste qui la pénétra jusqu'au fond de l'âme et lui fit comprendre qu'elle devait se soumettre à rester encore quelque temps dans cette vie mortelle. Elle attribua cette faveur à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.

Se sentant un jour bien malade après Matines, la Mère Marie du Saint-Esprit s'en plaignit amoureusement à Notre-Seigneur, et lui dit : *Quoi ! mon Dieu, vous voyez en quel triste état je suis réduite, et cependant vous voulez que je continue à vivre !* Elle s'endormit dans cette pensée, et, quelque temps après, on la frappa sur l'épaule en lui disant : *Plus avant.* Elle s'éveilla à ces paroles ; mais les prenant pour l'effet d'un songe, elle continua à reposer jusqu'au matin. Pendant les Heures, elle se sentit enflammée d'un ardent désir de souffrir pour se rendre agréable à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy ; sa ferveur surpassant sa faiblesse, il n'est rien qu'elle n'eût entrepris avec plaisir pour l'amour d'un Dieu crucifié. Pendant

la messe, ces paroles entendues pendant son sommeil : *Plus avant*, lui revinrent à la mémoire, et elle chercha à en comprendre le sens. Notre-Seigneur lui demanda si elle voulait lui rendre un grand service; elle s'offrit à faire tout ce qui lui plairait; il lui dit alors qu'on ne pouvait pas mieux le servir qu'en avançant toujours dans la parfaite conformité à sa sainte volonté et qu'on devait dire en toute rencontre avec saint Martin : *Seigneur, je ne refuse pas le travail; si je puis vous servir en souffrant sur la terre, plutôt que de prétendre au repos du ciel, que votre volonté s'accomplisse en moi.*

Si le cœur de la Révérende Mère Marie soupirait après les chastes embrassements de son Époux céleste, cet aimable Sauveur se plaisait à consoler sa chère épouse dans ses peines et à lui témoigner beaucoup de tendresse. Il se fit voir un jour dans son cœur comme un roi sur son trône, d'où il commandait à toute la terre, et lui dit ces paroles : *Ma fille, vous portez un grand trésor dans un vase faible et fragile.* Une autre fois, il lui montra la beauté de son âme, dans laquelle il ne découvrait rien qui choquât ses yeux, parce que la Sainte Trinité y faisait sa demeure et lui communiquait la pureté de ses lumières. Elle vit, dans une autre rencontre, son cœur, comme s'il eût été réellement plongé dans les flammes les plus pures de l'amour divin.

Dieu ne se contentait pas de consoler lui-même sa servante, il voulut encore que la sainte et séraphique Mère Térése et la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy la visitassent plusieurs fois et la soulageassent dans ses peines.

Souffrant un jour une grande peine intérieure, la Mère Marie se plaignit à sa sainte Mère Térése de ce qu'elle semblait l'abandonner dans le moment où elle avait le plus besoin de son secours. Le lendemain, pendant l'oraison, elle sentit une odeur très suave qui lui donna beaucoup de consolation dans l'âme; pensant le soir d'où pouvait venir cette odeur céleste, sainte Térése lui apparut et lui fit connaître qu'elle la visitait de cette manière. Un autre jour, comme elle priait après Complies devant une image de la Sainte, cette bonne Mère se montra à

elle et lui dit : *Demandez-moi quelque chose, ma fille.* Elle lui répondit : *Hélas ! chère Mère, vous connaissez mes besoins mieux que je ne les connais.* La Sainte se tut, mais la Révérende Mère Marie ressentit une grande consolation. Cette grande âme eut toute sa vie, une grande vénération pour la Révérende Mère Anne de Saint-Barthélemy. Tant qu'elle eut le bonheur de la posséder, elle ne se conduisait que par ses conseils et assurait qu'elle n'aurait aucune inquiétude pour son salut si elle avait le bonheur de mourir entre les bras de cette grande servante de Dieu ; mais Notre-Seigneur lui dit une fois : *Ma fille, la vénérable Mère Anne ne sera pas en état de vous rendre ce service ; confiez-vous en moi, je serai votre protecteur jusqu'à la mort.*

Un jour, s'estimant indigne de communier, elle alla prévenir la vénérable Mère Anne qu'elle croyait devoir s'en abstenir le lendemain, mais cette prieure expérimentée lui dit que *la pureté du cœur suffisait pour recevoir la Sainte Eucharistie et qu'elle ne devait pas facilement s'en dispenser.* De plus, après sa mort, elle l'assura plusieurs fois qu'elle agréait beaucoup la fréquente communion et qu'elle la conseillait à ses filles parce que c'est un grand moyen pour l'avancement spirituel des âmes religieuses. Si jamais la Révérende Mère Marie du Saint-Esprit reçut un coup sensible, ce fut à la mort de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy ; on ne peut exprimer quelle fut sa douleur, mais cette sainte Mère ne manqua pas de venir la consoler pendant la nuit même où elle expira. La Mère Marie sentit, de 2 à 4 heures du matin, l'odeur la plus douce qu'on puisse imaginer ; elle alla ensuite réciter l'office des morts aux pieds de la chère défunte, moins pour la soulager des peines dont elle la croyait exempte que pour se conformer à la coutume de l'Église ; elle entendit alors ces paroles dans le fond de son âme : *Elle a bien récompensé votre amour, puisque vous êtes la première qu'elle a visitée.*

La Mère Marie du Saint-Esprit jouit de cette odeur céleste pendant une année entière, tantôt plus, tantôt moins, selon le bon plaisir de Dieu ; mais particulièrement en deux circon-

stances : premièrement lorsqu'elle fit connaître cette belle comparaison de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy sur le Saint-Sacrement : *Comme une bonne Mère allaite son enfant et lui donne ainsi la substance qui le fait croître insensiblement sans qu'il s'en aperçoive, de même notre aimable Sauveur nourrit les âmes dans la Sainte Eucharistie et les fait avancer dans la vie spirituelle*; secondement, lorsqu'elle s'employa à faire observer la recommandation expresse que sainte Térése avait faite à ses filles *de ne jamais se soustraire à la direction de l'Ordre*. Outre cette odeur céleste dont la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy gratifiait la Mère Marie, elle lui apparut souvent et la combla de joie par sa présence, principalement pendant qu'on faisait les cérémonies de ses funérailles.

Trois jours après le décès de la vénérable Mère Anne, un de nos Pères entendit une musique céleste qui entonnait la Prose : *Lauda Sion Salvatore*; il en fut ravi, mais en même temps on lui dit intérieurement de communiquer cette faveur à la Mère Marie du Saint-Esprit; il hésitait à le faire, mais on le lui commanda jusqu'à trois fois. Enfin il se décida, et, quand il fut près de la Mère, il ne put que proférer ces dernières paroles de la Prose : *Cohæredes et sodales fac Sanctorum civium*, sans rien ajouter de sa vision. La Révérende Mère comprit cependant que la vénérable Mère Anne lui faisait dire cette parole pour l'assurer qu'elle jouirait un jour de Dieu dans le ciel, et elle en demeura très consolée.

Faisant ensuite oraison, elle fit un entier sacrifice d'elle-même à Notre-Seigneur, le conjurant de disposer d'elle selon son bon plaisir; au même moment, la vénérable Mère Anne lui apparut en esprit au milieu de son cœur et lui dit : « *Consolez-les* » (en parlant de ses filles que sa mort avait plongées dans la plus vive douleur); elle vit en même temps notre aimable Sauveur au côté droit de son cœur, mais plus élevé que n'était la vénérable Mère Anne, et, tout en s'étonnant de ce qu'un Dieu pouvait avoir tant de bonté que de se loger dans un lieu si vil, elle en reçut une consolation inexprimable.

Elle importuna un jour Notre-Seigneur pour qu'il exemptât

de la corruption le corps de la vénérable Mère Anne et lui dit : *Mon Dieu, vous avez accordé tant de faveurs à cette sainte Mère, pourriez-vous lui refuser celle-ci?* Il lui répondit : *Je fais bien plus pour votre amour lorsque je me cache sous les faibles espèces du pain; non pas qu'il condamnât sa tendresse pour une sainte, mais il voulait lui faire souvenir de ce qu'il opère pour sanctifier les âmes.*

Tant de faveurs et de communications célestes allumaient dans le cœur de la Mère Marie du Saint-Esprit un zèle ardent pour le bien de l'Église et un désir insatiable du salut des âmes. Le R. P. Thomas de Jésus, provincial, écrivit un jour pour recommander instamment à la communauté d'Anvers de prier pour l'heureux succès de la guerre d'Allemagne. La Mère Marie fut une de celles qui prirent cette affaire le plus à cœur; elle ne négligeait rien pour implorer le secours du ciel en faveur des catholiques. Dieu lui ayant témoigné qu'il agréait son zèle, elle redoubla ses supplications; et elle apprit bientôt la prise de Prague et se flattait que cette victoire terminerait la guerre, mais le Seigneur lui dit : *L'affaire n'est pas encore sur un trop bon pied.* Elle répondit : *Que puis-je faire, mon Dieu, en cette rencontre, pour faire réussir le tout à votre gloire?* Notre-Seigneur se tut, mais la Révérende Mère sentit redoubler sa ferveur et ne cessa de prier et de faire prier ses sœurs pour le triomphe de l'Église.

Un jour qu'elle sollicitait l'humiliation et l'anéantissement des hérétiques, elle méditait en même temps sur la gloire que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Ce grand Dieu lui donna alors des lumières sur le bonheur éternel et lui dit ensuite : *Les hérétiques n'en jouiront jamais.* Elle comprit par ces paroles le grand amour que Dieu porte aux âmes et le déplaisir qu'il ressent de leur perte; aussi préfère-t-il qu'on prie pour leur conversion que pour leur anéantissement.

Lorsque les Français et les Hollandais attaquèrent les Pays-Bas et mirent le siège devant Louvain, la Révérende Mère Marie s'en affligea mortellement, de crainte que la foi n'eût à pâtir de cette guerre, mais Notre-Seigneur la consola et lui dit :

Tout ira bien. La chose arriva effectivement; les deux armées se dispersèrent et abandonnèrent le pays.

Lisant un jour l'histoire des persécutions que les chrétiens avaient à souffrir au Japon et avec quelle cruauté on les faisait mourir sans épargner même les enfants, elle en fut tellement touchée, qu'elle ne put s'empêcher de se plaindre à Notre-Seigneur de ce qu'il permettait de traiter d'une manière aussi horrible ceux qui ne respiraient que pour sa gloire. Il lui répondit : *Je vauz plus que tout un monde*, comme s'il eût dit que c'était un bonheur pour les chrétiens de perdre tout un monde et la vie même pour le posséder dans le ciel.

La Mère Marie du Saint-Esprit ayant appris la mort de son père fit courageusement son sacrifice, mais resta très affligée de l'incertitude où elle était de son salut à cause de quelques défauts qu'elle lui connaissait. Elle avait souvent prié Sainte Térése de prendre soin de cette âme; dans sa douleur elle lui dit : *Chère Mère, se pourrait-il que vous eussiez abandonné mon père dans cet extrême besoin?* Il lui fut répondu intérieurement : *Votre père et votre mère jouissent de Dieu dans le ciel.* Ces paroles la rassurèrent et la comblèrent de joie; d'ailleurs elle ne craignait que pour l'âme de son père, étant moralement sûre du bonheur de sa mère qui avait couronné une vie très chrétienne par une sainte mort.

La communauté ayant été avertie du grand danger où était l'enfante Isabelle, la Révérende Mère Marie la recommanda instamment à Notre-Seigneur; il lui fut dit alors intérieurement : *L'enfante est une princesse fort vertueuse; Dieu veut la mettre dans son ciel.* Elle n'osa plus prier pour son rétablissement, mais comme elle méditait sur la grandeur de la perte qu'allaient faire les Pays-Bas par la mort de cette bonne princesse, on lui dit que *comme Dieu s'était servi d'elle pour le gouvernement du royaume, il se servirait de même de ses successeurs.*

Un homme fort adonné au jeu étant mort sans sacrements, ses parents, alarmés pour son salut, sollicitèrent les prières de la communauté. La Mère Marie recommanda instamment

à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy cette pauvre âme, si elle était en état d'être soulagée; elle reçut la réponse qu'elle pouvait être secourue; elle n'osait cependant pas communiquer cette heureuse nouvelle à personne, n'aimant pas à publier les faveurs qu'elle recevait de Dieu; mais on lui dit intérieurement : *On ne vous a pas confié le besoin de cette pauvre âme pour le taire.* Elle comprit par ces paroles combien Dieu aime qu'on aide au salut des hommes, et elle s'en réjouit dans son cœur.

Recommandant un jour à Dieu la reine mère et la duchesse d'Orléans pour qu'il les soulageât dans leur détresse, il lui dit : *Je les afflige dans ce monde parce que je les aime.* Une autre fois, à la veille des élections, ne sachant qui nommer comme prieure parce que plusieurs Sœurs lui semblaient capables de remplir cette charge, la Révérende Mère Marie pria Notre-Seigneur de lui inspirer sur qui elle devait porter son choix; elle vit aussitôt une nuée descendre du ciel portant le nom et le surnom de celle qui était l'élue de Dieu et qui fut, en effet nommée prieure.

On ne saurait exprimer avec quelle charité et quel zèle la Révérende Mère Marie du Saint-Esprit s'acquitta des charges qui lui furent confiées dans son monastère. Elle y exerça quatre fois celle de prieure, trois fois celle de sous-prieure, et, pendant de longues années, celle de maîtresse des novices; dans toutes elle parut un modèle de vertu. Elle était zélée pour l'observance, charitable envers ses filles, exacte à tous les actes communs; elle était toujours la première au chœur et faisait ses délices de la solitude de sa cellule où elle goûtait la paix et la tranquillité d'une âme qui est toute à Dieu. Prudente, affable, discrète, elle faisait le charme des récréations par des entretiens spirituels qui animaient ses filles à la pratique de la vertu; si quelqu'une entamait ce sujet, elle se faisait un plaisir de l'écouter, mais si une autre laissait échapper par mégarde un mot qui pût blesser tant soit peu la charité, elle disait aussitôt : *Ah! mes filles, c'est l'arbre défendu, gardons-nous d'y toucher.*

Quoique cette Révérende Mère parvint à un âge avancé, elle ne se dispensa jamais de l'oraison; son humilité était telle, qu'elle ne supportait pas d'être servie, pas même par les novices, dans tout ce qu'elle pouvait faire elle-même; si elle avait oublié d'apporter son ouvrage à la récréation, elle tâchait de sortir, sans être aperçue, pour aller le chercher, ce qui édifiait beaucoup ses filles. Elle ne commandait rien qu'elle ne fit elle-même; elle témoignait une tendresse toute maternelle aux infirmes; en un mot, elle donna toujours à la communauté d'Anvers des exemples d'une vertu consommée.

Cette grande et sainte âme ne fut pas exempte de croix; Dieu la conduisit tour à tour sur le Thabor et sur le Calvaire. Vers la fin de sa vie, elle souffrit les peines d'esprit les plus cruelles; son état de sécheresse et d'abandon était tel, que, ne recevant aucune consolation ni du côté du ciel ni du côté de la terre, elle se croyait réprouvée de Dieu et destinée à l'enfer. A ces tortures morales, elle joignait les incommodités de l'âge et de la maladie; elle ne pouvait presque plus reposer et elle avait un dégoût général qui l'empêchait de prendre aucune nourriture, même lorsque son estomac en sentait le besoin. Malgré ces souffrances, cette vertueuse mère ne perdit rien de cette gaieté et de cette égalité d'humeur qui charmaient le cœur de ses filles.

Sept à huit semaines avant sa mort, elle confia à une de ses anciennes novices quelques paroles que Notre-Seigneur lui avait dites après la communion. *Vous savez, chère fille*, lui dit-elle, *combien mes peines sont grandes; je m'en suis plainte à mon Dieu comme un enfant se plaindrait à son père; il m'a dit: Courage, ma fille, elles finiront bientôt. Dites-moi, de grâce, ce que cela me présage?* La religieuse, dissimulant ses craintes, répondit: *Ma mère, Dieu vous insinue qu'il dissipera vos tristesses par un heureux retour de sa grâce.* — *Vous vous méprenez*, répliqua la Révérende Mère, *vous verrez bientôt l'effet de ces paroles.* Elle montrait par là qu'elle n'ignorait pas que sa mort était prochaine.

En effet, le 2 octobre, elle fut prise de la fièvre, mais elle

méprisa ce mal et défendit d'appeler le médecin; le 4, la fièvre revint, ce qui ne l'empêcha pas de se lever de grand matin pour aller faire la Sainte Communion en l'honneur de la fête de saint François; mais elle fut obligée de se remettre ensuite au lit et la fièvre augmenta à tel point que l'après-midi elle semblait presque sans connaissance. Le 5, sur les 4 heures du matin, l'infirmière étant allée voir comment se trouvait la sainte malade, la Sœur qui la veillait lui dit : *Notre Mère a fort bien reposé*; celle-ci ajouta : *Pourquoi venez-vous de si bonne heure? je me porte bien*; mais peu après, se trouvant seule avec elle, elle lui dit : *Vous n'avez pas voulu me croire lorsque je vous confiai les paroles de Notre-Seigneur; vous allez voir comment mes peines prendront fin; je ne me relèverai pas de cette maladie*. La Sœur n'osa pas lui découvrir la crainte qu'elle avait de sa mort, elle se borna à lui répondre! *Hélas! chère Mère, je souhaite que le Seigneur conserve encore la vie à Votre Révérence pour sa gloire, pour notre consolation et pour le bien du monastère; devez-vous songer à mourir dans un moment où vous êtes sans fièvre? Mais si elle vous reprend, Votre Révérence me fera plaisir si elle consent à coucher en bas; il me sera bien plus facile de la servir; j'ai d'autres Sœurs gravement malades sur les bras; je ne puis pas monter selon mes désirs, et je dois me priver de la consolation que j'aurais à soulager plus fréquemment Votre Révérence dans ses besoins*. La bonne Mère Marie surmonta la répugnance qu'elle éprouvait à quitter sa cellule et condescendit au désir de l'infirmière. Les médecins eurent une consultation dans l'après-midi; ils trouvèrent la malade presque sans fièvre, mais son grand âge leur faisant craindre une complication, ils ordonnèrent une saignée qui la soulagea pour un instant. Mais bientôt la fièvre redoubla, ce qui engagea le confesseur à lui apporter le Saint Viatique le jour de la fête de saint Denis. Elle le reçut avec l'expression de la foi la plus vive et de l'amour le plus ardent; sa dévotion touchait le cœur de ses filles jusqu'à leur faire verser des torrents de larmes; le 10, vers les 5 heures du soir, le mal augmentant toujours, on donna à la vénérable Mère le sacrement de l'Extrême-Onction.

Elle conservait l'usage de ses facultés et se disposait à la mort par des actes d'amour répétés ; elle réclamait avec instance le secours de sa bien-aimée Mère Anne de Saint-Barthélemy ; on lui entendit dire plusieurs fois : *Souvenez-vous, chère Mère, que j'ai l'honneur d'être votre fille, ne me refusez pas votre aide dans un besoin si pressant ;* ou bien : *Ma Mère, ma Mère, ayez soin de mon âme.* Il ne faut pas douter que cette sainte Mère, qui l'avait tant aimée pendant sa vie, ne l'ait assistée et consolée à la mort. La Révérende Mère Marie du Saint-Esprit expira fort doucement, le 11 octobre 1672, à l'âge de soixante-treize ans : elle était professe depuis quarante-deux ans et exerçait alors la charge de prieure ; on vit sur son visage une beauté qui ne lui était pas ordinaire et qui présageait la gloire dont elle jouissait dans le ciel. Ses filles furent plongées dans la douleur par la perte d'une Mère qui leur était si chère, mais elles se consolèrent par la pensée de son bonheur

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE TÉRÈSE DE JÉSUS, PREMIÈRE
RELIGIEUSE DU MONASTÈRE D'ANVERS

La Révérende Mère Térése de Jésus appartenait à une noble famille de Bourgogne ; elle était fille de M. de Dompré, gouverneur d'une importante forteresse dans ce pays, et de Marguerite Richardot ; elle reçut au baptême le nom d'Isabelle, qu'elle échangea plus tard pour celui de Térése de Jésus. Elle fut prévenue de la grâce dès son enfance et méprisa les vanités du monde aussitôt qu'elle les connut ; comblée de tous les dons de la nature, elle les méprisait au point de redouter la société de tous ceux qui lui adressaient des compliments flatteurs ; une fois entre autres, elle prit avec une dame d'honneur de l'infante Isabelle la résolution de ne regarder personne, dans les repas ou les bals où elle était obligée de paraître et elle la tint fidèlement. Recherchée en mariage par plusieurs grands seigneurs et bien résolue à ne contracter aucun engagement dans le monde, elle forma le dessein d'embrasser la réforme de notre sainte Mère Térése pour se soustraire à

leurs importunités; elle n'osait cependant s'ouvrir de ce désir à ses parents, convaincue qu'ils y seraient opposés, mais elle soupirait après l'arrivée de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, espérant trouver près d'elle du secours pour réussir dans son entreprise.

A peine cette vénérable Mère fut-elle à Mons, que M^{me} de Dompré alla la voir avec ses trois filles, dont Isabelle était l'aînée : la servante de Dieu la reconnut aussitôt pour celle que Dieu lui avait montrée à Tours dans une vision, comme la première novice du couvent d'Anvers; elle lui témoigna de suite une grande tendresse, aussi la jeune personne, charmée de la conversation de cette sainte Mère, résolut de rompre les dernières attaches qui la retenaient dans le monde; elle confia ses projets à ses pieux parents, et, à force d'instances, obtint leur consentement à son entrée dans le cloître.

On lui donna l'habit à l'âge de dix-sept ans; la cérémonie se fit avec une solennité extraordinaire; l'archevêque de Cambrai, son oncle maternel, et toute sa famille y assistèrent ainsi qu'une foule d'autres personnes. La beauté d'Isabelle, rehaussée par sa riche toilette et par l'éclat des plus beaux bijoux, charmait tous les spectateurs; ils ne pouvaient assez admirer que cette jeune fille, bien faite pour briller dans le monde, eût le courage de s'enfermer dans le cloître et d'embrasser une vie si austère.

Un gentilhomme hollandais, hérétique et adonné à la magie, eut le bonheur de se trouver à cette cérémonie; étonné de ce qu'une personne d'une complexion aussi délicate, d'une condition aussi noble et parfaitement accomplie en tout point, méprisait tout ce qui est estimé du monde au point d'en faire un sacrifice éternel au Seigneur, il s'écria : *Digitus Dei hic est.* Ah! il faut que cette résolution soit un effet de la grâce; la foi qu'elle professe doit être la véritable, puisqu'elle lui apprend des maximes si saintes. Cet homme commença dès ce moment à détester les dérèglements de sa vie; il se condamna à la pénitence la plus austère; il s'attacha une chaîne de fer aux pieds, la ferma avec un cadenas et en envoya la clé à celle dont l'exemple

l'avait touché d'un si salutaire repentir. Il continua pendant quelque temps à ne pas marcher plus loin que ne le lui permettait la longueur de sa chaîne; on lui rendit enfin cette liberté dont il s'était privé pour l'amour de Dieu, mais il ne la reçut que pour la perdre par un plus rude esclavage : il ne cessait de pleurer ses péchés à l'exemple de saint Pierre, il passait les nuits entières à prier dans les églises et pratiquait les plus grandes austérités. Il résolut enfin de partir pour Rome pour obtenir du Saint-Père l'absolution de ses crimes. Le Pape lui accorda cette faveur et l'ordonna prêtre. Le saint pénitent mena dès lors la vie la plus exemplaire et la plus austère. Pour reconnaître ce qu'il devait à Isabelle, dont le généreux sacrifice avait déterminé sa conversion, il laissa en mourant tous ses biens aux Carmélites d'Anvers; elles n'en profitèrent cependant pas; les hérétiques, qui les avaient en leur possession, ne voulurent jamais s'en dessaisir. L'exemple d'Isabelle fut encore l'occasion de l'entrée de deux grands serviteurs de Dieu dans la Réforme du Carmel; l'un exerça plusieurs fois la charge de prier, prédit le moment de sa mort et acheva sa vie comme un saint, l'autre vécut en parfait religieux.

Isabelle, devenue Sœur Térèse de Jésus, acheva son noviciat avec une ferveur qui charma toute la communauté; elle fit ses vœux avec un courage qui surprit tout le monde; elle reçut ensuite le voile noir avec une grande dévotion; son oncle l'archevêque officia pontificalement à la cérémonie.

A peine la nouvelle professe se vit-elle débarrassée pour toujours des tracas du monde qu'elle ne songea plus qu'à acquérir la perfection la plus sublime; convaincue qu'elle ne pouvait l'atteindre sans le fondement de l'humilité, elle mit tous ses soins à se la procurer et ne négligea rien pour s'y perfectionner. Elle cachait la culture de son esprit sous une apparence de simplicité et d'ignorance, et allait jusqu'à faire parfois les questions les plus ridicules pour qu'on ne conçût pour elle aucune estime. Elle agissait de la sorte avec le consentement de son directeur, qui connaissait les riches trésors de grâce cachés dans son âme. Elle était si adroite à dissimuler son ins-

truction et ses talents, que les religieuses se disaient souvent. *Mon Dieu, qui aurait cru que la Sœur Tèreise eût un esprit si borné, elle qui paraissait si intelligente et si spirituelle?* Elle continua cette pratique toute sa vie, lors même qu'elle devint prieure, car, malgré sa simplicité extérieure, sa haute vertu et sa bonté naturelle qu'elle ne pouvait dissimuler, l'élevèrent à cette charge, au grand contentement de celles qui se trouvèrent sous sa conduite. Cette bonne Mère pratiquait la plus parfaite pauvreté; en tout, elle se contentait du strict nécessaire et détestait le superflu; elle recherchait les habits les plus usés et se punissait ainsi d'avoir, dans sa jeunesse, porté les riches livrées du monde. Il n'était personne de plus mortifié; outre les pénitences rigoureuses qu'elle pratiquait, elle soupirait après les croix et les souffrances. Dieu l'exauça et lui envoya de quoi exercer sa patience: pendant plusieurs années, elle fut en proie à des scrupules qui lui causaient un véritable martyre; elle fut ensuite éprouvée par les peines d'esprit les plus fâcheuses et des abandons presque insupportables. Toute sa consolation dans ce triste état était dans la conformité au bon plaisir de Dieu.

Au bout de quelque temps, elle retrouva le calme et jouit d'une si grande paix, qu'elle assurait qu'aucun effort ne pourrait la jeter dans quelque scrupule ou quelque peine, parce que sa confiance dans la bonté et la miséricorde de Dieu la mettait à l'abri de toute crainte et de toute inquiétude.

Mais Dieu lui fit sentir les peines du corps après celles de l'esprit; elle fut attaquée d'une fièvre quarte qui lui dura près de trois ans. La Mère Anne de Saint-Barthélemy importuna le ciel pour son rétablissement; Notre-Seigneur lui répondit *qu'il était utile que la Mère Tèreise fût infirme et qu'il permettait cette maladie pour l'avancement de son âme.* Outre la fièvre, cette Mère était encore tourmentée par de violentes migraines qui la forçaient à rester plusieurs jours sans prendre le moindre aliment, mais elle souffrait tout avec plaisir, dans une parfaite soumission à la volonté de Dieu et sans diminuer en rien ses pénitences ordinaires.

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy avait une tendresse toute particulière pour la Mère Térése, parce qu'elle savait combien elle aimait Dieu et combien Dieu la portait dans son cœur; elle connaissait par révélation que cette Mère l'assisterait à la mort et lui succéderait dans la charge de prieure, ce qui arriva en effet. Le Révérend Père Prieur des Carmes Déchaussés et le confesseur du couvent d'Anvers étaient présents aux derniers moments de la vénérable Mère Anne, mais ils étaient tellement émus qu'ils ne purent proférer une parole et ce fut la Mère Térése qui parla à la mourante pour la fortifier dans ses angoisses et l'encourager dans le moment suprême.

Après le décès de cette sainte Mère, la Mère Térése fut nommée vicairie du couvent jusqu'au retour du Révérend Père Provincial, qui était alors à Rome. Elle gouverna avec tant de douceur et de prudence, que les religieuses, charmées de voir revivre en elle l'esprit et les vertus de leur défunte Mère, l'élurent pour prieure. Elle s'acquitta de cette charge à la satisfaction générale; elle gagna le cœur de ses filles par les vertus dont elle leur donnait l'exemple, les conserva dans l'union et la paix et les affermit dans une parfaite observance des Règles et des Constitutions.

Du vivant de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, les supérieurs avaient formé plusieurs fois le projet d'envoyer la Mère Térése faire de nouvelles fondations, mais Dieu avait détourné ce coup, qui eût été trop sensible à la communauté, et la vénérable Mère Anne s'y était opposée de toutes ses forces. Après sa mort, on ne put empêcher que la Mère Térése ne fût choisie pour prieure par les Carmélites de Bruges. Ses filles se consolèrent par l'espoir de la revoir à la fin de son triennat.

On ne saurait exprimer la joie des religieuses de Bruges à la vue de leur nouvelle Mère; elles s'estimaient heureuses de la posséder et elles l'étaient, en effet. Le gouvernement de la Mère Térése produisit les fruits les plus heureux dans la communauté. Sa prudence extraordinaire, son excessive charité, son extrême douceur, son zèle pour la parfaite observance

charmaient tous les cœurs et les animaient à suivre de si beaux exemples. Malgré ses migraines et ses fréquents maux de dents, elle ne se dispensait jamais des exercices communs; elle édifiait tout le monde par son exactitude, son recueillement et sa ferveur; elle pratiquait avec le plus grand soin jusqu'aux moindres cérémonies, et particulièrement les inclinations du *Gloria Patri*, parce qu'elle avait une tendre dévotion pour le mystère de la Sainte Trinité.

Chaque soir, la Mère Térése s'offrait en sacrifice à Notre-Seigneur, caché sur nos autels, et le priait d'enfermer son cœur avec le sien dans le tabernacle, pour qu'il en prît soin et le protégeât contre les attaques du démon. Elle inspira cette sainte pratique à ses novices et l'observa elle-même toute sa vie.

Elle eut beaucoup de consolation pendant son triennat, parce qu'elle voyait ses filles aspirer avec beaucoup de ferveur à la plus haute perfection; quand il fut achevé, la communauté eût bien désiré confirmer dans sa charge une Mère si aimée, mais, les Constitutions s'y opposant, elle choisit pour lui succéder une autre elle-même, c'est-à-dire sa sœur, la Révérende Mère Angélique du Saint-Esprit, professe d'Anvers. Les deux sœurs eurent un grand plaisir à se revoir, mais leur joie fut de peu de durée; la Révérende Mère Angélique fut bientôt atteinte d'une grosse fièvre, causée par la fatigue du voyage et par la rigueur de l'hiver; heureusement, cela n'eut pas de suite. La Mère Térése, au contraire, tomba dans une maladie si violente, qu'on craignit pour son existence. Les médecins, touchés de la douleur des religieuses, leur dirent qu'ils se feraient un plaisir de donner leur propre vie pour conserver celle de leur bonne Mère, mais que le mal était sans remède; on appela aussitôt le confesseur et le Père prieur. La malade reçut les Sacrements en pleine connaissance et avec une ferveur étonnante; elle demanda pardon à la communauté de la manière la plus humble et s'abandonna au bon plaisir de Dieu, soit pour la vie, soit pour la mort; elle multiplia ensuite les actes les plus fervents d'amour de Dieu et de désir de le posséder et expira doucement parmi ses élans amoureux,

qui touchèrent profondément ceux qui assistaient à ses derniers moments.

Dieu, qui avait été continuellement honoré par cette sainte religieuse, voulut l'honorer à son tour après son décès, non seulement par la gloire qu'il lui accorda dans le ciel, mais encore par la connaissance qu'il en donna à plusieurs personnes sur la terre. Une des religieuses de Bruges, se rendant à l'oraison du matin, vit sa bonne Mère sur l'autel, tout éclatante de lumière; son habit religieux était plus éclatant que des pierreries; elle reçut sa bénédiction comme un gage de son souvenir et de sa tendresse; puis, toute joyeuse, elle alla raconter à la Révérende Mère Angélique ce qu'elle avait vu. Cette bonne Mère lui répondit : *Ma fille, je n'ai pas besoin qu'on m'assure de la gloire dont jouit ma sainte sœur; le Seigneur m'a fait la grâce de me la faire voir pour me consoler dans l'affliction que je ressentais de sa mort.*

La Révérende Mère Térèse apparut à un ecclésiastique de grande vertu et digne de foi et le pria de dire à ses filles de sa part : *qu'elles ne négligeassent pas les inclinations au Gloria Patri; que les anges assistaient à l'office divin et qu'ils rendaient le même culte à Dieu caché sur nos autels, qu'à Dieu vu à découvert dans le ciel.*

Une autre personne, fort recommandable par sa vertu et qui est morte saintement, eut une révélation après la mort de la Révérende Mère Angélique du Saint-Esprit : Dieu lui fit connaître que les deux sœurs jouissaient de lui et possédaient dans le ciel un haut degré de gloire.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE LA CROIX

La Révérende Mère Marie de la Croix, fille de Roger Van Damme et de Camille du Bois, naquit à Anvers, et fut prévenue dès son enfance des plus douces inspirations de la grâce, auxquelles elle fut constamment fidèle. Elle eut le bonheur d'être dirigé par le R. P. Thomas de Jésus, religieux savant et vertueux, qui donna à sa dévotion un fondement solide. Dieu

l'ayant appelée à embrasser la Réforme de notre sainte Mère Térése, elle prit l'habit au couvent d'Anvers le 11 novembre 1612 et fit sa profession l'année suivante, le jour de la fête de la Présentation de la Sainte Vierge. Dès lors, elle courut à pas de géant dans les voies de la perfection; elle fut élevée à une si haute contemplation, qu'elle passait jusqu'à quatre ou cinq heures en oraison, immobile comme un rocher et toute baignée des larmes que son ardent amour lui faisait répandre. Ses transports redoublaient lorsqu'elle priaait pour l'exaltation de l'Église et pour l'extirpation des hérésies; elle n'avait rien de plus à cœur que l'observance régulière; elle l'envisageait comme le moyen le plus propre à procurer l'avancement spirituel des religieuses et à augmenter la gloire de notre Ordre.

Elle était extrêmement mortifiée et son courage était bien au-dessus de ses forces; quelque souffrante qu'elle fût, à moins que la maladie ne la retint au lit, elle ne se dispensait d'aucun exercice de communauté. Elle fut éprouvée par de nombreuses maladies, mais, loin de s'en plaindre, elle demanda à Dieu de les augmenter encore avant sa mort. Elle fut exaucée, et une violente attaque de goutte lui fit garder le lit l'espace de sept mois. Pendant que les plaies et les ulcères dont son corps était couvert la privaient de tout repos, au milieu de ces douloureuses infirmités, on ne l'entendit jamais se plaindre, et elle recevait avec un visage gai et joyeux les Sœurs qui venaient la visiter.

A peine la Mère Marie de la Croix eut-elle fait profession, qu'on l'envoya à la fondation de Tournay, où elle exerça deux fois la charge de prieure; elle alla de là à Bruges en la même qualité et elle contribua beaucoup, par son gouvernement, à la perfection des religieuses de cette communauté.

Pendant que cette pieuse Mère était prieure à Bruges, il arriva un fait singulier : le couvent se trouva un jour réduit à une telle nécessité, qu'on n'avait pas même de quoi payer le port d'une lettre. La pauvre tourière, bien désolée, alla se promener dans le jardin tout attristée de ce dénuement; à peine y fut-elle entrée, qu'elle aperçut par terre un anneau

d'or; bien surprise, elle fit d'abord le signe de la Croix dessus, crainte de quelque illusion du démon, puis elle le porta à sa prieure; celle-ci le fit vendre et on en reçut quatre écus qui étaient nécessaires pour les besoins du couvent.

La Sœur Claire de Saint-François, religieuse du voile blanc, a attesté qu'elle avait été miraculeusement guérie par la Révérende Mère Marie de la Croix. Avant d'entrer en religion, elle avait eu les jambes enflées, de telle sorte qu'elle ne pouvait plus se livrer à aucune occupation; ce mal ayant reparu pendant son noviciat, cette bonne Sœur fut bien désolée, craignant qu'on ne la renvoyât. Elle confia son secret à sa sainte prieure; cette charitable Mère fut effrayée à la vue de l'inflammation et dit qu'il fallait recourir aux remèdes, mais la Sœur Claire, pleine de foi et de confiance dans les mérites de sa prieure, la supplia de lui donner un morceau du linge dont elle se servait dans ses infirmités; la bonne Mère ne céda qu'avec peine à cette demande; la malade appliqua le linge sur sa jambe et, dès le lendemain, elle fut complètement guérie et n'eut plus jamais la moindre atteinte de cette incommodité. Quoique la Mère Marie de la Croix fût pleine de confiance dans la bonté de Dieu, elle ne pouvait s'empêcher de redouter les responsabilités de sa charge et priait ardemment pour en être délivrée avant de mourir, afin de n'avoir à rendre compte que d'elle-même. Elle fut exaucée; elle finit son triennat avec une assez bonne santé; mais, peu de temps après, elle fut atteinte d'une maladie qui l'enleva de ce monde.

Quelques jours avant son décès, Dieu, voulant la purifier dès cette vie, augmenta ses douleurs et permit en même temps aux démons de l'attaquer de mille manières et de lui apparaître sous des formes horribles. Elle les chassa avec le signe de la Croix et de l'eau bénite, en leur disant : *Esprits des ténèbres, en vain essayez-vous de me séduire, je me raille de tous vos efforts; le Seigneur est ma force et mon soutien contre votre fureur; tant que Jésus est avec moi, je ne crains pas l'enfer tout entier.* Ces attaques du démon, pas plus que les cruelles douleurs qu'elle ressentait dans son corps, ne purent arracher une

plainte à la vertueuse Mère Marie de la Croix; elle goûta même une grande consolation à voir ses mains, autrefois d'une blancheur remarquable, devenues toutes noires; elle pensait que Dieu punissait ainsi les petites complaisances qu'elle avait pu avoir dans le siècle pour ses agréments extérieurs.

Étant sur le point de mourir, elle remercia ses Sœurs des charitables services qu'elles lui avaient rendus tout le temps de sa maladie et leur demanda pardon des mauvais exemples qu'elle leur avait donnés pendant le cours de sa vie religieuse; elle fit cet acte d'une manière si touchante, que toute la communauté fondait en larmes; elle continua ensuite à soupirer après la possession de son Dieu et à désirer de nouvelles souffrances pour être plus conforme à Jésus crucifié. Elle répéta plusieurs fois ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, et expira en pleine connaissance, comme elle en avait demandé la grâce, et au milieu des plus doux transports de l'amour divin, le 10 février 1631, à l'âge de cinquante ans, après dix-sept ans de profession.

Après la mort de cette Révérende Mère, son visage devint d'une blancheur éclatante. Il se passa un fait très extraordinaire : pendant qu'on arrangeait son corps pour l'exposer au chœur, quelque effort qu'on fit, on ne put faire tenir ses mains droites pour y mettre un Christ. Les religieuses, très étonnées, allèrent faire leur rapport à la prieure, qui se douta bien que Dieu permettait cela pour faire briller la vertu de la défunte. Elle s'approcha donc de l'endroit où elle était déposée et lui dit : *Ma Mère, Votre Révérence avait tellement à cœur l'obéissance pendant sa vie qu'elle n'eût voulu manquer en rien aux ordres de ses supérieurs; je vous commande, comme prieure, quoique indigne, par la sainte obéissance, de tenir dans vos mains cette petite croix pour vous conformer à la pratique de l'Ordre.* La morte obéit à l'instant; elle joignit les mains et reçut le Christ, comme si elle eût été encore en vie. Ce qui prouve la vertu de cette Révérende Mère et la gloire dont elle jouit dans le ciel.

Dieu fit encore paraître une autre merveille; au moment de

la sépulture, on vit une grande quantité d'oiseaux voltiger autour du cercueil; ils donnèrent avec leur ramage un magnifique concert, ce qui parut d'autant plus extraordinaire que cela se passait en hiver, à l'époque où les oiseaux chantent le moins.

VIE DE LA VERTUEUSE SŒUR CATHERINE DE SAINT-ANGE,
PREMIÈRE CONVERSE DU COUVENT D'ANVERS

La Sœur Catherine naquit à Liège de parents fort honorables; son père était orfèvre et s'appelait Guillaume Vander Mont; sa mère se nommait Marguerite Proïme et eut deux fils en plus de notre Catherine. Celle-ci avait reçu ce nom de Catherine au saint Baptême, et elle le conserva dans le cloître. La mère étant morte encore jeune, la discorde se mit entre ses parents et son mari, en sorte que celui-ci quitta Liège pour aller s'établir à Anvers, où il acquit bientôt une bonne réputation dans son art, ce qui lui permit d'entretenir ses enfants. Il épousa alors une bonne veuve qui prenait grand soin de toute la famille; mais Dieu l'enleva de ce monde au bout d'un an, en sorte que le pauvre homme, trop absorbé par son travail pour s'occuper de ses enfants, crut nécessaire dans leur intérêt de se marier une troisième fois. Malheureusement, il tomba sur une méchante femme qui commença à maltraiter les orphelins et surtout la petite Catherine. Le père, qui l'aimait tendrement, en souffrait beaucoup, mais il le dissimulait pour tâcher d'avoir la paix.

Cependant, un jour que la pauvre enfant avait été cruellement battue par sa belle-mère, elle s'enfuit de la maison et se mit à errer dans la ville, dont elle ne connaissait pas encore les rues. La Providence la conduisit dans la grande église de Notre-Dame; elle alla faire ses prières devant l'image de la Sainte Vierge et pria cette bonne Mère de la secourir dans ses besoins; enfin, après avoir versé un torrent de larmes, elle s'endormit. Pendant son sommeil, elle sentit qu'on la tirait par la main, en l'appelant trois fois par son nom; elle s'éveilla

et vit la Sainte Vierge, tout éclatante de lumière, qui lui dit de s'en aller dans une rue assez éloignée, derrière l'église de Saint-André, et qu'elle trouverait là un homme appuyé sur sa porte, qui la recevrait chez lui. Après avoir bien couru, la petite Catherine trouva enfin ce brave homme et le pria de la loger; il la reçut avec plaisir et lui demanda ce qu'elle savait faire; elle répondit qu'elle était prête à s'employer à tout ce qu'il lui commanderait; il l'occupa à dévider de la soie, ce qu'elle fit avec tant d'exactitude et de soumission, que son maître et sa femme en étaient charmés; ils lui demandaient souvent quels étaient ses parents, mais elle répondait seulement qu'elle était une pauvre fille; ils se faisaient un plaisir de la mener avec eux à l'église et à la promenade; elle ne pouvait refuser, mais elle craignait toujours de rencontrer son père ou sa belle-mère. Cependant, Guillaume Vander Mont, bien affligé de la perte de Catherine, la cherchait en vain depuis un an et demi, lorsqu'un de ses amis lui dit un jour : *Que me donnerez-vous, si je vous apprends où est votre fille?* Le pauvre homme lui répondit qu'il lui serait bien reconnaissant, et, à force de prières, il obtint le renseignement tant désiré. Il se transporta de suite à l'adresse indiquée et redemanda sa fille, mais le maître fit des difficultés, en disant qu'une enfant d'un caractère si doux ne s'était enfuie que pour échapper à de mauvais traitements. Catherine ne put résister aux prières de son père et retourna chez lui, mais ce ne fut pas pour longtemps et Guillaume lui-même fut contraint de la placer quelque part pour la délivrer des cruels traitements de sa méchante femme. Elle ne revint définitivement à la maison paternelle que lorsqu'elle fut en âge d'être mariée; on voulut s'occuper de l'établir avantageusement, mais elle refusa tout engagement; elle préférait s'engager au service de Dieu qu'au service du monde.

Un jour, pendant que Catherine faisait la lessive, elle eut besoin d'envoyer la femme qui l'assistait acheter quelque chose à la ville; comme celle-ci tardait un peu à revenir, elle lui en fit doucement le reproche à son arrivée; mais cette bonne

femme lui répondit : *Oh ! Catherine, si vous aviez eu le bonheur de voir ce que j'ai vu, vous ne me gronderiez pas : j'ai vu une jeune dame, vêtue d'une robe de toile d'or, brillante comme un soleil et belle comme un ange, entrer dans le nouveau couvent des Mères espagnoles.* Catherine, qui ignorait cette fondation, fit peu d'attention à ces paroles.

Cependant, le Révérend Père Provincial des Carmes Déchaussés, obligé de quitter la ville après avoir donné l'habit à la Mère Tère'se de Jésus, avait confié ses filles au R. P. Scribani, provincial de la Compagnie de Jésus, son ami, en le priant de prendre soin d'elles pendant son absence. Ce Père s'empressa d'aller offrir ses services à la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui lui demanda de lui procurer une personne de confiance, pour aider à nettoyer la maison avant qu'on ne mit la clôture. Le P. Scribani, qui connaissait Catherine, pensa qu'elle serait très propre à remplir cet office ; il alla trouver son père et le pria de permettre qu'elle allât assister ces saintes Filles (c'est ainsi qu'il les nommait). Guillaume y consentit, et Catherine y courut sur-le-champ avec une joie inexprimable.

A peine fut-elle entrée, que deux religieuses, couvertes de leurs grands voiles, la menèrent dans une chambre qu'elles la prièrent de nettoyer ; on lui donnait de temps en temps un petit pot rempli d'eau (il ne se trouvait ni seau ni autre ustensile dans ce pauvre couvent). Catherine, charmée du silence qui régnait partout, n'osait faire le moindre bruit ni demander ce dont elle avait besoin ; elle attendait qu'on le lui apportât. La Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy lui parlait un peu de temps en temps, mais les autres religieuses ne lui disaient pas un mot.

Vers le soir, en la reconduisant, la Vénérable Mère lui demanda si elle désirait prendre l'habit. Sans hésiter et sans s'effrayer de l'austérité qui semblait régner dans cette maison, Catherine répondit : *Ma Mère, je serais bien heureuse si vous m'accordiez cette grâce.* — Alors, reprit la Vénérable Mère, *allez dire adieu à votre père et revenez chez nous.* Catherine retourna

donc chez elle et dit à son père : *Je viens vous dire adieu et vous demander votre bénédiction. Je retourne auprès de ces bonnes Mères pour être religieuse.* Guillaume crut d'abord que sa fille plaisantait, mais quand il vit que c'était sérieux, il ne put retenir ses larmes et essaya d'ébranler sa résolution en lui disant *qu'elle ne devait pas agir avec autant de précipitation dans une affaire de cette importance ; qu'elle agirait prudemment en prenant le temps de réfléchir ; qu'elle pourrait sans cela se repentir quand il serait trop tard.* Catherine ne se laissa pas toucher par ces raisons tout humaines ; mais, écoutant l'appel de la grâce, elle retourna le même soir au monastère, après y avoir fait porter le peu qu'elle possédait.

La Vénérable Mère Anne donna bientôt l'habit à l'heureuse Catherine qui, après un fervent noviciat, fit sa profession l'année suivante, à l'âge de vingt-neuf ans ; c'était le 18 mai 1614. Elle conserva en religion le nom qu'elle avait reçu au baptême et s'appela Catherine de Saint-Ange. Elle avait toujours été très charitable ; étant encore dans le monde, elle soulageait les pauvres selon son pouvoir ; elle avait vécu pendant quelque temps auprès d'une personne très riche, qui lui donnait plein pouvoir de venir en aide aux malheureux ; elle se faisait un plaisir de leur préparer de la nourriture et de la leur porter elle-même ; quelquefois, elle attendait la nuit pour remplir ce charitable office, pour ménager l'orgueil des familles ainsi secourues ; il lui fallait quelquefois passer près des cimetières, ce qu'elle ne faisait pas sans appréhension, mais elle aimait mieux surmonter sa frayeur que d'omettre une œuvre de charité.

Une fois dans le cloître, elle s'occupa, non plus à soulager les pauvres, mais à assister ses Sœurs en toute occasion ; dans le temps où il n'y avait que deux converses, comme sa compagnie était d'une santé délicate et sujette à de fréquentes maladies, Sœur Catherine entreprit de se charger elle seule de tout le travail du couvent, ce qu'elle fit avec le plus grand zèle tant qu'elle en eut la force.

Lorsqu'elle veillait auprès des malades, elle ne prenait aucun

repos, même pendant que celles-ci dormaient; mais alors, elle méditait ou récitait quelques prières vocales jusqu'à ce qu'elles eussent besoin de ses services. Il arriva qu'une religieuse, souffrant des douleurs insupportables qui l'empêchaient de dormir un seul instant, le médecin lui ordonna des bains pour la calmer; à peine fut-elle dans l'eau qu'elle s'endormit. Sœur Catherine n'osa pas la quitter, et, pendant qu'elle veillait, elle entendit des démons qui faisaient un bruit horrible dans une maison voisine attenante au couvent (qui n'était pas encore terminée), mais elle ne s'effraya pas et continua de remplir son charitable office. Elle entendit enfin les malheureux esprits s'en retourner avec allégresse et elle apprit le lendemain le sujet de leur joie : la femme qui habitait la maison s'était pendue!

Sœur Catherine n'avait pas moins de charité pour les morts que pour les vivants; elle ne négligeait rien pour les soulager dans leurs peines; elle faisait beaucoup de prières et offrait à Dieu la satisfaction de ses bonnes œuvres et de ses fatigues à la cuisine pour les retirer du Purgatoire; elle sollicitait les autres à prier pour diminuer leurs tourments.

Une honnête femme qui lui avait appris à coudre lui apparut un jour dans sa cellule; Sœur Catherine vit bien qu'elle souffrait de grandes peines et lui demanda si elles ne diminueraient pas dans le cas où elle la saluerait dans les cinq plaies de Jésus-Christ; la femme ayant répondu affirmativement, Sœur Catherine lui dit : *Je vous salue, Barbe, dans les plaies sacrées de mon aimable Sauveur*. La défunte assura que ce peu de paroles la soulageaient beaucoup; notre Sœur lui demanda ce qu'elle pourrait faire pour l'aider à entrer dans le ciel et s'il lui était permis de s'informer de l'état de quelques personnes. La défunte la conjura de lui procurer quelques messes et quelques communions pour qu'elle pût enfin aller jouir de Dieu, et elle ajouta : *Demandez-moi maintenant ce que vous voulez*. Sœur Catherine la pria de lui dire si trois personnes de sa connaissance, qui étaient décédées, avaient le bonheur d'être dans le ciel. Elle répondit : *La première jouit*

de Dieu depuis longtemps; la seconde est encore actuellement dans les peines. Elle ne dit rien de la troisième, et Sœur Catherine n'osa pas insister, mais elle lui promit de lui procurer ce qu'elle souhaitait et de confier à la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy la vision qu'elle avait eue. Elle le fit, en effet, et cette charitable Mère appliqua les communions de ses filles, fit faire quelques autres suffrages et dire quantité de messes pour l'âme de cette pauvre défunte.

Quelques jours après, comme Sœur Catherine était dans sa cellule, elle entendit une musique merveilleuse qui la charma et vit dans le ciel un siège parsemé des plus belles pierreries et environné de tant de cierges qu'on l'eût pris pour une de ces chapelles ardentes qu'on dresse pour les funérailles des rois. Comme on s'occupait alors de la canonisation de sainte Térèse, Sœur Catherine s'écria : *Ah! ce lit nuptial est préparé pour notre sainte Mère; une telle gloire ne peut être réservée qu'à ses hautes vertus.* Elle ignorait encore de combien le moindre degré de gloire surpasse tout ce qu'il y a de plus beau en ce monde. On lui dit intérieurement : *Ce trône n'est pas dressé pour la canonisation de notre sainte Mère Térèse, mais pour glorifier Barbe, la lingère.* Ces paroles la remplirent d'étonnement, en lui montrant la bonté d'un Dieu qui récompense avec tant de magnificence des âmes qui n'ont suivi que la voie commune des commandements.

La prieure ayant un soir envoyé la Sœur Catherine se coucher avant la communauté pour la reposer des fatigues qu'elle supportait dans les travaux de la cuisine, elle commençait à se déshabiller lorsqu'une dame, qui venait d'expirer à Bruxelles, lui apparut et la conjura de la secourir par ses prières; notre bonne Sœur, qui, d'ordinaire, ne s'effrayait pas en de pareilles rencontres, fut saisie de crainte, et, sans songer à l'état dans lequel elle se trouvait, courut jusqu'à la porte du chœur et fit signe à la Prieure qu'elle avait besoin de lui parler. Cette bonne Mère, surprise de la voir ainsi, à moitié habillée, lui demanda ce qu'il y avait : *Hélas! ma Mère,* répondit-elle, *je suis tout effrayée; M^{me} Jeanne de Bergas*

vient de m'apparaître; elle m'a conjurée de l'assister de mes prières et de lui en procurer d'autres. La Révérende Mère traita cette vision de rêverie, ne pouvant croire que cette dame, qui était une grande amie de la communauté et qui venait de lui faire par testament un legs de mille livres, fût morte sans qu'elle ait été avertie de sa maladie; mais elle apprit le lendemain que la chose était véritable et que M^{me} de Bergas avait rendu le dernier soupir à l'heure même où Sœur Catherine l'avait vue.

Tout le monde tenait cette bonne Sœur dans une haute estime : la reine Marie de Médicis, l'infante Isabelle et d'autres grandes dames, se faisaient un plaisir de la visiter et de se recommander à ses prières; Sœur Catherine leur promettait avec une aimable simplicité de ne pas les oublier dans ses oraisons, mais elle n'avait aucun attrait pour la fréquentation des personnes du monde; son cœur, parfaitement vide des créatures, ne pouvait être rempli que de Dieu seul.

Quelques années après sa profession, elle fut attaquée d'un asthme qui obligea la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy à la retirer de la cuisine; en effet, à peine y était-elle depuis trois ou quatre jours que la fièvre la prenait; cette bonne Sœur, débarrassée de ses fonctions extérieures, vécut alors dans une profonde retraite; elle avait toujours l'esprit en Dieu, soit en s'occupant à faire des alpargates, soit en lisant les œuvres de Tauler, qu'elle goûtait beaucoup.

Dieu lui donna le don des larmes; elle en versait une telle quantité pendant l'oraison que l'endroit où elle se mettait à genoux en était arrosé; elle ne pouvait cacher ces faveurs du ciel; aussi lorsque la prieure demandait à ses filles quelques dons spirituels pour des bienfaiteurs, notre Sœur Catherine offrait toutes les larmes qu'elle verserait pendant l'oraison et son oraison même; elle trouvait tant de goût à ce saint exercice qu'elle y demeurait souvent depuis les vêpres jusqu'à six heures du soir.

Le plus ardent amour de Dieu et une extrême horreur d'elle-même étaient la cause de toutes les larmes qu'elle versait la Sœur

Catherine. Lorsqu'elle avait bien contemplé la bonté et la grandeur de Dieu, elle pleurait amèrement ses fautes, même les plus légères; le souvenir de ses infidélités lui faisait souffrir un cruel martyre et lui inspirait une grande crainte de la mort. Quoiqu'elle produisit sans cesse des actes de contrition, elle appréhendait qu'ils ne fussent pas assez parfaits pour satisfaire à la justice de Dieu et priait ses Sœurs de lui apprendre à en faire de meilleurs.

Elle excitait les personnes qui venaient la voir à la contrition de leurs péchés; plusieurs arrivèrent à la perfection par ce moyen; son père et sa belle-mère firent des progrès dans la vie chrétienne par ses saints avis, et ils moururent en bons chrétiens. Si elle travaillait avec zèle à l'avancement de son prochain, Dieu, de son côté, ne travaillait pas moins à la perfectionner elle-même; il lui envoya une peine intérieure si cruelle qu'à peine pouvait-elle la supporter. Un jour qu'elle se trouvait plus accablée qu'à l'ordinaire, elle alla prier devant le Saint-Sacrement; bien loin de demander à notre aimable Sauveur d'être soulagée de sa peine, elle s'abandonna totalement à son bon plaisir, prête à tout souffrir pour son amour. Cet acte de soumission charma tellement le cœur de Dieu qu'il la délivra de ce qui l'inquiétait et lui ôta en même temps cette crainte de la mort qui la tourmentait depuis longtemps; elle jouit dès lors d'une grande paix.

Cependant, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy soupirait après la possession de son Dieu; elle dit un jour à la Sœur Catherine, qui brûlait des mêmes désirs : *Hélas! ma fille, que la vie me pèse! j'aspire à rompre mes chaînes; je ne puis plus supporter ce cruel éloignement de Dieu; allez le prier devant le Saint-Sacrement qu'il daigne me retirer de ce monde.* La bonne Sœur obéit aussitôt avec sa simplicité ordinaire et dit à Notre-Seigneur : *Mon Dieu, vous ne connaissez que trop les saintes langueurs de notre Mère; votre absence l'afflige à l'excès; elle ne traîne qu'à regret cette vie, parce qu'elle l'éloigne de vos chastes embrassements; tirez-la, Seigneur, après vous plongez-la dans la mer de vos délices, contentez ses désirs si*

justes et faites qu'elle vous possède bientôt. A peine eut-elle fait cette prière, qu'elle en conçut quelque scrupule, parce qu'elle paraissait souhaiter la mort d'une personne si nécessaire au Carmel et si aimée de toutes ses filles; mais Dieu l'exauça pourtant; la vénérable Mère Anne expira quelques jours après et alla jouir de son Dieu.

La Sœur Catherine devait encore fournir une longue carrière. Quatre mois avant son décès, elle fut retenue dans son lit par une grave maladie; dans cet état, elle ne désirait que la Sainte Eucharistie et aurait souhaité la recevoir tous les jours. Quand on le lui refusait, elle se soumettait doucement, préférant l'obéissance à la consolation.

Le 2 avril 1660, elle fut attaquée d'une grosse fièvre avec une si grande oppression de poitrine, qu'elle faisait pitié à ses Sœurs et les édifiait en même temps en supportant son mal avec une patience plus qu'humaine : on lui donna, dès le lendemain, les derniers Sacrements, parce que l'on craignait à tout moment de la voir expirer; elle les reçut avec une ferveur angélique, et pendant le peu de temps qu'elle vécut encore, elle ne cessa de faire des actes d'amour. Elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 6 avril, à l'âge de soixante-quinze ans, après quarante-six ans de profession.

VIE DE LA VERTUEUSE SŒUR MARIE DE SAINT-DENIS

Cette Sœur naquit à Paris, de parents honnêtes et vertueux qui moururent pour la foi; son père, Geoffroy Chalais, expira en prison où il avait été jeté parce qu'il ne voulait pas reconnaître un prince hérétique; sa mère, Denise de Lô, fut tellement frappée de ce coup, qu'elle en tomba malade et fut emportée au bout de six semaines.

Ces vertueux époux laissaient une petite orpheline appelée Denise, qui fut vivement touchée de cette double perte; mais elle suivit les beaux exemples de ses parents. Retirée chez sa sœur, qui était mariée, elle se dévoua au service de Dieu, adopta une mise très simple, ne fréquenta que des personnes

pieuses et ne sortit, autant que possible, que pour aller à l'église. Elle s'adonnait à la pratique de l'oraison et mortifiait son corps par de sévères pénitences. Elle jeûnait souvent au pain et à l'eau, prenait de longues et sanglantes disciplines et se couvrait de haïres et de cilices; la crainte de la mort, de l'enfer et des jugements de Dieu, lui inspirait cette sainte cruauté envers elle-même; elle entreprenait de longs pèlerinages, particulièrement dans les lieux consacrés à la Sainte Vierge, pour fatiguer un corps qu'elle ne pouvait assez mortifier selon ses désirs.

Pendant que Denise menait cette vie pénitente, les Mères venues d'Espagne fondèrent à Paris le premier couvent de Carmélites Déchaussées; elle l'apprit avec une consolation singulière et sollicita bientôt la faveur d'y être reçue; mais Dieu, qui prenait plaisir à l'éprouver, ne permit pas qu'on lui accordât ce bonheur. Malgré son chagrin, elle se consola en ayant de fréquents rapports avec la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui l'aida beaucoup dans sa vie spirituelle.

Quelques années après, cette vénérable Mère ayant quitté Paris pour aller en Flandre se souvint de l'ardent désir qu'avait témoigné Denise pour embrasser la Réforme; elle lui écrivit de venir la rejoindre à Anvers. La pieuse fille, qui avait perdu l'espoir de voir son plus cher désir réalisé, apprit cette bonne nouvelle avec une joie excessive. Elle obéit promptement aux ordres de la vénérable Mère, quitta Paris, se rendit à Anvers, y reçut l'habit et fit profession à l'âge de quarante et un ans, le 14 juin 1614 : on l'appela Sœur Marie de Saint-Denis.

Dieu témoigna combien il agréait le sacrifice que faisait d'elle-même cette vertueuse fille. La vénérable Mère Anne le rapporte dans son autobiographie : *Lorsqu'une Sœur fit sa profession dans le couvent d'Anvers* (ce sont les paroles de cette vénérable Mère), *j'entrai dans un grand recueillement, et je vis que, au moment où elle prononçait ses vœux, l'Enfant Jésus les recevait et les présentait à son Père éternel; cette bonne Sœur fut en même temps éclairée d'une lumière céleste, qui lui donna une si claire connaissance de la perfection reli-*

gieuse, que, malgré son âge un peu avancé, elle allait de pair avec les plus ferventes, les plus jeunes et les plus vertueuses.

Notre Sœur Marie était toujours la première au chœur et n'en sortait que la dernière; elle était mortifiée en tout et ne mangeait que ce qui lui répugnait le plus; elle se contentait d'eau pure pour toute boisson, et un jour qu'elle en avait bu avec plaisir, elle en eut du scrupule et s'en accusa comme d'une grande faute à son confesseur, qui fut étonné d'une si sévère mortification.

Elle faisait souvent sa retraite annuelle dans le plus fort de l'hiver; elle se retirait alors dans un ermitage séparé et y restait cinq à six semaines, n'en sortant que pour assister à la messe et communier. Elle y rentrait ensuite pour suivre Jésus sur le Calvaire, car cet aimable Sauveur la conduisait par le chemin de la croix et l'exerçait en lui inspirant une crainte terrible de la mort, du jugement et de l'enfer; elle ne recevait aucune consolation, ni du ciel ni de la terre, mais elle souffrait ces rudes épreuves avec un mâle courage, digne d'une âme crucifiée avec Jésus. Dieu fit voir à la vénérable Mère Anne combien il aimait cette fervente religieuse: il la lui représenta comme une brillante épée renfermée dans un fourreau couvert de boue et lui dit *que ses souffrances lui procuraient une gloire éminente dans le ciel.*

La Sœur Marie de Saint-Denis ne laissait rien paraître au dehors de ses peines intérieures, mais elle était douce et aimable avec toutes ses Sœurs; elle aimait particulièrement les novices, et s'ingéniait à leur procurer du soulagement. *Hélas!* disait-elle, *ces pauvres enfants n'osent se plaindre: leur ferveur les porte à faire des choses au-dessus de leurs forces, ce qui pourrait plus tard arrêter leurs progrès dans la vertu.* Quand le froid était très rude, elle demandait la permission de s'informer si elles n'avaient besoin de rien et se faisait un plaisir de leur procurer quelque chose pour se réchauffer.

La prieure, ayant remarqué que l'habit de la Sœur Marie était usé, lui en fit faire un neuf, mais il fallut un ordre formel pour le lui faire accepter, tant était grand son amour de la

pauvreté; elle le portait depuis un peu de temps, lorsqu'elle s'aperçut qu'une de ses Sœurs en avait plus besoin qu'elle; elle supplia si bien la prieure qu'elle obtint de le lui donner et de reprendre le vieux, qu'elle conserva jusqu'à sa mort et avec lequel on l'ensevelit; c'était le même qu'elle avait reçu à la vêtue.

Au réfectoire, cette bonne Sœur était très mortifiée et se nourrissait de tout ce qui était contraire à son goût: il arriva un jour qu'on lui servit, par mégarde, une portion complètement gâtée; quelque répugnance qu'elle éprouvât à l'avalier, elle fit un effort sur elle-même, et la grâce la fit triompher de sa faiblesse.

On sait combien elle eut à souffrir de peines intérieures de toutes sortes, mais on ne connaît qu'une occasion où elle ait reçu de la consolation; c'est lorsque Dieu lui fit connaître de quelle gloire jouissait la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Sœur Marie était sacristine lorsque cette bonne Mère expira; elle eut tant à faire pour contenter la dévotion de tous ceux qui voulaient des reliques ou qui donnaient leurs chapelets et leurs médailles à faire toucher au saint corps, qu'elle n'eut pas un moment pour se préparer à la communion; cela lui causa quelque trouble, et elle était tentée d'abandonner son poste; mais son confesseur qu'elle consulta lui dit de faire comme les autres; elle obéit, et, lorsque la communauté commença le *Confiteor*, elle entra dans un doux recueillement et offrit à Dieu sa communion pour la défunte dans le cas où elle en aurait besoin; mais elle vit au même instant, dans une lumière éclatante, la Sainte Trinité, et, près d'elle, la vénérable Mère Anne, environnée d'une gloire si sublime, que si elle n'eût su que la Très Sainte Vierge avait la première place dans le ciel, elle eût cru que cette Mère l'occupait. Elle se tint tellement assurée de la réalité de cette vision, qu'elle ne put jamais l'oublier, et, dans le témoignage juridique qu'elle donna à Monseigneur l'évêque d'Anvers pour la canonisation de sa sainte Mère, elle protesta que Dieu, ayant égard à son incrédulité, lui avait fait cette faveur pour qu'elle n'ait aucun doute sur la gloire dont il avait couronné sa servante.

Pendant les dernières années de sa vie, la Sœur Marie fut affligée de coliques si extraordinaires et si fréquentes, que souvent on la crut à deux doigts de la mort; mais elle les supporta avec une telle patience, que jamais on ne l'entendit se plaindre; enfin il lui vint au coude une tumeur de la grosseur d'un œuf qui lui causa de grandes douleurs au bras et à l'épaule droite, avec une fièvre qui la contraignit de garder le lit. On craignit aussitôt pour sa vie; ses Sœurs en furent très affligées, et la reine Marie de Médicis envoya son médecin pour la tirer d'affaire; mais ce fut en vain, Dieu voulait l'appeler à lui.

Se sentant sur le point de mourir, cette bonne Sœur pria qu'on appelât son directeur, le R. P. Gratien de la Croix, qui était à Bruxelles; il vint aussitôt à Anvers; à peine l'eut-il confessée et exhortée à souffrir avec patience que la fièvre diminua, les Sœurs commencèrent à espérer, mais le Révérend Père ne partagea pas leur illusion. En effet, au bout de peu de temps, la malade fut atteinte d'une violente colique qui dura trois jours; on lui administra les sacrements, qu'elle reçut en pleine connaissance et avec une extrême dévotion; on lui donna ensuite deux cuillerées de cordial qu'elle prit en mémoire du fiel et du vinaigre dont on abreuva notre aimable Sauveur sur la Croix, puis elle dit : *Nous laisserons le reste jusqu'à tantôt.* Elle se recueillit l'espace d'un demi-quart d'heure et on crut qu'elle s'était endormie; mais, au bout de ce temps, elle se tourna un peu du côté de la communauté et entra en agonie. Elle répéta deux fois le saint nom de Jésus; elle le commença une troisième fois, mais elle ne put en prononcer que la première syllabe et expira si rapidement que les Pères n'eurent pas le loisir d'entrer dans la clôture pour l'assister. Elle avait dit bien souvent qu'à sa mort elle n'aurait d'autre assistance que celle des Sœurs, ce qui arriva effectivement.

Sœur Marie de Saint-Denis mourut le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur, en 1634, âgée de soixante ans, après vingt ans de profession.

VIE DE LA VERTUEUSE SŒUR ANNE DE LA PRÉSENTATION

La Sœur Anne de la Présentation naquit à Besançon; elle eut pour père Désiré Léger et pour mère Faustine Bonvalet. Dès son plus jeune âge, elle se porta à la pratique de la vertu; elle était très bien douée du côté de la nature et encore plus du côté de la grâce. M^{me} de la Chaux, sœur de M^{me} de Dompré et fille du président Richardot, la prit à son service et l'emmena dans les Pays-Bas.

Dans cette position difficile, la jeune fille réussit à satisfaire si complètement sa maîtresse, que celle-ci la chargea de prendre soin des autres femmes attachées à sa maison. Le démon, jaloux de sa vertu, lui tendit des pièges dont elle triompha heureusement, mais qui lui inspirèrent un profond dégoût du monde, où on était toujours en danger d'offenser Dieu. Poussée par la grâce, elle résolut d'embrasser la Réforme de sainte Térése; elle entra au couvent d'Anvers, le jour de la Présentation 1615, et fit sa profession le 14 juin de l'année suivante, entre les mains de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, à l'âge de vingt ans.

Pendant son noviciat, elle eut de grands maux de tête; elle y était sujette avant d'entrer en religion, mais ils redoublèrent avec tant de violence, qu'elle craignit d'être obligée de sortir. Elle alla donc trouver la vénérable Mère Anne, qui était prieure, pour lui confier son mal et son inquiétude. Dès qu'elle fut entrée dans sa cellule, la vénérable Mère lui toucha la tête en lui disant : *Qu'avez-vous, ma chère fille?* Elle se sentit tout d'un coup si complètement guérie, qu'elle ne sut quoi répondre et sortit sans dire un mot. Elle ne ressentit plus jamais ces douleurs de tête dont elle avait souffert si longtemps.

Sœur Anne observait en tout point une si parfaite obéissance que Dieu voulut la récompenser par une faveur singulière : la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy recommandait à ses novices de communier spirituellement tous les soirs avant

de se mettre au lit, ce que cette bonne Sœur ne manquait pas d'observer exactement. Un soir qu'elle était très souffrante, elle se coucha tout de suite après Matines, mais elle ne voulut pas omettre ce qui était prescrit par l'obéissance, et, s'asseyant sur son lit, elle joignit pieusement les mains et se prépara pour la communion spirituelle avec autant de soin que si elle eût dû recevoir sacramentellement Notre-Seigneur. Un ange lui apporta au même instant une hostie qu'elle prit avec joie, et, toute pénétrée d'amour, elle passa la nuit dans de tels transports, qu'elle fut bien étonnée le lendemain matin, à 5 heures, lorsqu'on sonna la cloche pour l'oraison, de se retrouver dans la même position que la veille, quand elle s'était mise au lit.

La vénérable Mère Anne éprouva un jour son obéissance; elle lui donna une aube à coudre; notre Sœur Anne fit cet ouvrage si adroitement, avec le fil même de la toile, qu'on ne pouvait découvrir les points; elle reporta son travail à la vénérable Mère qui lui dit : *Est-il possible de coudre de la sorte? Défaites le tout avec la pointe de votre aiguille et tâchez de faire mieux.* Elle obéit promptement et ne fit pas entendre le plus léger murmure sur un commandement qui eût pu paraître déraisonnable à une âme moins soumise.

Comme elle s'appliquait assidûment à l'oraison et qu'elle donnait l'exemple de toutes les vertus, on l'envoya en 1620 à la fondation de Valenciennes; elle y eut beaucoup à souffrir; l'humidité du lieu et le manque de nourriture lui occasionnèrent plusieurs infirmités qu'elle supporta avec plaisir.

Récitant un jour l'office de la Sainte Vierge au chœur, elle s'aperçut qu'une religieuse remuait les pieds et se tenait dans une position qui ne lui paraissait pas trop convenable, ce qui lui fit penser qu'elle n'apportait pas à la psalmodie toute l'attention nécessaire; mais elle vit, au même instant, un beau lys blanc sortir de la bouche de cette religieuse, ce qui lui donna quelque confusion et lui fit comprendre qu'on ne doit jamais juger de l'état intérieur d'une personne par ses actions extérieures.

Ayant une fois communié de grand matin pendant le jubilé de l'année 1625, Notre-Seigneur la conduisit en esprit sur le Calvaire; elle y entendit un grand bruit de soldats, puis une voix éclatante qui lui dit : *J'ai soif!* Cette bonne Sœur, levant les yeux, demanda : *De quoi avez-vous soif, ô mon Sauveur?* Il lui fut répondu : *J'ai soif de ton salut.* Elle ne put qu'entrevoir Celui qui lui parlait, parce que l'obscurité était grande et que la croix était élevée, mais ces paroles la touchèrent tellement et lui firent connaître si distinctement tous les péchés de sa vie, qu'elle versa un torrent de larmes pendant deux heures et qu'ensuite, ayant fait une confession générale pour purifier son âme, elle vécut encore plus parfaitement que par le passé.

Elle resta vingt-deux ans à Valenciennes, après quoi les supérieurs lui ordonnèrent de retourner à Anvers, ce qui lui causa une grande joie; elle le désirait vivement, mais n'en témoigna jamais rien. Avant son départ, elle eut une vision qu'elle raconta en ces termes à son infirmière quelque temps avant sa mort :

Il y a près de quatorze ans, qu'étant en oraison, je me vis dans une vaste prairie, auprès de laquelle il y avait une haute montagne, d'un accès très difficile; au sommet, il se trouvait un chemin long et obscur dont je ne pouvais voir l'extrémité, ce qui me causait beaucoup d'inquiétude; à gauche de la montagne, je vis de fort loin plusieurs personnes des deux sexes et de différentes conditions qui me pressaient de les rejoindre; pendant que je les regardais, on me donna un grand coup sur l'épaule gauche et on me dit : « Marchez ; je suis la force de Dieu ; jamais je ne vous abandonnerai. » On me poussa ensuite dans un chemin fort étroit ; j'y vis un jeune homme (Dieu lui fit connaître que c'était l'archange Gabriel) extrêmement beau, avec des cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules et une longue robe, dont la frange était enrichie de magnifiques pierreries; quoiqu'il se tint à mon côté, je le voyais aussi distinctement que s'il eût été directement devant mes yeux. Je ne compris pas alors ce que ce chemin signifiait, mais je ne l'ai que trop appris depuis. Ces

horribles sécheresses, ces peines intérieures dont j'ai souffert toute ma vie, ce cancer qui me ronge et qui me cause de si cruelles douleurs que je ne pourrais les supporter sans le secours du ciel, me font bien voir que Notre-Seigneur voulait me conduire par le chemin de la croix.

La Sœur Anne était encore à Valenciennes lorsqu'on lui fit savoir qu'une de ses amies, qui était Clarisse à Besançon, où elle vivait saintement, était atteinte d'un cancer qui lui faisait endurer un véritable martyre. Elle en fut sensiblement touchée et pria pour le soulagement de la pauvre malade, mais en même temps elle lui envia le bonheur de souffrir pour Dieu; aussi lui écrivit-elle une lettre fort touchante pour l'animer à la patience; elle la priait en même temps, lorsqu'elle jouirait de Dieu, de lui obtenir la grâce de gagner le ciel par le même chemin qui l'y conduisait, ajoutant qu'elle ne lui demandait pas d'autre témoignage de reconnaissance pour l'avoir conduite autrefois en habit d'ange dans le monastère. La religieuse Clarisse lui répondit *que si c'était le bon plaisir de Dieu, elle lui procurerait l'effet de sa demande.*

L'histoire de la vocation de cette religieuse mérite d'être racontée; on y verra la part qu'y prit notre Sœur Anne de la Présentation. Cette jeune fille était de Besançon et appartenait à une honnête famille; ses parents lui firent épouser un jeune homme de leur connaissance; comme elle revenait le soir du banquet des noces, on entendit sonner les Matines au couvent des Clarisses; la jeune personne dit alors à son époux et à ceux qui les accompagnaient : *Que ces saintes filles sont heureuses! rien ne les trouble; elles s'occupent jour et nuit à louer le Seigneur; et nous, nous ne nous occupons que des folies et des vanités du monde qui nous entraînent dans mille péchés et qui doivent nous faire craindre pour plus tard un cruel châtement.* Son époux lui répondit *qu'il ne tenait qu'à elle de jouir du même bonheur; que si elle voulait entrer parmi ces saintes filles, il y consentait avec plaisir, et que lui-même, à son exemple, embrasserait la vie religieuse chez les Capucins.* La jeune femme accepta l'offre de son époux; elle demanda, dès le lendemain,

son admission au couvent des Clarisses; sa vêtue fut fixée à quelques jours de là; son époux la conduisit au monastère et l'anima à la persévérance; on habilla plusieurs petites filles en anges pour rendre la cérémonie plus solennelle; notre Sœur Anne était du nombre. Le mari partit aussitôt pour Dôle, entra chez les Capucins et y mena une vie très sainte; la femme donna toujours des exemples d'une vertu consommée, et fit particulièrement éclater sa patience en souffrant ce cancer qui devait la conduire au tombeau.

La Sœur Anne reçut donc son obédience pour retourner à Anvers; elle la reçut à genoux et avec un extrême plaisir, tout en se demandant comment Dieu la mènerait par l'étroit sentier de la croix, puisqu'il lui faisait la grâce de rentrer dans son premier monastère où elle n'aurait rien à souffrir. Mais, à peine y fut elle arrivée, qu'elle fut atteinte d'un cancer qui la rongea jusqu'au cœur. Voici comment la chose arriva :

La Sœur Anne, alors infirmière, était un jour occupée à faire le lit d'une malade; comme elle étendait le bras gauche pour arranger l'oreiller, le bras de son Christ se détacha et elle s'en donna un grand coup sur le sein; cela lui fut si sensible qu'elle ne put s'empêcher de pousser quelques soupirs; elle ne dit cependant rien à la malade; de ce jour le mal se développa, mais la courageuse Sœur le souffrit en silence pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin le cancer s'étant ouvert en forme de cœur, elle fut forcée de le découvrir. Dieu le permit pour qu'on admirât sa patience; toutes ses Sœurs furent, en effet, singulièrement édifiées, surtout lorsqu'elle leur disait *que la main du Seigneur l'avait touchée, et que le bras de son Christ lui avait causé cette plaie.*

Cette bonne Sœur lit paraître une foi vive, une ferme espérance et une charité parfaite au milieu de ses douleurs qui étaient accompagnées de grandes peines intérieures. Quelque malade qu'elle fût, elle assistait à tous les exercices de communauté, et si la souffrance l'empêchait de marcher, elle priait deux de ses Sœurs de la porter au chœur pour qu'elle pût s'y

occuper de Dieu. Elle eut une patience surhumaine à souffrir les cruelles douleurs causées par son cancer; au début, il ne répandait aucune mauvaise odeur, mais, vers la fin, il exhala tout à coup une telle puanteur que la cellule de la malade et le chœur où elle allait entendre la messe en étaient infectés et toutes les Sœurs très incommodées.

Une religieuse, touchée de compassion pour la Sœur Anne et pour la communauté, alla se plaindre sur le tombeau de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy : *Se peut-il, chère Mère, lui dit-elle, que vous souffriez qu'une de vos filles répande une mauvaise odeur qui incommode toutes les autres? je ne cesserai de vous importuner jusqu'à ce que vous lui ayez obtenu la grâce d'être délivrée de cette infirmité.* Elle pria avec une si ferme confiance, que sa demande fut exaucée. Bien que le cancer s'aggravât et qu'on fût dans les plus fortes chaleurs de l'année, Dieu permit que le mal ne répandit plus aucune odeur pendant les quelques mois que la malade vécut encore.

La fièvre étant survenue, on ne douta plus de la fin prochaine de la courageuse patiente; la Mère Marie du Saint-Esprit, alors prieure, alla la voir et lui dit : *Ma fille, quand vous jouirez de Dieu, je vous commande d'obtenir de lui la conversion de telle personne.* Elle parlait d'un religieux apostat qui s'était marié en France; la malade répondit : *Bien, ma Mère, je le ferai.*

Quelque temps après sa mort, on apprit que cet homme avait abjuré ses erreurs, qu'il s'était confessé de tous ses désordres, et il finit sa vie avec les signes d'un véritable repentir, ce qui permit d'espérer qu'il serait sauvé.

Notre Sœur Anne reçut les sacrements avec une grande ferveur et une douce paix; elle resta ensuite douze heures presque sans connaissance; quand elle revint à elle, son œil droit, qu'on croyait déjà éteint, se rouvrit; il était d'un bleu céleste et brillait d'un éclat surnaturel; cette vue ravit toute la communauté, qui en jouit pendant l'espace d'un *Miserere*. La malade expira ensuite sans le moindre effort, le 16 novembre 1647, âgée de cinquante-trois ans, après trente-trois

ans de profession, dont elle avait passé vingt-deux à Valenciennes et onze à Anvers.

VIE DE LA VERTUEUSE SOEUR ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

La Sœur Anne de Saint-Barthélemy naquit à Delft, en Hollande, de parents fort honnêtes et bons catholiques. Son père s'appela Jacques Vander Willen; il était très vertueux et d'un naturel extrêmement doux, fuyant toute espèce de contestation.

Il refusait toujours de discuter sur les mystères de la foi; si quelques-uns de ses compagnons voulaient entamer cette matière, il leur disait : *Hélas! Messieurs, en vain discuterons-nous; des esprits plus éclairés que les nôtres et qui ont vieilli dans les études ont décidé où est la vérité; tenons-nous-en à ce qu'ils disent; tous nos discours seront inutiles et n'aboutiront qu'à nous diviser; si cependant vous persistez à vouloir discuter, souffrez que je me retire; en mon absence, vous ferez ce que vous trouverez bon.*

Sa mère, Marguerite Dopmer, fut si zélée pour la foi, que sa maison était une école de piété, un asile pour les prêtres et les missionnaires, et un refuge pour les pauvres catholiques.

De crainte que le venin de l'hérésie n'atteignît ses enfants, elle les mit en pension dans des couvents des Pays-Bas et ne les faisait venir chez elle que rarement, aimant mieux se priver de les voir que de les exposer à se pervertir.

Notre petite Anne, ayant terminé son éducation, revint à la maison paternelle, mais, ennuyée de la réclusion dans laquelle on la tenait, elle s'échappa un jour pour aller se divertir avec des filles de son âge. Malheureusement, c'était un jour de joie pour les hérétiques, qui célébraient par des fêtes la prise d'une ville sur les catholiques; sa mère, s'apercevant de son absence, alla la chercher, et quand elle l'eut trouvée, elle la reprit vivement et alla même jusqu'à la frapper en lui disant *qu'il n'était pas permis aux catholiques de se réjouir lorsque l'Église souffrait quelque défaite.* Cette chari-

table correction fit tant d'impression sur l'esprit de la petite Anne, qu'elle commença à concevoir une haute estime de la foi et s'employa dès lors avec zèle à soutenir ses intérêts. Sa bonne mère prit tant de soin de ses filles, que trois embrassèrent la Réforme de sainte Térèse et la quatrième se fit Bernardine.

Anne fut du nombre de celles qui entrèrent au Carmel; Dieu lui ayant fait connaître la folie des vanités du monde, elle en conçut du dégoût et en détacha son cœur. Elle entendit alors parler des éminentes vertus de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; étant allée la trouver, elle lui confia son désir de se donner à Dieu dans la vie religieuse. Cette bonne Mère l'accueillit fort bien, la reçut à la vêtue en 1614, lui fit faire sa profession le 2 juillet 1615, à l'âge de dix-neuf ans, et enfin lui donna son nom, ce qui était comme un présage de la perfection sublime que cette âme prédestinée devait acquérir dans le cloître.

La Sœur Anne de Saint-Barthélemy eut toujours une grande dévotion pour le Très-Saint-Sacrement de l'autel; elle ne s'en éloignait presque pas lorsqu'on l'exposait en public, ce qui arrivait fréquemment, à cause des guerres qui désolaient l'Église. Elle goûtait aussi un grand bonheur de s'approcher de la Sainte Table, ce qu'elle faisait presque quotidiennement. Comme la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, par un ordre exprès du ciel, communiait tous les jours de grand matin, ses infirmités ne lui permettant pas d'entendre la Messe conventuelle, notre bonne Sœur se levait de bonne heure pour communier avec sa sainte Mère, qui appréciait fort la ferveur de cette pieuse fille. Notre Sœur Anne était toute dévouée au soin des malades; elle s'étudiait à les soulager dans leurs besoins et à les consoler dans leurs peines; sa charité charma tellement le cœur de Dieu, qu'elle eut le bonheur de voir plusieurs saints l'assister dans ses travaux.

Elle n'avait pas moins de zèle pour secourir les défunts qui souffrent dans le Purgatoire; on lui dit un jour qu'un lieutenant général du roi d'Espagne, homme prudent et courageux, avait été tué par un boulet de canon; elle fut saisie d'appréhen-

sion pour son salut, à cause de cette mort subite, et, pendant plusieurs jours, elle recommanda sans relâche son âme au Seigneur. Dieu, voulant récompenser sa charité, lui fit voir dans l'oraison l'âme du défunt tout éclatante de gloire; il la remercia des prières qu'elle avait faites pour son soulagement.

Cette vertueuse Sœur marcha toujours par le chemin de la croix; jamais on ne la vit chercher ce qui flatte les sens; les habits les plus usés, le lit le plus dur, les mets les plus grossiers lui semblaient convenir à l'épouse d'un Dieu crucifié. Lorsqu'elle avait servi au réfectoire, elle ramassait les restes froids des portions des Sœurs et en faisait son repas; c'était pour elle une peine sensible, lorsque, dans ses maladies, on lui présentait quelque chose de plus délicat que la nourriture commune.

Elle joignait à une sévère mortification du corps une grande soumission d'esprit; d'une humilité parfaite, elle avait pris la résolution de ne jamais s'excuser, et elle l'observa si exactement, que, bien qu'on l'accusât souvent à tort pour éprouver sa vertu, on ne la trouva jamais en défaut; elle recevait les observations avec un visage si aimable et si doux, qu'elle semblait se reconnaître coupable, même lors qu'elle était innocente.

Dans les ouvrages communs, elle se faisait la servante de toutes ses Sœurs, leur portant tout ce qui leur était nécessaire avec une étonnante promptitude; elle embrassait avec ardeur les travaux les plus pénibles, et son obligeance était si connue, qu'on y avait sans cesse recours; jamais elle ne refusait ses services.

Elle aimait beaucoup la pauvreté. La prieure, ayant un jour demandé à toutes les Sœurs à quoi elles se fussent occupées si Dieu les avait fait naître dans une condition inférieure, les unes dirent qu'elles auraient appris un métier, les autres qu'elles se fussent mises au service de quelques dames. Notre Sœur Anne répondit qu'elle aurait voulu rester pauvre et qu'elle se serait fait gloire de sa bassesse; qu'elle aurait employé sa journée à prier dans l'église, se contentant de mendier un morceau de pain le soir pour sa nourriture. Toutes

admirèrent cette réponse et la vertu qu'elle révélait. Du reste, cette bonne Sœur témoignait en toute occasion l'estime qu'elle faisait de la pauvreté. Parmi les mortifications qui se pratiquent au réfectoire, elle choisissait souvent de faire le pauvre et de ne manger que ce que les Sœurs lui présentaient. Elle faisait cela avec un si grand sentiment de sa bassesse qu'on aurait dit qu'elle avait été toute sa vie habituée à mendier; quelque froid qu'il fit, elle ne se chauffait jamais et ne se servait pas de chandelle, à moins qu'elle n'eût quelque travail à faire pour la communauté.

Dieu lui avait accordé une grâce toute particulière; de temps en temps elle trouvait au milieu de sa cellule une croix longue d'un pied et demi sur laquelle elle se couchait la nuit, c'était un présage certain qu'elle aurait bientôt quelque chose à souffrir. Elle se prosternait alors le visage contre terre, s'abandonnait au bon plaisir de Dieu, et s'offrait pour porter la croix qui lui serait envoyée, quelque lourde qu'elle pût être.

Ce désir de souffrir inspirait à notre Sœur Anne une tendre dévotion pour notre B. P. Jean de la Croix, dont elle tâchait d'imiter la patience et les vertus; elle était sujette à de grandes incommodités qu'elle supportait en silence sans jamais se dispenser des actes communs, pas même de l'oraison du matin, quoique, pour s'y rendre, elle dût quitter son lit aussi trempée de sueur que si elle fût sortie d'une rivière; les maux étaient considérés par elle comme des faveurs du ciel.

Quelque temps avant sa dernière maladie, elle trouva plusieurs fois sa croix au milieu de sa cellule, ce qui lui fit penser que Dieu voulait l'avertir d'un accident prochain; elle se disposa à le supporter par une neuvaine à la Sainte Vierge de l'ermitage du jardin; elle conjura ses Sœurs de lui obtenir par leurs prières une parfaite conformité à la volonté de Dieu. La neuvaine n'était pas encore achevée lorsqu'elle fut atteinte de violentes douleurs, accompagnées d'une fièvre qui l'emporta en moins de quinze jours. Après avoir reçu les sacrements avec la plus grande dévotion, elle décéda le 29 octobre 1641, à l'âge de 44 ans.

Le R. P. Vincent de Saint-Louis, Carme Déchaussé, qui avait connu les mérites et les vertus de notre Sœur Anne de Saint-Barthélemy, eut un ardent désir de savoir si elle était dans la gloire. Il pria une personne très sainte de recommander à Dieu une affaire importante, sans lui dire ce que c'était. Cette personne obéit à son directeur et lui dit au bout de quelque temps : *Mon Père, il n'est plus besoin d'implorer la miséricorde de Dieu pour cette défunte; elle le possède dans le ciel.* Le Père s'informa comment elle avait appris de qui il s'agissait, puisqu'il ne le lui avait pas dit; elle repartit *que Dieu lui avait révélé qu'il la faisait prier pour une religieuse qui était bienheureuse.*

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE ANGÉLIQUE DU SAINT-ESPRIT

La Révérende Mère Angélique était la sœur de la Révérende Mère Térèse de Jésus, dont nous avons écrit la vie; elle avait reçu au baptême le nom de Jeanne; dès son bas âge, on ne trouvait rien en elle qui tint de l'enfance : son esprit, sa piété et sa prudence la faisaient admirer de tout le monde.

M^{me} de Dompré, sa mère, éclairée d'une lumière céleste, conçut un grand regret de s'être trop engagée dans les vanités du siècle; pour expier ses fautes, elle prenait des disciplines si rudes, que le sang coulait de ses épaules; de crainte qu'on ne s'en aperçût, elle le faisait essuyer par la petite Jeanne, en lui recommandant le secret que l'enfant garda très exactement; mais, étonnée de ce qu'elle voyait, elle demanda à sa mère *pourquoi elle se châtiât de la sorte; c'est,* répondit celle-ci, *que je fais pénitence de mes péchés.* Ce mot de pénitence augmenta dans la petite fille le désir de la vertu et l'amour de la pureté; elle fit paraître, dès l'âge de cinq ans, combien cette pureté lui tenait au cœur. Un jour qu'elle jouait avec plusieurs de ses amies, une d'elles voulut l'embrasser, mais elle s'y refusa, et lui dit : *Retirez vous, vous n'êtes pas pure;* ce qu'elle disait sans doute par un instinct du ciel, parce qu'on sut dans la suite que cette enfant flattait son corps et ne donnait

pas des exemples dignes de sa noblesse. Quelque temps après, notre Jeanne fut atteinte d'une grosse fièvre, accompagnée de délire; saint François de Sales, étant venu voir M^{me} de Dompré, celle-ci le pria de bénir sa fille; il alla près de son lit et l'entretint assez longuement de matières spirituelles; la petite malade répondit d'une manière si judicieuse que le saint évêque, étonné, prédit par une lumière prophétique que, dans la suite, elle excellerait en sainteté; il recommanda à ceux qui la servaient d'en prendre grand soin, car, dit-il, Dieu la destine à une perfection sublime.

Son amour pour Dieu et son penchant pour la vertu croissaient avec l'âge; elle avait une tendresse maternelle pour les pauvres et s'étudiait à les soulager en leur distribuant tout ce qui était en son pouvoir : elle retranchait même quelque chose de sa nourriture et se privait des morceaux les plus délicats, qu'elle envoyait aux malades ou à de pauvres familles dont elle connaissait les besoins.

On ne pouvait rien voir de plus charmant que cette jeune fille; sa beauté, sa modestie, sa sagesse, sa prudence, ravissaient tous les cœurs. A peine ses parents se furent-ils établis à Bruxelles, que plusieurs jeunes gens, de la meilleure noblesse, la recherchèrent en mariage. Il y eut, entre autres, un certain comte qui se mit sur les rangs; M^{me} de Dompré, jugeant ce parti très avantageux, fit tout ce qu'elle put pour engager notre Jeanne à l'accepter, mais ce fut en vain. Comme sa fille aînée venait d'embrasser la Réforme de sainte Térèse, elle commença à craindre que la seconde n'ait conçu le même dessein; cependant, convaincue de sa parfaite soumission, elle crut pouvoir la décider à se rendre à son désir. Elle commença donc à employer tour à tour les caresses et les menaces pour forcer sa fille à accepter le parti qu'on lui offrait, mais elle s'adressait à un cœur que l'horreur du mariage rendait insensible. La jeune fille, pour se soustraire à tant d'importunités, fut sur le point de s'enfuir à Rome, où elle espérait pouvoir gagner sa vie, grâce à son adresse pour les broderies d'or et de soie, mais Dieu, qui la destinait à un état plus saint, dis-

sipa cette pensée; en attendant, elle demeura ferme à refuser tout engagement.

Le comte, ennuyé de ces longs délais, voulut tenter un dernier effort pour triompher de celle qui avait gagné son cœur. Il lui envoya un gentilhomme porteur d'un papier en blanc, sur lequel il l'invitait à mettre toutes les conditions qu'elle jugerait avantageuses pour elle, promettant d'y souscrire. Le gentilhomme fit sa commission et ne manqua pas de vanter les qualités et la tendresse de son maître; M^{me} de Dompré se mit de son parti et redoubla ses instances pour fléchir ce cœur qu'elle avait déjà tant de fois tenté en vain d'attendrir; mais la jeune fille, prenant le papier qu'on lui présentait, le déchira en trois morceaux et le rendit au gentilhomme en le priant de dire à son maître *qu'elle ne lui demandait qu'une seule chose, à savoir de ne plus la presser pour une chose qui ne lui inspirait que de l'horreur*. Sa mère, irritée au dernier point, s'emporta jusqu'à lui donner un grand soufflet. Elle le reçut sans rien perdre de son air agréable, et, après avoir salué la compagnie, elle se retira dans sa chambre, où elle bénit Dieu de la double grâce qu'il venait ne lui accorder : d'avoir résisté à tant d'importunités et d'avoir souffert un petit affront pour son amour.

M^{me} de Dompré, bien que découragée de son dernier échec, voulut encore essayer un autre moyen. Elle feignit, avec M^{me} de la Chaux, sa sœur, de vouloir entreprendre le pèlerinage de Notre-Dame de Haut, et fit en même temps avertir le comte de se trouver à son château, qui était assez près de là, pour conclure le mariage. Au jour fixé, elle avertit sa fille de se tenir prête à l'accompagner; celle-ci se douta bien qu'il y avait là-dessous quelque mystère, aussi elle pria une jeune personne en qui elle avait beaucoup de confiance (1) de la recommander à Dieu, protestant qu'elle se laisserait plutôt hacher en morceaux que de consentir à se marier, et que des

(1) C'était la Sœur Anne de la Présentation, dont nous avons écrit la vie; elle faisait partie de la suite de M^{me} de la Chaux.

personnages fort savants l'avaient assurée qu'on ne pouvait pas l'y contraindre. Elle partit donc avec sa mère et sa tante dans un carrosse à six chevaux; quand ces dames eurent terminé leurs dévotions à Notre-Dame de Haut, Jeanne remarqua que le cocher les conduisait du côté du château de son prétendant; elle jeta un regard amoureux vers le ciel et supplia la Sainte Vierge de ne pas l'abandonner dans ce pressant besoin; à peine eut-elle achevé sa prière, que le carrosse heurta rudement contre une pierre et se renversa dans un marais; les dames furent couvertes de boue, quelques-unes même furent blessées; il n'y eut que notre Jeanne qui ne se ressentit en rien de cette chute; on ne songea plus qu'à rebrousser chemin et à rentrer à Bruxelles, à la grande joie de la jeune fille, qui se promit, avec sa confidente, d'entrer en religion pour remercier Dieu de cette faveur.

Lorsque sa fille aînée fut admise à la profession, M^{me} de Dompré se rendit à Anvers avec Jeanne et arriva assez à temps pour être présente à l'examen canonique qui doit se faire selon le décret du saint Concile de Trente. Jeanne guetta le moment où on allait ouvrir la porte de clôture, et, dès qu'elle la vit ouverte, elle se glissa à l'intérieur du couvent avec la résolution de n'en plus sortir; mais sa mère l'en retira par force, et, oubliant de sa dignité et du respect qu'elle devait à la présence des religieuses, elle lui donna deux grands soufflets. La jeune fille s'estima heureuse de souffrir ce rude traitement pour une cause si juste; elle ne témoigna pas le moindre ressentiment et continua à désirer la vie religieuse avec une ardeur qu'entretenaient les lettres les plus touchantes de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.

On ne saurait exprimer tous les moyens qu'on mit en œuvre pour détourner de ses projets ce cœur qui était déjà tout à Dieu; on lui représentait la délicatesse de sa complexion, la faiblesse de son estomac, la rigueur de la vie religieuse; le danger auquel elle s'exposait si elle était obligée de sortir du couvent si elle y entrait: rien ne put l'ébranler. Le cardinal Bentivoglio, ami de sa famille, n'oublia rien pour la décider à se soumettre

au désir de sa mère, mais elle lui répondit : *Que toute sa confiance, comme tout son amour, était en Dieu; qu'elle comprenait le bonheur qu'il y avait à vivre sous la conduite de la Mère Anne de Saint-Barthélemy et qu'elle l'achèterait même au prix de son sang; qu'il n'était pas de travaux qu'elle n'entreprît pour en jouir, quand même elle devrait parcourir le monde; qu'ayant sous la main l'occasion de le posséder à moins de frais, il ne devait pas s'étonner si elle persistait à vouloir embrasser un état qu'elle croyait mille fois plus heureux que tout engagement dans le monde.* Cette fermeté d'esprit étonna le cardinal, qui renonça à combattre son projet et la confirma, au contraire, dans la résolution qu'elle avait prise.

Enfin, M^{me} de Dompré, voyant que ni promesses, ni menaces, ni aucun moyen ne pouvaient ébranler la constance de sa fille, fut obligée de s'avouer vaincue, mais elle voulut du moins essayer de lui faire choisir une vie plus douce et plus facile. *Puisque vous persistez, ma chère fille, lui dit-elle, dans le dessein d'embrasser l'état religieux, j'y consens avec plaisir; mais je vous demande en grâce de ne pas vous engager dans un Ordre si austère que celui du Carmel; entrez chez les Visitationnaires; leur manière de vivre n'est pas si sévère: vous y serez heureuse, je l'espère, et vous donnerez à une mère affligée la consolation qu'elle est en droit d'attendre de vous.* — Madame, repartit cette âme généreuse, *Dieu ne m'inspire pas d'autre vocation que celle d'être Carmélite Déchaussée. Sainte Térèse est l'objet de ma dévotion dans le ciel, la Mère Anne de Saint-Barthélemy celui de ma vénération sur la terre; je ne veux porter d'autre joug que le leur.*

Cette réponse passa dans l'esprit de la mère pour l'entêtement d'un esprit opiniâtre. Pendant une année entière, elle employa encore les menaces et les promesses pour ébranler la résolution de Jeanne, mais l'amour divin la rendant inflexible, on dut céder à ses instances et fixer le jour de son départ. La veille de ce jour, M. de Dompré, qui aimait tendrement sa fille, ne put se résoudre à se coucher et passa toute la nuit assis sur un siège, la tête appuyée sur sa main; le len-

demain, on constata avec surprise que ses cheveux avaient blanchi du côté où il s'était appuyé, ce qu'on attribua à la violence de son chagrin.

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy reçut avec joie cette enfant qui venait à elle après avoir surmonté tant d'obstacles; elle lui donna l'habit le 1^{er} janvier 1615, en secret et sans aucune pompe, tant à cause de l'affliction de ses parents, que de la mort récente de son oncle, l'archevêque de Cambrai; mais Dieu fit paraître un trait singulier de son amour pour elle. L'Enfant Jésus lui apparut le jour de son entrée, tout éclatant de gloire, lui mit une couronne sur la tête et lui dit : *Je vous prends pour épouse; je vous accompagne dans le cloître.* Ces paroles la pénétrèrent de l'amour le plus tendre et la comblèrent de consolation.

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy donna à sa nouvelle novice le nom d'Angélique du Saint-Esprit; elle s'appliqua à s'en rendre digne par ses vertus; elle se montra tellement soumise au bon vouloir divin en tout ce qu'il lui commandait par ses règles, ses constitutions, ou par ses supérieurs, que, pendant tout le temps de son noviciat, on ne put jamais la trouver en faute. Elle fit ses vœux entre les mains de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, le 16 janvier 1616, à l'âge de dix-huit ans, mais avec une si tendre piété, qu'elle inspirait de la dévotion à toute la communauté. Lorsque les religieuses chantèrent ces paroles pour la cérémonie de la prise de voile : *Amo Christum, suscipe me Domine, etc. Posuit signum in faciem meam ut nullum præter eum amatorem admittam;* elle en pénétra le sens par une lumière toute spéciale et se trouva tout absorbée en Dieu. Elle commença dès lors à faire le sacrifice absolu d'elle-même, et, convaincue que l'amour s'épanouit au milieu des croix, elle les embrassa toutes avec joie. Non contente de châtier son corps par des mortifications volontaires, elle accepta généreusement de la main de Dieu les souffrances les plus cruelles qui firent d'elle une parfaite image de Jésus crucifié. Elle était souvent atteinte de violents maux de tête, qui lui enlevaient

à la fois le sommeil et l'appétit; d'autres fois, elle était en proie à des douleurs de dents si fortes, qu'elle ne prenait pas en trois mois autant de repos qu'une personne bien portante en prend en une seule nuit; elle était alors obligée de se promener, soit dans sa cellule, soit sous les cloîtres, pour calmer son mal qu'elle unissait aux souffrances de Jésus crucifié. Pendant de longues années, elle ne pouvait avaler aucune nourriture sans la rejeter avec d'extrêmes douleurs; enfin des accès de fièvre qui revenaient fréquemment lui enlevaient une partie de ses forces. Toutes ces rudes épreuves, quelque dures qu'elles fussent par elles-mêmes, étaient douces pour le cœur aimant de notre Sœur Angélique, qui y ajoutait encore les pénitences les plus sévères en usage dans le cloître.

Elle puisait cette haine d'elle-même dans la méditation des souffrances de Notre-Seigneur; mais ce bon Maître tempérerait souvent pour sa fidèle épouse les rigueurs du Calvaire par les douceurs du Thabor; il voulait que son amour fût à la fois tendre et fort, doux et amer, consolé et affligé.

Lorsqu'elle était tourière, la Sœur Angélique se priva de fruits pendant tout un Carême, afin de les garder pour en faire présent à l'Enfant Jésus dans la personne des pauvres.

Un jour, après qu'elle eut communié, on sonna au tour; elle alla répondre; à peine eut-elle ouvert la porte, qu'elle sentit un parfum très doux et elle trouva dans le tour l'Enfant Jésus, d'une beauté ravissante et brillant comme le soleil, il avait des cheveux blonds, un habit blanc avec de grosses perles au col et aux manches; il prit notre Sœur Angélique par la tête et lui fit tant de caresses qu'elle se sentit transportée hors d'elle-même; lorsqu'elle fut revenue de cette douce extase, elle ne vit plus le charmant Objet qui la lui avait causée, mais un pauvre prêtre se présenta au tour et elle lui donna les fruits qu'elle avait destinés à l'Enfant Jésus.

Sœur Angélique était si profondément recueillie pendant ses oraisons et si attentive à l'office divin, que souvent elle entrait dans des ravissements pendant lesquels elle restait immobile, insensible, et d'une beauté extraordinaire; quoi-

qu'ayant les yeux ouverts, elle ne voyait pas la lumière qu'on approchait d'elle. Ayant un jour un office à remplir au chœur, elle prit le bréviaire dans ses mains, mais il tomba bientôt à terre et elle resta debout et les bras étendus jusqu'à la fin de la psalmodie.

Il est arrivé plusieurs fois que cette chère Sœur, se mettant à genoux pour faire quelque commission à la vénérable Mère Anne, elle restait là, comme en extase, sans dire un mot jusqu'à ce qu'elle lui commandât de reprendre ses sens. Un jour qu'elle devait porter le dîner des tourières du dehors, elle attendait à la porte de la cave ce dont elle avait besoin; elle tenait déjà un plat de poisson entre ses mains, lorsqu'elle fut ravie en esprit; le plat tomba par terre et roula jusqu'en bas s'en être cassé; on ramassa le poisson et le beurre, qui n'étaient nullement gâtés, ce qui causa beaucoup d'étonnement aux Sœurs.

Elle tirait souvent de la bière et du vin dans la cave avec une si grande absorption d'esprit, qu'après avoir rempli ses pots, elle s'en allait, emportant avec elle la broche du tonneau; les religieuses, qui la lui voyaient dans les mains, couraient promptement pour empêcher le liquide de s'écouler, mais leur étonnement était grand en constatant qu'il n'en tombait pas une seule goutte; une main invisible retenait le vin dans le tonneau pendant que l'Époux céleste enivrait son épouse de ses divines consolations.

L'Enfant Jésus lui apparut un jour pendant son oraison; il paraissait vouloir jouer avec elle et lui prit son chapelet; au même moment, on appela Sœur Angélique pour quelque affaire; elle pria cet aimable Sauveur de lui permettre d'accomplir l'ordre de l'obéissance; lorsqu'elle fut libre, elle revint promptement dans sa cellule, mais elle n'y trouva plus ni l'Enfant Jésus ni son chapelet; le lendemain, la Sainte Vierge lui apparut avec son Fils dans les bras; il tenait entre ses mains le chapelet de notre Sœur; il le lui mit au cou, ce qui lui causa des transports inexprimables. Plus tard, l'illustrissime archevêque de Ségovie, Don Inigo de Brisuelas, qui était con-

vaincu de la sainteté de la chère Sœur Angélique, demanda en grâce qu'on lui donnât ce chapelet, et il le reçut avec une grande dévotion.

Dans un moment où toutes les religieuses, hormis deux, étaient atteintes d'une grosse fièvre, la Sœur Angélique, quoique malade elle-même, continua à remplir son office d'infirmière, assistant ses Sœurs jour et nuit, sans cesser pour cela d'assister à tous les exercices du chœur. Comme elle entra une fois dans la cellule de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, malade de la même fièvre, cette bonne Mère lui dit : *Chère fille, donnez-moi, s'il vous plaît, un peu à boire pour rafraîchir ma langue qui est toute sèche.* Sœur Angélique croyait trouver de la tisane, mais, par malheur, elle avait oublié le soir d'en apporter. Or, elle craignait beaucoup d'aller seule la nuit dans les cloîtres, et particulièrement dans la cave, qui était très écartée et d'accès difficile; cependant, pour vaincre sa répugnance, elle dit à la vénérable Mère : *Ma Mère, commandez-moi d'aller chercher de la tisane, et j'irai sans crainte.* La Mère le lui commanda et lui donna sa bénédiction. Elle s'en fut donc à la cave et rencontra sur sa route un horrible démon qui la regardait avec des yeux étincelants comme s'il voulait la dévorer. Animée d'une vive foi et confiante dans les mérites de l'obéissance, elle passa hardiment près de lui sans qu'il osât faire un mouvement; à son retour, elle le retrouva dans la même position, et, sans s'effrayer davantage, elle arriva heureusement à la cellule de la malade, qu'elle soulagea de la soif dont elle souffrait, sans lui dire un mot de ce qu'elle avait vu, tant elle craignait de publier les faveurs qu'elle recevait du ciel.

Après tant de fatigues essayées auprès de ses Sœurs, jointes à ses mortifications habituelles, notre Sœur Angélique fut atteinte d'une grosse fièvre qui la retint au lit pendant plusieurs mois. Ne prenant presque pas d'aliments, elle s'affaiblit au point qu'on désespéra de sa vie. Mais, le jour de la Pentecôte, un mouvement intérieur la porta à se lever; elle assista à genoux à la messe solennelle et commença dès lors à recouvrer

ses forces; toutes les religieuses en bénirent le Seigneur. Non content d'affliger son épouse par les plus douloureuses maladies, Notre-Seigneur l'exerça encore par des sécheresses si pénibles, qu'elle croyait être abandonnée de lui; mais, quelque inflexible que cet aimable Sauveur se montrât à son égard, elle ne se plaignait jamais; elle souffrait avec une parfaite égalité d'esprit; et même avec joie, ce que d'autres n'eussent souffert qu'avec répugnance.

Les supérieurs, charmés de la vertu et de la parfaite observance de la Sœur Angélique, l'envoyèrent à la fondation de Douai, en qualité de sous-prieure; elle appréhendait cette charge, parce qu'elle craignait que ses infirmités l'empêchassent d'en remplir les fonctions; de plus, ce lui était un grand sacrifice de s'éloigner de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy qu'elle aimait si tendrement; elle se soumit cependant sans dire un mot, et les supérieurs admirèrent la perfection de son obéissance.

Le démon l'attaqua de mille manières dans ce nouveau couvent; il lui suscita cent occasions où une vertu moins forte que la sienne eût pu perdre de son éclat; mais elle triompha avec le secours de la grâce, qui la soutenait en tout. Elle eut de quoi pratiquer la pauvreté qu'elle avait tant à cœur, car elle manquait de bien des choses, la maison n'ayant pas de quoi fournir le nécessaire, ni à elle ni à ses Sœurs.

On la renvoya ensuite à Anvers, où on la reçut avec beaucoup de joie; elle-même eut bien de la consolation à y rentrer, mais cette consolation fut diminuée par le départ de sa sœur, la Mère Térèse de Jésus, qui venait d'être nommée prieure à Bruges; elle accepta toutefois généreusement ce nouveau sacrifice de la main de Dieu.

Le triennat de sa sœur étant fini, la Sœur Angélique fut choisie pour lui succéder; elle résista d'abord, mais les personnes les plus éclairées lui ayant assuré que c'était la volonté de Dieu et qu'il s'agissait de sa gloire, elle dut se soumettre. A peine arrivée à Bruges, sa sœur et elle furent atteintes d'une grave maladie qui fit craindre pour la vie de l'une et de l'autre.

La plus grande peine de notre Sœur Angélique était de se voir dans l'impuissance de secourir sa sœur, cependant, lorsqu'elle apprit qu'elle était à l'extrémité; elle quitta son lit, malgré sa faiblesse, et lui rendit tous les devoirs d'une sœur ou plutôt d'une véritable mère, restant avec elle jusqu'à son dernier soupir. Aussitôt son décès, elle voulut écrire elle-même aux autres couvents pour recommander la défunte à leurs saintes prières.

La Révérende Mère Angélique commença dès lors à se mieux porter et s'occupa avec zèle à remplir les devoirs de sa charge. Elle donnait l'exemple de la plus parfaite observance, et ses filles, jalouses de l'imiter, la pratiquaient dans toute sa rigueur. Sa charité la portait à les soulager dans tous leurs besoins, enfin son gouvernement parut si doux, qu'il semblait ne faire que commencer quand il finit, et que l'unique peine des religieuses fut de ne pouvoir goûter plus longtemps les attraits de sa sage conduite.

Quand elle eut achevé son triennat à Bruges, on l'élut prieure dans son premier couvent d'Anvers; son départ causa autant de regrets à ses filles de Bruges que son retour donna de joie à celles d'Anvers. Là, comme ailleurs, son gouvernement ravit tout le monde; c'était un plaisir de voir que l'amour commandait et que l'amour obéissait en tout. Mais ces bonnes Sœurs ne jouirent pas longtemps de la sage conduite d'une si bonne Mère. Elle fut attaquée d'une hydropisie qu'elle cacha tant qu'elle le put; la violence du mal l'ayant contrainte à le découvrir, les médecins l'obligèrent à garder le lit. Dans cette extrémité, elle trouva encore le moyen d'éduquer ses filles par ses paroles et par ses exemples. Elle pratiqua, pendant les quatre mois que dura sa maladie, la plus complète soumission envers les médecins et l'infirmière; elle ne refusa jamais aucun remède, quelque désagréable qu'il fût, et ne prit aucune autre nourriture que ce que l'infirmière lui donnait ou lui envoyait.

Trois ou quatre semaines avant la mort de cette digne Mère, ses peines intérieures et extérieures redoublèrent d'une

manière étrange : elle se croyait tellement abandonnée de Dieu qu'il s'en fallait peu qu'elle ne tombât dans le désespoir; elle souffrait des douleurs insupportables, accompagnées de vomissements, et des convulsions si violentes qu'on craignait à chaque moment de la voir expirer; quand les douleurs cessaient un instant, elle parlait si divinement des perfections de Dieu qu'elle charmait toutes ses filles.

Quand le mal augmentait, elle s'écriait : *O mon Dieu! ô mon Dieu! ne souffrez pas que je m'impatiente*; puis, se tournant vers les religieuses, elle les conjurait de lui obtenir la patience pour endurer la victoire contre les démons qui lui apparaissaient sous des formes horribles. Elle dit un jour à la Mère sous-prieure : *Ma Mère, ma maladie me rend incapable de remplir les fonctions de ma charge; je vous en remets le soin, prenez la conduite du monastère; et, comme je ne parle qu'avec peine, je vous prie de ne pas m'abandonner avant ma mort, et de me dire de temps en temps quelques bonnes paroles. Produisez pour moi des actes de toutes les vertus, particulièrement de foi, d'espérance, de charité et d'humilité; je proteste devant Dieu que j'y acquiesce comme si je les disais moi-même et que je m'unirai de cœur à ce que vous prononcerez de bouche. De plus, je renonce à toutes les mauvaises suggestions du démon; jamais je n'y donnerai mon consentement et je déteste pour le présent et pour l'éternité tout ce qui peut déplaire à Dieu; je me sacrifie à lui tout entière et je m'abandonne à son bon plaisir.*

La Mère Angélique craignait vivement le jugement qui suit la mort; elle disait à ce sujet à son confesseur : *Hélas! mon Père, il n'est rien de plus sûr que mon jugement et ma sentence, mais rien de plus incertain que mon sort; l'arbre demeure du côté où il tombe.* Cette crainte lui inspirait une grande douleur de ses fautes; elle les confessait fréquemment pour en obtenir le pardon.

On lui donna enfin les derniers sacrements, qu'elle reçut en pleine connaissance et avec une ferveur extraordinaire. En même temps, Dieu lui enleva toutes ses peines intérieures;

elle jouit dès lors d'une grande paix et d'une ferme espérance; sa joie se manifestait même au dehors. Une de ses filles, la voyant si tranquille, lui dit : *Il me semble, ma Mère, que vous prendriez bien un peu de repos.* — *Il est vrai, ma fille,* répondit la Mère Angélique, *que j'en prendrais bien, si je le souhaitais.* — *Pourquoi donc,* poursuivit la Sœur, *n'en prenez-vous pas, puisqu'il vous est si nécessaire?* — *Hélas! chère fille,* reprit la Mère, *j'ai des occupations plus sérieuses; ô mon Dieu! quel changement!* elle n'en dit pas davantage, mais c'était assez pour faire comprendre qu'elle ne songeait plus qu'à Dieu et n'aspirait plus qu'au ciel. Ses filles étaient extrêmement consolées de la voir dans de si saintes dispositions; elles les attribuaient à la Sainte Vierge et à saint Joseph que la malade invoquait incessamment. Elle fit dire beaucoup de messes pour que Dieu lui accordât la grâce de mourir dans son saint amour. Enfin, s'étant encore une fois confessée et ayant reçu l'absolution, elle expira paisiblement, le 24 avril 1638, à l'âge de quarante ans.

Dieu révéla après sa mort à quelques âmes saintes la grandeur de la gloire dont elle jouissait dans le ciel.

VIE DE LA VERTUEUSE SŒUR MARIE DE SAINT-JOSEPH,
SECONDE CONVERSE D'ANVERS

Cette bonne Sœur naquit à Lyon de parents fort honnêtes; elle entra au service d'une dame qui avait épousé un seigneur espagnol, et suivit ses maîtres lorsqu'ils vinrent habiter Paris. Par leur entremise, elle eut le bonheur de connaître la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, et n'eut plus dès lors qu'un désir : celui de vivre sous sa conduite. Cette bonne Mère la reçut avec plaisir en qualité de Sœur converse et lui donna l'habit avec le nom de Sœur Marie de Saint-Joseph.

La novice eut bientôt gagné l'estime et l'affection de la communauté par le soin qu'elle apportait à bien remplir tous ses devoirs et par ses manières agréables. La Mère Anne de Saint-Barthélemy surtout l'appréciait beaucoup, en voyant combien elle entraît dans ses sentiments et partageait son

désir de vivre sous la direction de l'Ordre. Les supérieurs en prirent ombrage et envoyèrent la novice au monastère de Pontoise, sous prétexte qu'elle y rendrait plus de services qu'à Paris. La pauvre fille se soumit à leurs ordres et partit en emportant quelques lettres pour la prieure ; elle ignorait que ces lettres renfermaient sa condamnation. En effet, on enjoignait à la Mère, par un commandement exprès, de retirer l'habit à la Sœur Marie dès son arrivée et de la renvoyer. La prieure ne put se dispenser d'obéir, quoique avec bien du regret, mais qui pourrait dire le chagrin de la pauvre fille en subissant cet affront qu'elle n'avait en rien mérité et en se voyant arrachée de l'Ordre et de la direction de la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Elle revint aussitôt à Paris raconter son malheur à cette bonne Mère, qui en fut vivement touchée et la consola, en lui prédisant qu'elle mourrait Carmélite; elle lui promit que, lorsqu'elle irait en Flandre ou ailleurs, elle lui rendrait l'habit, et l'engagea à recevoir ce coup de la main de Dieu et à se porter avec plus de ferveur que jamais à son service.

La pauvre fille, un peu consolée par ces paroles, chercha à s'engager comme servante chez les Carmélites de Mons, mais, n'y trouvant pas de place, elle alla à Bruxelles, où elle eut le bonheur de rencontrer M^{me} de Ville, qui la prit à son service comme femme de chambre et la ramena à Paris, où elle fut bien heureuse de retrouver sa sainte Mère.

Pendant tout le temps qu'elle resta chez cette dame, elle fit paraître tant de précieuses qualités, qu'on la chargea du soin des autres servantes; elle s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de dévouement, et eut le bonheur, en plus d'une occasion, d'arracher à de dangereux périls les âmes qui lui étaient confiées. Quoiqu'elle fût encore dans le monde, son cœur n'y était pas attaché; elle se conformait autant qu'il lui était possible aux pratiques en usage chez les Carmélites; elle jeûnait tous les jours de jeûne de l'Ordre et ne mangeait le soir qu'un morceau de pain, à moins que ses maîtres ne l'obligeassent d'y ajouter quelques fruits secs.

Lorsque la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy eut

achevé la fondation d'Anvers, elle écrivit à cette bonne Sœur de venir la trouver pour reprendre l'habit religieux; elle reçut cette nouvelle avec une joie bien grande et partit aussitôt pour goûter enfin le bonheur qu'elle avait désiré avec tant de passion. La vénérable Mère Anne lui donna l'habit de ses propres mains. Il est impossible d'exprimer quelle fut la consolation de la Sœur Marie de Saint-Joseph lorsqu'elle se retrouva sous le joug de sa sainte Mère; toute sa crainte était de s'en voir de nouveau privée; aussi passa-t-elle tout le temps de son noviciat à demander le don de la persévérance; elle l'obtint, et Dieu montra bien qu'il agréait le sacrifice qu'elle lui faisait d'elle-même, car, le jour de sa profession, la vénérable Mère Anne vit l'Enfant Jésus recevoir ses vœux et les présenter à son Père Éternel.

Dès lors, elle mit ses soins à être toute à Dieu, et Dieu, de son côté, parut prendre plaisir à la rendre parfaite. Il l'éprouva par des peines intérieures très rigoureuses, qu'elle souffrit avec un courage invincible et une entière soumission; l'oraison et le jeûne faisaient ses délices; pendant qu'elle affaiblissait son corps par le jeûne, elle fortifiait son âme par une oraison continuelle; elle ne prenait habituellement pour sa collation que du pain sec avec un peu d'eau, particulièrement les vendredis de mars, parce que, disait-elle, *Notre-Seigneur était mort un de ces jours-là pour le salut des hommes.*

Son assiduité au travail ne l'empêchait pas de s'appliquer à l'oraison; les dimanches et fêtes, elle restait au chœur depuis les vêpres jusqu'à 6 heures du soir, tout occupée de Dieu. Après le décès de la vénérable Mère Anne, elle ne manquait pas de prier tous les jours assez longtemps devant son tombeau, ce qui lui attira beaucoup de grâces. Elle estimait tellement le bonheur de sa vocation, qu'elle renouvelait ses vœux tous les jours, en remerciant Dieu de l'avoir appelée à embrasser l'état religieux. Elle communiait spirituellement tous les soirs avant de se coucher pour se conformer à ce que la vénérable Mère Anne lui avait enseigné.

Notre Sœur Marie avait une dévotion particulière à l'Enfant

Jésus; elle ne songeait qu'à lui et l'appelait son cher Amour. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, ayant une fois fait sculpter trois belles statues pour les envoyer en Espagne : une de l'Enfant Jésus, une de la Sainte Vierge et la troisième de saint Joseph, notre Sœur Marie fut tellement charmée de celle du petit Jésus, qu'elle obtint par ses supplications qu'on la gardât pour le monastère; elle fut placée sur l'autel du Chapitre, où cette pieuse Sœur lui rendait mille hommages. Tantôt elle lui présentait quelques vers qu'elle avait composés ou quelques fleurs qu'elle avait cueillies pour lui; tantôt elle chantait un cantique en son honneur; le plus souvent, elle s'entretenait amoureusement avec lui. Les religieuses, qui venaient faire leurs dévotions devant cette statue, ont remarqué que, malgré ses nombreuses occupations, la Sœur Marie venait cinq ou six fois par heure adorer l'Enfant Jésus, et qu'aussitôt qu'elle apercevait une fleur nouvellement éclos, elle la lui apportait avec son cœur. Les autres Sœurs converses s'étonnaient de ce que sa cuisine était toujours propre et ses portions très bien assaisonnées, bien qu'elle fût fréquemment absente.

Notre-Seigneur fit voir un jour combien il agréait la dévotion que la Sœur Marie portait à son enfance. Un prêtre qui se disposait à lui donner la Communion, ayant la sainte Hostie en mains, y vit l'Enfant Jésus, d'une beauté ravissante et brillant comme le soleil; il fut tellement charmé de ce spectacle, qu'il ne savait plus s'il devait lui donner cette Hostie ou la remettre dans le ciboire; enfin il se résolut à la lui donner, ce qu'il fit avec la plus tendre dévotion. Après la Messe, il demanda quelle était la Sœur converse qui avait communié; on lui dit que c'était la Sœur Marie de Saint-Joseph; il la fit venir et s'informa des sentiments qu'elle avait eus à la Sainte Table; elle répondit qu'elle avait eu de grands desirs de recevoir le Pain céleste. Le prêtre lui confia alors la vision qu'il avait eue et la conjura de continuer cette sainte pratique qui obtenait de si grandes faveurs.

Son amour pour l'Enfant Jésus inspirait à notre chère Sœur

de l'horreur pour le moindre péché, aussi léger qu'il fût; elle conjura notre aimable Sauveur de l'enlever de ce monde plutôt que de permettre qu'elle l'offensât même véniellement. Il lui répondit : *Vous ne mourrez pas encore, mais vous aurez le bonheur de ne pas m'offenser; vous serez à moi et vous contribuerez à ma gloire.* Ces paroles l'embrasèrent de l'amour le plus tendre et imprimèrent dans son cœur un grand désir de souffrir pour un Dieu si bon. Peu après, elle fut atteinte de plusieurs infirmités, entre autres d'une hydropisie qui lui fit enfler les jambes d'une manière extraordinaire. Elle supporta tout avec un courage invincible et sans faire entendre une seule plainte. Quelques mois avant son décès, elle vit en songe la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui, la prenant par la main, la conduisit dans une vieille grange remplie de toiles d'araignées et lui dit : *Chère fille, pourrez-vous bien nettoyer tout cela?* La Sœur lui répondit : *Oui, ma Mère, je le ferai sans peine.* Elle comprit par ses paroles que sa mort n'était pas éloignée, et assura ses Sœurs que la vénérable Mère l'assisterait dans ce dernier passage et leur donnerait quelque signe extérieur de sa présence.

L'état de notre chère Sœur Marie s'aggravant de plus en plus, elle fut contrainte de garder le lit; elle pria qu'on mît le petit Enfant Jésus dans sa cellule, et elle l'entretenait avec des discours si tendres, que les Sœurs en étaient émues. Les médecins ayant déclaré qu'elle était en péril de mort, on lui donna les derniers sacrements, qu'elle reçut avec une grande dévotion, tout en continuant ses colloques amoureux avec l'Enfant Jésus qu'elle ne pouvait oublier un instant. Elle demeura ensuite vingt-quatre heures sans mouvement, avec le Crucifix dans les mains; au bout de ce temps, son visage changea tout à coup et devint si semblable à celui de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy que les Sœurs qui avaient connu cette sainte Mère étaient saisies d'étonnement; elles crurent que c'était le signe que la Sœur Marie leur avait promis pour les avertir quand la vénérable Mère viendrait l'assister.

La sainte mourante ne pouvait s'empêcher de laisser paraître au dehors la joie qui inondait son âme; elle semblait jouir par

avance des délices du ciel; elle resta ainsi l'espace de deux *Miserere* et expira paisiblement. Son visage devint si beau après son décès, qu'on ne pouvait se lasser de le considérer. La Sœur Marie de Saint-Joseph mourut le 23 décembre 1637, âgée de cinquante-trois ans. Elle n'avait pas voulu qu'on lui donnât du linge pendant sa maladie; elle disait *que la laine convenait mieux pour son hydropisie parce qu'elle la garantissait davantage du froid*. C'est ainsi qu'elle mourut, comme elle avait vécu, en parfaite religieuse.

VIE DE LA VERTUEUSE SŒUR ANNE DE SAINTE-TÉRÈSE,
TROISIÈME CONVERSE D'ANVERS

Cette chère Sœur naquit à Oirschot d'une famille fort honnête; son père était marchand de draps et s'appelait Gérard de Court; sa mère se nommait Adrienne Artens; tous deux furent enlevés par la peste lorsque leur fille n'avait encore que douze ans. Elle resta ainsi, chargée de ses deux frères, reléguée dans une chaumière à la campagne à cause de la contagion; on lui apportait ce qui était nécessaire pour leur subsistance, mais la pauvre enfant était transie de frayeur, tant à cause des orages continuels qui se déchainaient sans cesse, que par la crainte des voleurs qui infestaient le pays. Elle n'avait d'autre ressource que de s'abandonner à la conduite de Dieu et de se confier entièrement à sa Providence.

Les six semaines de quarantaine étant terminées, notre jeune fille, voyant que les parents qu'elle avait à Oirschot s'étaient emparés du peu de biens qu'elle possédait, résolut, avec une prudence au-dessus de son âge, de se rendre à Anvers pour faire apprendre un métier à ses frères et chercher une condition pour elle-même. Comme elle était grande et forte, elle n'eut pas de peine à se placer; une des plus riches dames d'Anvers, qui avait besoin d'une femme de chambre pour sa fille, ayant vu notre sœur Anne, en fut tellement charmée qu'elle lui offrit d'entrer chez elle avec le salaire qu'elle demanderait; elle lui donna même un écu blanc comme arrhes du

marché. De retour chez elle, la jeune fille réfléchit aux dangers qu'on court dans ces grandes maisons, à cause du grand nombre de domestiques qui y sont employés; elle s'en alla prier devant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, qui est à l'Église Notre-Dame, et conjura cette bonne Mère de lui faire connaître si cette place était convenable et s'il serait agréable à son divin Fils qu'elle y entrât. Elle entendit alors intérieurement ces paroles : *Dégagez-vous de ce service; il vous serait trop dangereux; celui qui touche la poix s'en souille les mains.*

Elle obéit aussitôt à cette voix du ciel et alla rendre l'écu qu'elle avait reçu. La dame, qui l'avait engagée, fut extrêmement fâchée et lui offrit d'augmenter les gages promis, mais notre Sœur s'excusa de son mieux et répondit que plusieurs raisons qu'elle n'osait dire l'obligeaient à se retirer.

Elle entra alors au service d'une honnête veuve chez qui elle était aussi tranquille que dans un monastère; elle n'avait qu'à soigner sa maîtresse et à entretenir le mobilier, ce qu'elle faisait avec un si grand soin que tous les visiteurs en étaient charmés; elle ne gagnait que la moitié de ce qu'elle eût pu avoir ailleurs, mais elle était bien dédommée par la liberté qu'elle avait de fréquenter les églises selon sa dévotion. Le dimanche et les jours de fête, elle allait avec sa maîtresse à la chapelle des Pères Jésuites; pendant la semaine, elle s'y rendait seule de grand matin et entendait plusieurs messes, souvent elle attendait longtemps avant qu'on ouvrît la porte, et, bien que cette église fût éloignée de sa maison, elle était fidèle à cette pratique, quelque froid qu'il fit. Étant une fois sortie plus tôt qu'elle ne croyait, elle prit une petite rue pour ne pas passer par le cimetière, et y aperçut un monstre effroyable; elle fit le signe de la croix et il disparut; au même moment, elle entendit sonner une heure après minuit, ce qui l'obligea à rentrer chez elle.

Enfin, la piété et la bonne conduite de cette jeune fille lui obtinrent la vocation à l'état religieux. Elle alla trouver son directeur et lui dit *que tout son désir était d'embrasser la réforme de la sainte et séraphique Mère Tère*se. Ce bon Père, qui était

un Jésuite, agit de concert avec le R. P. Scribani, son provincial, pour la faire recevoir comme Sœur de chœur et promit de lui procurer une dot suffisante. Mais, dès que notre Sœur Anne eut été informée de cette offre généreuse, elle en fut très mortifiée et supplia son directeur de ne la proposer qu'en qualité de converse, parce qu'elle souhaitait vivre dans la sujétion et le travail. Le bon Père fut extrêmement édifié de son humilité et s'employa à lui obtenir ce qu'elle désirait.

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy se fit un plaisir de la recevoir, parce qu'elle reconnut en elle de belles qualités qui présageaient quelque chose au-dessus de l'ordinaire; elle lui donna l'habit, après l'avoir gardée quelque temps comme servante.

Pendant son noviciat, notre Sœur Anne donna l'exemple de toutes les vertus, et on admirait comment elle avançait tous les jours dans la perfection. Elle eut le bonheur de faire sa profession, le 3 mai 1616, à l'âge de vingt-neuf ans, avec une autre converse dont nous avons écrit la vie; c'est alors que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy vit notre sainte Mère Térése entre ces saintes filles, agréant le sacrifice qu'elles faisaient de leurs cœurs à Dieu. Depuis ce jour, notre Sœur Anne fut si abondamment favorisée des grâces du ciel qu'elle répétait souvent que Dieu lui témoignait mille fois plus de tendresse dans le cloître qu'il ne lui en avait jamais montré dans le monde.

Son ange gardien se faisait un plaisir de la servir dans tous ses besoins. Un dimanche, où elle se trouvait très occupée à la cuisine, obligée de se rendre au chœur pour assister à la seule messe qui dût être dite ce jour-là, elle pria son ange de veiller sur du lait qui cuisait avec du riz et de prendre soin que rien ne se gâtât pendant qu'elle ferait ses dévotions. De retour à la cuisine, elle trouva le lait élevé de plus de quatre doigts au-dessus du vase dans lequel il était, sans qu'il en soit tombé une goutte sur le feu. Elle remercia son bon ange de cette faveur, mais, un moment après, ayant eu besoin de descendre à la cave pour un instant, notre Sœur Anne négligea

de lui recommander le soin de son lait; or, quand elle remonta, elle trouva qu'il s'était répandu jusqu'à la porte de la cuisine. Elle s'en étonna et demanda pardon à son bon ange de ce qu'elle avait oublié d'implorer son secours.

Elle estimait beaucoup sa condition de Sœur converse et en remplissait les fonctions d'une manière irréprochable; de plus, elle était toujours prête à se charger du travail de ses compagnes quand elles étaient malades; quoiqu'elle fût occupée jusqu'à 11 heures du soir, elle ne dormait que jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. A 5 ou à 6 heures, suivant la saison, elle réveillait la Communauté pour l'oraison; elle était chargée de l'office de robière, aidait celle qui avait le soin de la lingerie, faisait presque seule les lessives et tous les nettoyages du couvent d'Anvers.

A ces nombreux travaux, la Sœur Anne joignait encore une tendre charité pour les malades; dès le matin, elle allait leur offrir ses services et elle avait la consolation de les soulager beaucoup, étant d'un tempérament fort et robuste. Voyant que Dieu ne lui envoyait pas de quoi souffrir, elle crucifiait son corps par les chaînes, les cilices, les disciplines et bien d'autres rudes pénitences avec la permission de ses supérieures.

Elle excellait dans la broderie d'or et d'argent, et ce lui était un grand plaisir d'entretenir les ornements de la sacristie ou de préparer des reliquaires pour faire honorer les reliques des saints. Elle eut un jour le bonheur de voir une quantité de saintes vierges qui la remercièrent des honneurs qu'elle leur procurait; elle conçut plus que jamais, par suite de cette vision, un ardent désir de contribuer à faire glorifier les saints, et cela la rendait infatigable pour ces sortes d'ouvrages.

Elle était très assidue à l'oraison et elle y recevait des lumières et des douceurs qui la tenaient tout abimée en Dieu; elle aspirait tous les ans à faire la retraite de dix jours pour ne s'y occuper que de son divin Époux et s'unir plus étroitement à lui. Étant un jour fort recueillie, elle vit en esprit l'Enfant Jésus entrer à travers la muraille de son ermitage avec un visage si éclatant, qu'il sortait de ses yeux deux rayons plus

brillants que le soleil qui la pénétraient jusqu'au cœur et semblaient le lui ravir pour le mettre entre les mains de cet aimable Sauveur. Cette vision la remplit d'une si grande joie et d'un amour si tendre, qu'elle en ressentit pendant plusieurs jours les plus doux transports.

Notre Sœur Anne estimait beaucoup la belle vertu de pauvreté et s'estimait heureuse quand elle avait des occasions de la pratiquer, à l'exemple de son Jésus. Pour elle-même, elle choisissait ce qu'il y avait de plus ordinaire, soit pour la nourriture, soit pour le vêtement. Pour la communauté, elle était industrielle à se servir des choses que d'autres auraient laissées perdre; elle allait dans le jardin ramasser du bois mort, de grosses tiges d'herbes, des troncs de choux pour entretenir le feu de la cuisine; elle utilisait les herbes les plus communes en les assaisonnant avec tant de soin qu'on les trouvait meilleures que des mets plus délicats; elle employait les plus petites pièces pour raccommoder les habits, et, quand elle en présentait un bien rapiécé à une de ses Sœurs, elle lui disait agréablement : *Il faut que je vous aime beaucoup pour vous traiter aussi bien.* Si une autre se plaignait de ce qu'elle n'agissait pas de même à son égard, puisqu'elle lui donnait un habit neuf, elle lui répondait de la manière la plus aimable : *Ma chère Sœur, il m'est bien facile de vous donner des marques de mon amour; si vous désirez un habit usé, je vous en fournirai sans peine; j'en ai plus de vieux que de neufs.* Ces petites pratiques de pauvreté pourront paraître bien peu de chose, mais elles étaient bien agréables à Notre-Seigneur, qui la traita comme une âme forte en lui envoyant la croix pour récompense.

Cette croix, ce fut la peste, qui sévissait alors à Anvers, et dont elle fut atteinte, après en avoir été avertie par un songe mystérieux. Une nuit, elle rêva qu'en arrachant des carottes au jardin, une petite flamme descendait du ciel sur sa main et lui occasionnait la peste; elle ne fit aucune attention à ce songe, mais, dès le lendemain, elle vit se vérifier ce qu'il annonçait. En effet, on l'envoya chercher des carottes pour la communauté; comme elle prenait la bêche pour les arracher, elle vit

en un instant un éclair de feu tomber sur sa main, puis il se forma sur son doigt une cloche semblable à celles que causent les brûlures; elle fut en même temps atteinte de la fièvre; elle continua à travailler jusqu'au soir, mais alors, la fièvre redoublant, elle fut obligée d'avertir la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui envoya chercher le médecin. Celui-ci prescrivit une saignée pour diminuer la fièvre, mais, le lendemain, il reconnut que la Sœur Anne était atteinte de la peste, et ordonna qu'on la séparât de la communauté. La vénérable Mère Anne, qui l'aimait tendrement, fut bien affligée de cette décision, mais elle dut s'y soumettre dans l'intérêt général.

Elle pria Notre-Seigneur de préserver son cher troupeau de ce mal contagieux et de se venger sur elle seule, si ses péchés étaient la cause de cette épreuve; il lui répondit : *Ne vous inquiétez pas, ma fille, aucune autre ne sera atteinte de ce mal.* Ces paroles dissipèrent toutes ses inquiétudes; elle abandonna entre les mains de son céleste Époux la pauvre malade, qu'elle ne pouvait entourer de ses soins maternels, suivant son désir, et lui fit administrer promptement les derniers sacrements, de crainte qu'elle ne fût enlevée par une mort précipitée.

La supérieure et les Sœurs du grand hôpital s'offrirent à soigner notre Sœur Anne; une nuit, elle se trouva si mal, que la Sœur qui la veillait courut en toute hâte en avertir la vénérable Mère Anne qui lui répondit : *Allez lui dire, ma chère fille, que je lui commande, par obéissance, de ne pas mourir.* Au moment même où la Sœur remplit son message, la malade revint à elle, toutes ses douleurs disparurent et la fièvre cessa; elle se trouva dans un grand calme, et, dans sa reconnaissance, entonna le *Te Deum*.

La supérieure de l'hôpital arriva presque en même temps, croyant la trouver morte; lorsqu'elle la vit sans fièvre, elle s'écria : *Dieu a fait un miracle; cette guérison ne peut être qu'un coup du ciel.*

La Sœur Anne recouvra bientôt ses forces et une santé parfaite; la première fois qu'elle reparut en communauté, elle se plaignit à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy de sa

trop grande charité: *Ma Mère*, lui dit-elle, *pourquoi Votre Révérence ne m'a-t-elle pas laissée mourir? j'aspirais à cet heureux moment; j'étais soumise au bon plaisir de Dieu et je me sentais bien disposée à ce passage.* — *Ma fille*, répondit cette sainte Mère, avec un esprit prophétique, *il n'était pas encore temps; il faudra souffrir bien davantage pour vous rendre digne du ciel.* Cette prédiction se réalisa, comme nous le verrons dans la suite.

Jusque-là, notre Sœur Anne avait joui d'une paix profonde, Dieu la conduisait sans cesse sur le Thabor où il lui faisait goûter les plus suaves délices; il jugea qu'il était temps de l'initier aux douleurs du Calvaire, et la plongea dans des peines intérieures dont elle seule a pu connaître toute la rigueur. Elle se trouva tout à coup dans des ténèbres si horribles, que tout devenait pour elle un sujet de crainte; il lui semblait que toutes les créatures sollicitaient Dieu de se venger de ses crimes; qu'elle était coupable de toutes les offenses qui se commettaient dans le monde; elle croyait voir l'enfer ouvert sous ses pieds, prêt à l'engloutir, et ne trouvait rien de bon dans toutes ses œuvres qui pût la préserver de ce malheur éternel. Pendant quatre ou cinq mois, ces terreurs ne lui laissèrent pas une heure de repos; parfois elle jouissait d'un peu de calme, mais cela ne durait qu'un moment et était suivi d'un redoublement de peines; la Sœur Anne resta dans cet état pendant seize à dix-sept ans avec quelques rares intervalles de répit.

Elle fut un jour atteinte d'un mal très douloureux auquel elle ne voulut appliquer aucun remède, afin de souffrir davantage pour Dieu, mais comme ce mal présentait quelque danger et que ses peines intérieures lui faisaient appréhender la mort, elle alla prier près du tombeau de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy et la conjura de lui obtenir un mal plus sensible, mais moins dangereux; aussitôt elle vit sortir d'un portrait de cette sainte Mère des rayons qui semblaient l'envelopper et elle se sentit aussitôt soulagée; mais en échange, il se forma des abcès successifs au bout de chacun de ses doigts, ce qui lui causait de vives douleurs qu'elle souffrit

avec une patience invincible; elle eut encore à endurer de grosses fièvres qui lui durèrent trois ans; dans l'intervalle des accès, elle aidait ses compagnes à la cuisine.

Dieu paraissait n'éclairer sa servante de ses lumières que pour lui présager de nouvelles souffrances; il lui dit qu'il souhaitait qu'on fit une fondation à Oirschot; qu'il aplanirait toutes les difficultés qui pourraient se rencontrer, lui montrant même la place que le couvent devait occuper et l'assurant du consentement des États généraux de Hollande..... Cette fondation se fit, en effet, en 1644; la Révèrende Mère Marguerite des Anges en fut la première prieure; elle emmena avec elle notre Sœur Anne de Sainte-Térèse, qui y donna jusqu'à sa mort l'exemple de toutes les vertus.

Dans ce nouveau couvent, cette chère Sœur vit redoubler ses souffrances; l'humidité des bâtiments lui occasionna de telles douleurs dans les jambes, qu'à peine pouvait-elle se traîner; une cruelle sciatique s'y joignit bientôt et enfin l'hydropisie vint mettre le comble à tous ses maux. Elle supportait cela sans se plaindre et avec une grande tranquillité d'esprit; tant qu'elle put un peu se remuer, elle se faisait porter au chœur, à la messe, au réfectoire, à la récréation, témoignant ainsi jusqu'à la fin son zèle pour l'observance.

Enfin, à bout de forces, la Sœur Anne termina sa sainte vie, le 2 septembre 1662, après avoir reçu les Sacrements avec la dévotion d'une âme remplie de l'amour de Dieu et tout près de la petite cabane où, dans son enfance, elle avait dû se retirer avec ses frères à l'époque de la peste.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE CLAIRE DE LA CROIX

Cette vénérable Mère était fille de M. Guillaume de Strossy, seigneur italien, et de M^{me} Martinez de Mendoza. Placée au nombre des demoiselles d'honneur de l'infante Isabelle, elle suivit en Flandre la princesse qui chargea M^{me} de Chatincour de son éducation. Toute jeune, elle montra un si bon naturel, qu'elle se rendit aimable à tous ceux qui l'entouraient; elle

poussait la charité si loin, qu'on l'accusait de prodigalité; non seulement elle soulageait les pauvres selon son pouvoir, mais elle aimait à rendre service, et, plus tard, étant religieuse, elle disait *qu'on ne pouvait pas lui faire de plus grand plaisir que de lui demander quelque grâce, et que c'était l'affliger de se méfier de sa bonne volonté à obliger.*

Étant à Bruxelles avec l'infante, cette bonne Mère mettait en pratique ce mot de saint Paul : *Il est plus louable de donner que de recevoir.* Elle commanda à sa femme de chambre de ne jamais rien refuser de ce qu'on demanderait de ses habits. Les autres dames de l'infante, ayant eu connaissance de cela, ne se firent pas faute de demander ce qui leur plaisait et leur jeune compagne le leur abandonnait aussitôt, au grand déplaisir de la femme de chambre, qui murmurait hautement d'une telle générosité.

Lorsque la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy alla de Mons à Anvers, elle s'arrêta à Marimont pour voir Leurs Altesses Royales. Pendant qu'elle parlait, son regard s'attachait fixement sur une des demoiselles d'honneur; l'infante lui en ayant demandé la raison, elle répondit : *Je la regarde, Madame, parce qu'elle doit être Carmélite.* Cette réponse surprit l'infante et encore plus la demoiselle, qui devait être un jour la Révérende Mère Claire de la Croix, mais qui ne songeait alors à rien moins qu'à se faire religieuse. Elle ne put retenir ses larmes et dit : *Comment se pourra-t-il que je me fasse religieuse, puisque je n'en ai aucune envie?* — *Ne pleurez pas, ma chère demoiselle,* reprit la vénérable Mère, *vous ne vous ferez religieuse que de votre plein gré.* La jeune fille avait en effet bien d'autres pensées, et, quoiqu'elle ne pût oublier la prédiction de la servante de Dieu, elle cherchait à s'étourdir et alla même jusqu'à accepter un engagement avec un seigneur bourguignon. Le contrat fut dressé d'un consentement mutuel et il ne restait plus qu'à recevoir la bénédiction nuptiale, lorsque la fiancée conçut en un instant une si grande horreur du mariage, qu'elle alla prier l'infante Isabelle de tout rompre. La princesse lui répondit *qu'il était trop tard pour se repentir,*

qu'il y allait de son honneur de ne pas manquer à sa parole, que ce serait faire affront à son futur époux et manquer de respect à ses parents venus de si loin pour la cérémonie; enfin, qu'elle passerait pour un esprit léger parmi les gens de la Cour. Mais toutes ces raisons, si plausibles qu'elles parussent, n'influencèrent en rien notre jeune personne, et il fallut rompre l'engagement. Elle était cependant encore très éloignée d'embrasser la vie religieuse qui lui paraissait trop austère. Pendant quelque temps encore, Dieu et le monde se disputèrent son cœur. Enfin, la grâce triompha; elle commença à goûter davantage les choses divines et forma tout à coup le dessein de briser toutes les chaînes qui l'attachaient à la Cour. Elle écrivit à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy pour la prier de la recevoir; sa demande fut appuyée par l'infante Isabelle, qui, malgré l'affection qu'elle lui portait, ne voulut pas la refuser à Dieu.

Le seigneur Bourguignon ne fut pas plutôt informé du parti que prenait son ancienne fiancée, qu'il voulut suivre son exemple. Il entra chez les Carmes Déchaussés, y passa toute sa vie dans une parfaite observance, et la termina par une sainte mort, après avoir donné des exemples d'une vertu consommée à tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître. Quant à notre jeune aspirante, elle fut obligée de rester encore quelque temps dans le monde pour régler ses affaires; il y eut même des difficultés qui firent prolonger son noviciat pendant deux ans; enfin, après avoir disposé de tous ses biens en faveur du monastère, elle fit sa profession entre les mains de la Révérende Mère Anne de Saint-Barthélemy, en 1619, à l'âge de vingt-deux ans.

Les vertus naturelles de la Sœur Claire de la Croix grandirent et se développèrent sous la main habile de sa vénérable Mère; toujours charitable, comme nous l'avons vue dans son enfance, elle continua à mettre au service de ceux qui l'en priaient le crédit qu'elle avait auprès des archiducs; aimable et prévenante auprès des malades, elle les soulageait dans leurs besoins et les consolait en leur parlant de Dieu; elle était

reconnaissante des moindres services qu'on rendait à la communauté ou à elle-même.

Elle avait au plus haut point l'intuition des choses divines, et, en même temps, elle savait exprimer ses pensées d'une manière si forte et si persuasive, que bien des personnes illustres recherchaient ses entretiens; elle n'était pas moins habile à écrire, et l'élégance de son style ravissait tous ceux qui avaient le bonheur de correspondre avec elle. Un habile prédicateur, ayant fait au couvent d'Anvers le panégyrique de notre sainte Mère Térèse, la Sœur Claire lui écrivit pour le remercier, mais avec des termes si expressifs et si bien rendus, qu'il avoua faire plus de cas de cette lettre que de son propre style et même de son éloquence.

Quelque comblée qu'elle fût des dons de la nature et de la grâce, cette chère Sœur avait les plus humbles sentiments d'elle-même; son humilité charmait tout le monde; elle mettait son plaisir à causer avec les Sœurs converses et les novices, se jugeant indigne de parler aux autres; elle prétendait n'être qu'une écolière dans la vertu, quoiqu'elle eût pu servir de maîtresse aux plus anciennes.

Elle était tellement pénétrée des vérités de la foi, qu'elle eût sacrifié mille fois sa vie pour les défendre; elle avait une tendre dévotion pour la Sainte Eucharistie et n'osait s'en nourrir sans avoir purifié son âme des plus légères taches; quoiqu'elle fût sacristine, elle se faisait scrupule de toucher aux vases sacrés, mais elle laissait ce soin à sa compagne, et, comme on lui faisait un jour observer qu'elle ne devait avoir aucune crainte à ce sujet, puisqu'elle ne les maniait qu'avec du linge, elle répondit : *Il est permis à toute autre de les toucher de cette manière, mais pas à moi qui suis une grande pécheresse.* Elle avait beaucoup de zèle pour célébrer les fêtes de Notre-Seigneur, de saint Joseph et de notre sainte Mère Térèse; elle ornait alors les autels aussi bien que le lui permettaient ses ressources. Entre toutes les fêtes de la Très Sainte Vierge, elle aimait particulièrement celle de son Immaculée Conception. Enfin ces sentiments de vive foi rendaient la Sœur

Claire parfaitement obéissante; elle voyait toujours Dieu dans la personne de ses supérieurs; aussi était-elle fidèle à accomplir tous leurs commandements, et elle ne se permettait jamais de critiquer leur conduite.

Son espérance était si forte qu'on pouvait dire qu'elle espérait contre toute espérance; elle répétait souvent à ses Sœurs : *Dieu n'est-il pas toujours là? Que craignez-vous? Encore un peu de patience et vous verrez qu'il nous soulagera dans ce besoin.* Elle fit paraître cette ferme confiance en Dieu dans le temps où les hérétiques cherchaient à s'emparer des Pays-Bas pour étouffer la religion catholique; la guerre dura longtemps avec des alternatives de succès et de revers; la servante de Dieu pria ardemment pour le triomphe de l'Église. Ornant un jour l'autel pour la fête de notre séraphique Mère Tèreſe, elle y plaça deux aigles qui soutenaient l'exposition où reposait le Très Saint Sacrement; elle expliqua que ces deux aigles représentaient la maison d'Autriche qui défendrait puissamment les intérêts de la foi et triompherait de ses ennemis. L'heureuse terminaison de la guerre vérifia cette prophétie, et les Pays-Bas furent délivrés.

La Sœur Claire joignait à une foi profonde et à une ferme espérance une ardente charité; elle aimait Dieu d'un amour fort et généreux qu'elle lui témoignait en faisant tout ce qu'elle pouvait pour procurer sa gloire, et cet amour s'étendait sur le prochain, pour lequel elle était toujours prête à se dévouer. Elle prodigua tous ses soins en particulier à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy et la servit avec une grande affection jusqu'à ses derniers moments; la vénérable Mère ne se montra pas ingrate et témoigna une vive tendresse à sa charitable infirmière pendant sa vie et après sa mort.

Le 11 janvier 1635, on devait faire les élections au couvent d'Anvers; les religieuses, qui connaissaient et appréciaient les mérites de la Sœur Claire, désiraient vivement l'avoir pour prieure, mais ses maladies continuelles les faisaient hésiter à la nommer. Une d'elles, étant entrée au chœur, aperçut la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy alors décédée, qui

tenait la Sœur Claire sur ses genoux et lui faisait mille caresses en disant : *Celle-ci sera votre prieure*. La chose arriva effectivement ; la communauté, divinement inspirée, élut cette chère Sœur à l'unanimité. Elle remplit parfaitement les devoirs de sa charge et procura grandement le bien temporel et spirituel de la maison.

Pendant que la guerre désolait encore les Pays-Bas, la Révérende Mère Claire entreprit de bâtir l'église de son monastère ; Dieu montra qu'il approuvait cette œuvre, en faisant arriver en abondance l'argent nécessaire pour la mener à bonne fin. Le cardinal infant mit la première pierre et donna en même temps une généreuse offrande ; M. le comte de la Fère, gouverneur du château, fit lui-même une quête dans la ville en faveur des religieuses et recueillit ainsi une grosse somme. Enfin, l'église s'acheva au grand contentement de tous ; on y transporta le Très Saint-Sacrement, le 15 octobre 1638, en la fête de sainte Térèse. Les Carmes Déchaussés firent la cérémonie à laquelle assistèrent les notables de la ville et plusieurs seigneurs de la Cour venus exprès de Bruxelles. Enfin la Révérende Mère Claire, par ses bons soins, procura des revenus au couvent et le délivra de l'extrême pauvreté dans laquelle il avait été jusque-là.]

Dieu ne manqua pas de lui fournir de fréquentes occasions d'enrichir son âme de nombreux mérites ; dès son entrée dans le cloître, elle avait eu à souffrir différentes maladies ; elles augmentèrent considérablement vers la fin de sa vie. Outre des fièvres continuelles, qui lui causaient de grands assoupissements, elle fut atteinte d'une hydropisie qui lui fit enfler tout le corps et lui ôta l'appétit, au point que c'était un supplice pour elle de prendre la moindre nourriture ; à ces maux se joignit un érysipèle, et enfin un abcès dans la main qui obligea de lui faire plusieurs incisions : le Vendredi Saint, on perça cet abcès en cinq endroits, ce que la Révérende Mère souffrit avec un courage invincible.

On ne saurait exprimer les généreux sentiments de son âme au milieu de ces douloureuses infirmités ; elle s'écria dans les

transports de son amour : *Ah! Seigneur, que vous faites de grandes faveurs au corps et à l'âme d'une pauvre pécheresse! En quoi, mon Dieu, ai-je mérité cet excès de bonté? Ah! mon Dieu, je chanterai éternellement vos ineffables miséricordes!* Tels étaient les sentiments de cette véritable épouse de Jésus crucifié; à l'exemple de sa sainte Mère Tèreise, elle ne désirait plus vraiment que souffrir ou mourir.

M^{me} la D^{sse} de Bourneville, qui s'était retirée au couvent d'Anvers pour s'occuper de sa perfection, alla visiter dans son lit la sainte malade et lui dit pour la distraire de ses ardents transports : *Il faut, chère Mère, que votre Révérence songe encore à vivre pour reprendre son office de sacristine qu'elle aimait tant.* La Révérende Mère lui répondit : *Non, Madame, je ne dois plus vivre; il faut que j'aie vu le Seigneur et chanter éternellement ses miséricordes!* Puis elle ajouta : *Oui, mon Dieu, je chanterai éternellement vos miséricordes! Que vous avez de bontés pour moi! Que vous me faites de grandes grâces sans que je les aie en rien méritées.* Cependant, la mort approchait et les religieuses s'étonnaient de voir que leur Mère ne semblait pas redouter ce qui effrayait pourtant les plus grands saints. Elle leur expliqua *que sa confiance en Dieu la mettait à l'abri de toute crainte.* Une religieuse lui demanda un jour *si rien ne lui faisait de la peine.* Elle répartit : *Ah! ma chère fille, je jouis d'une profonde paix; se pourrait-il qu'elle fût fausse?* La religieuse répondit : *Sur quoi fondez-vous cette paix?*

La malade répliqua : *Je l'établis sur la miséricorde infinie de mon Dieu.* — *Comment donc, ma Mère,* dit la religieuse, *se pourrait-il que votre Révérence fût trompée, puisque tout son espoir n'est qu'en Dieu seul?* La Révérende Mère Claire reprit : *J'espère et j'ai toujours espéré dans la bonté de mon Dieu.*

C'est dans ces sentiments d'amour et de confiance qu'elle reçut les Sacrements avec une ferveur extrême; elle s'abîma alors en Dieu plus que jamais, renouvela les actes de la plus parfaite charité et expira parmi ces amoureux transports, le 29 avril 1658, à l'âge de soixante et un ans.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE FRANÇOISE DE LA MÈRE DE DIEU

La Révérende Mère Françoise naquit à Gand d'une noble famille; son père, président du tribunal, s'appelait M. de Hertogen; sa mère, M^{me} de Tangnagel. Son naturel doux et charitable, joint à une rare beauté, la faisait aimer de tous ceux qui la connaissaient; prévenue par la grâce, elle se convainquit très jeune de l'inconstance des créatures, et, comprenant combien le bonheur de la vie religieuse l'emporte sur celui du monde, elle forma le dessein de se l'assurer en entrant dans la Réforme de sainte Térèse. Elle confia son désir à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui l'accueillit avec bonté, lui donna l'habit avec le nom de Sœur Françoise de la Mère de Dieu et reçut sa profession, après qu'elle eût passé l'année de son noviciat dans la pratique de toutes les vertus, le 13 juin 1618; Sœur Françoise avait vingt-trois ans.

Dès son entrée en religion, elle s'appliqua à l'obéissance, qu'elle considérait comme le moyen le plus sûr pour élever l'édifice de sa perfection. On ne vit jamais de religieuse plus soumise aux ordres de ses supérieurs, plus prompte à les accomplir, plus exacte à s'interdire la moindre critique à leur endroit; elle était entre les mains de Dieu et de ceux qui tenaient sa place comme une boule qui n'a pas d'autre mouvement que celui qu'on lui donne. Cette parfaite soumission la faisait passer par-dessus les choses les plus difficiles; elle exécutait avec la même rapidité les ordres les plus fâcheux comme les plus agréables. Quelque tendresse qu'elle eût pour la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, elle la quitta sans répliquer un mot, lorsqu'on l'envoya à la fondation de Gand; bien que cette séparation lui fût pénible, elle la prit de la main de Dieu avec un si grand calme, que ses Sœurs en étaient aussi surprises qu'édifiées. Elle ne fit pas paraître moins de soumission dans d'autres occasions, également désagréables à la nature.

Elle puisait cette parfaite obéissance dans la méditation des

souffrances de Jésus-Christ. Elle prenait cet aimable Sauveur pour le modèle de sa vie et s'appliquait à se conformer en tout à ses exemples; sa Passion faisait souvent le sujet de son oraison; elle aimait à s'en entretenir avec ses Sœurs pour les animer à imiter l'obéissance d'un Dieu mort sur la Croix.

Après trois ou quatre ans de séjour à Gand, la Mère Françoise dut partir en 1626 pour la fondation de Bruges, où elle exerça pendant de longues années la charge de sous-prieure d'une manière si satisfaisante, qu'on la jugea digne du priorat. Ses filles n'eurent qu'à se féliciter de s'être placées sous la conduite d'une si bonne Mère.

Dieu l'avait conduite jusque-là par un chemin doux et facile; mais, avant de la rappeler à lui, il voulut lui faire goûter les amertumes de la croix en lui envoyant plusieurs infirmités fort pénibles. Elle fut atteinte d'une fièvre lente et continue, dont les médecins ne surent pas reconnaître la gravité, et à laquelle ils négligèrent d'appliquer des remèdes. La malade, cependant, s'affaiblissait de jour en jour, si bien qu'elle ne tarda pas à être réduite à l'extrémité. Malgré ses souffrances, elle ne perdit rien de cette douceur qui semblait lui être devenue naturelle et conserva, parmi tant d'épreuves, cette pureté intérieure qui lui aurait permis (ainsi qu'elle l'avoua confidemment à quelques-unes de ses filles) de rester six mois sans se confesser, si elle n'eût tenu à le faire pour recevoir un accroissement de grâces.

Deux jours avant sa mort, qu'on était loin de croire si prochaine, on pria une Sœur de la récréer par quelque musique; celle-ci chanta aussitôt un couplet du cantique de notre sainte et séraphique Mère Tèreise en s'accompagnant du luth; la malade en éprouva plus de bien dans son âme que dans son corps, car elle entra dans un doux recueillement qui montra combien son cœur était abimé en Dieu.

Cependant, le soir de la fête de la Présentation, la Révérende Mère Françoise, sentant ses forces diminuer de plus en plus, fit appeler son confesseur et lui demanda le Saint Viatique, au grand étonnement de ses filles, qui ne la croyaient

pas si malade. Elle le reçut avec un cœur pénétré d'amour, et pria la communauté de se retirer pour prendre son repos, afin qu'il lui fût possible de s'entretenir avec Dieu de son ardent désir de le voir et de le posséder pour jamais. L'infirmière demanda à rester pour être à même de porter secours à la malade, s'il en était besoin, et aussi pour jouir de son entretien avec Dieu, mais elle dut sortir pour ne pas lui faire de la peine. La bonne Mère lui dit : *Je vous conjure, chère fille, de me laisser seule jusqu'au matin ; je me porterai mieux dans la nuit.* Elle passa tout ce temps continuellement occupée de Dieu et connut par révélation le moment de sa mort. Quand l'infirmière revint vers les 6 heures du matin et qu'elle s'informa comment la nuit s'était passée, elle lui répondit : *Ne vous affligez pas, chère fille, je vais vous dire une bonne nouvelle : je mourrai certainement aujourd'hui ; Dieu veut bien me faire la grâce de m'appeler à lui.* La malade répéta trois fois les mêmes paroles, en défendant à l'infirmière de les répéter pour ne pas faire de peine à la communauté.

Quelque temps après, comme le danger croissait, la Révérende Mère réunit toutes ses filles et leur dit : *Mes chères Sœurs en Jésus-Christ, je vous conjure de ne pas vous affliger de ma mort, car c'est pour moi un bonheur de mourir.* Elle les embrassa ensuite l'une après l'autre avec beaucoup de tendresse et leur recommanda de vider leur cœur de l'amour des créatures pour ne le remplir que de Dieu ; voyant que toutes versaient des larmes, elle termina rapidement, pour ne pas les attendrir davantage, en leur demandant pardon des mauvais exemples qu'elle leur avait donnés, disant qu'elle se confiait à la miséricorde de Dieu.

Elle reçut ensuite l'Extrême-Onction en parfaite connaissance, répondant distinctement à toutes les paroles de son confesseur. Ce bon Père lui demanda *si rien ne lui faisait de la peine ?* Elle dit que, grâce à Dieu, rien ne l'inquiétait et qu'elle était heureuse de mourir en véritable fille de l'Église. Puis, la face tout embrasée du feu de l'amour qui consumait son cœur, elle rendit mille actions de grâces à Dieu de ce qu'il

L'avait fait naître dans la foi catholique, de ce qu'il lui avait accordé la faveur de reconnaître, de confesser, de détester ses fautes et d'en obtenir le pardon, au prix du sang adorable de Jésus crucifié. Enfin, elle expira sur les 2 heures de l'après-midi, en la fête de la Présentation de l'année 1645, à l'âge de cinquante ans, après vingt-six ans de profession. Elle n'entra dans le ciel que le jour de l'octave de cette fête, comme on l'apprit par un de ses amis.

Ce saint homme, priant avec ferveur pour le repos de l'âme de la vénérée Mère Françoise, le jour de l'octave de la Présentation, elle lui apparut, le remercia de la charité qu'il avait pour elle et lui dit *qu'elle allait jouir de Dieu, que son entrée au ciel avait été retardée de huit jours pour qu'elle pût se purifier d'un reste de ses fautes; que la Sainte Vierge venait de présenter au Seigneur son âme maintenant sans aucune tache et qu'elle ne saurait exprimer combien le désir ardent qu'elle avait de posséder Dieu lui avait causé de tourments.* Huit ans après sa mort, le corps de la Révérende Mère Françoise fut trouvé sans corruption et plusieurs personnes de science et de vertu considérèrent ce prodige comme une preuve évidente de la sainteté de sa vie et de la grandeur de sa gloire.

VIE DE LA VERTUEUSE SOEUR BÉATRIX DE SAINT-JOSEPH

La Sœur Béatrix naquit à Anvers d'un père espagnol et d'une mère flamande; elle eut le malheur de perdre sa mère dès ses premières années, et, en même temps, elle fut atteinte elle-même d'un mal si grave, qu'on la crut morte et qu'on exposa son petit corps à côté de celui de sa mère; mais Dieu, qui avait de grands desseins sur cette enfant, inspira à la nourrice de l'envelopper dans des linges très chauds, et bientôt elle revint à la vie.

Elle avait coutume, dans son enfance, de parler haut; un jour qu'elle était seule dans sa chambre, en attendant qu'on vînt l'habiller, elle se vit comme enveloppée par un rayon de lumière et entendit ces paroles : *Ne parlez pas ainsi tout haut :*

votre bon ange et le démon savent tout ce que vous dites. Elle ignorait encore l'existence des anges, mais elle interrogea ceux qui l'entouraient et conçut dès lors un grand désir de veiller sur elle-même.

Quelques années après, son père, voulant retourner en Espagne, la confia aux soins de M^{me} Jeanne de Bargas; cette dame, qui avait beaucoup d'estime pour la Réforme de sainte Térèse, la fit aimer à notre Béatrix, qui, bientôt dégoûtée des plaisirs de la Cour, pria sa protectrice de solliciter pour elle l'habit du Carmel. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy le lui donna elle-même, en 1617, et la jeune fille fit profession, après un noviciat exemplaire, le 18 juillet 1618, à l'âge de vingt-cinq ans.

Dès le début de sa vie religieuse, cette nouvelle épouse de Jésus s'appliqua à pratiquer exactement toutes les observances, et, quelque douleur qu'elle souffrit, jamais elle ne se dispensa d'aucun exercice de communauté. A cette édifiante régularité, elle joignit la mortification la plus sévère; elle jeûnait très rigoureusement, et meurtrissait son corps par de fréquentes et sanglantes disciplines; elle s'animait à la vue de Jésus souffrant du froid dans sa crèche pour supporter la rigueur des saisons. Cependant, un jour que, contre son habitude, elle s'était chaudement couverte pour se garantir d'une rude température, notre divin Sauveur lui apparut assis sur une pierre, tout couvert de plaies, presque nu et tout glacé, et lui reprocha tendrement sa délicatesse et le peu de soin qu'elle apportait à suivre ses exemples. La chère Sœur Béatrix, toute confuse, détesta sa lâcheté avec une contrition si sincère, que Notre-Seigneur lui montra un visage rempli de bonté et de charmes dont elle fut tellement ravie et transportée hors d'elle-même, qu'elle forma le dessein de se conformer en tout à Celui dont elle aimait tant à méditer les souffrances. Elle révérait ses cinq Plaies comme les portes par où elle devait entrer dans la connaissance de la gloire cachée dans cet Époux de sang. Elle était très fidèle à adorer souvent dans la journée la Très Sainte Trinité, surtout lorsqu'elle prononçait avec beaucoup d'humili-

lité et d'amour ces paroles de l'office divin : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto*. Lorsqu'elle rencontrait des images dans les cloîtres ou dans quelque autre endroit du monastère, elle honorait les saints qu'elles représentaient, par une profonde inclination accompagnée d'un acte d'amour. Tout ce quelle voyait dans le jardin : les herbes, les fleurs, les fruits lui servait comme d'échelons pour s'élever à la connaissance de son Créateur; elle trouvait dans ces créatures inanimées quelques traits de la sagesse de Dieu qui ravissaient son cœur et lui arrachaient des actes d'amour si ardents que toutes ses Sœurs en étaient dans l'admiration; c'est par ces moyens qu'elle se conservait dans une oraison et une présence de Dieu presque continuelles.

Sa charité pour le prochain n'avait pas de bornes; lorsqu'elle était tourière, elle mettait son bonheur à consoler les personnes affligées; elle le faisait d'une manière si tendre et si charitable, que beaucoup se sentaient consolées en lui parlant; elle agissait de même avec ses Sœurs; il n'était pas de services qu'elle ne tâchât de leur rendre, et ne s'épargnait en rien lorsqu'il s'agissait de les secourir en quelque manière.

Ce fut cette bonne Sœur qui alla prier au tombeau de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy pour obtenir à la Sœur Anne de la Présentation que le cancer dont elle était atteinte ne répandit plus cette mauvaise odeur qui infectait le couvent; sa prière fut exaucée à cause de la confiance qu'elle avait mise dans les mérites de cette vénérée Mère et dans les plaies de Jésus crucifié.

Elle détestait tellement le péché qu'elle n'eût pas voulu en commettre un seul, si léger qu'il fût, pour tout un monde. Elle disait qu'il était plus horrible que toutes les peines des damnés; qu'elle ne voyait rien de plus abominable dans les enfers que les blasphèmes qu'on y vomit contre Dieu et que tous les tourments n'étaient rien par rapport à cette offense; que si par malheur elle devait être condamnée à descendre dans ces abîmes, elle souhaiterait du moins que ce fût pour y chanter les miséricordes du Seigneur. On ne saurait exprimer combien les

démons persécutèrent cette fidèle épouse de Jésus; ils la frappèrent plusieurs fois avec une telle cruauté, qu'elle n'eût pu la supporter sans un secours du ciel; mais ensuite Notre-Seigneur la consolait en lui faisant ressentir les douceurs de sa grâce.

Appelée un jour à élire une prieure, et ne goûtant pas celle que proposait le supérieur, elle recommanda cette affaire à son divin Époux, qui lui répondit : *Choisissez celle que le supérieur vous propose*. Elle le fit et prit en même temps la ferme résolution de ne jamais agir contre les sentiments de ses supérieurs.

Cette chère Sœur avait dans sa cellule une image qui représentait Notre-Seigneur attaché à la colonne et devant laquelle elle aimait à prier; un jour, elle ne la trouva plus à sa place ordinaire; néanmoins, elle se mit à genoux et commença ses dévotions; elle entendit alors intérieurement une voix qui lui dit : *Venez me relever de terre*. Elle suivit le mouvement de la grâce qui la poussait, s'en alla tout droit à la cave où elle trouva son image, qu'elle ramassa avec respect, puis, toute ravie de son bonheur, elle s'écria : *Il est donc vrai, ô mon aimable Jésus, que vos paroles sont une lampe qui éclaire mes pas. Ah! qu'elles enflamment aussi mon cœur jusqu'à le transformer tout en vous*.

Étant un jour en oraison, elle vit l'âme du mari de sa bienfaitrice, M^{me} de Bargas, qui lui dit : *Ma sœur Béatrix, priez pour moi*. Elle le fit avec beaucoup de ferveur. Quelque temps après, le défunt lui apparut de nouveau, la remercia de sa charité et lui annonça qu'il s'en allait au ciel pour jouir de Dieu. Sœur Béatrix resta toute consolée de cette vision et rendit des actions de grâces au Seigneur.

Non seulement Dieu se communiquait intimement à sa fidèle épouse dans le secret de l'oraison, mais il lui accordait beaucoup d'autres faveurs dont quelques-unes paraissaient à l'extérieur. Un jour qu'on se demandait quelles religieuses du couvent d'Anvers feraient partie de la fondation de Terremonde, un globe de feu se montra tout à coup au-dessus de la tête de Sœur Béatrix, ce qui fit conjecturer que Dieu voulait qu'elle fût du nombre; aussitôt après, les supérieurs la donnèrent

comme compagne à la Révérende Mère Térése de Jésus, fondatrice et première prieure du nouveau monastère.

A peine arrivée à son poste, Sœur Béatrix fut frappée d'une attaque d'apoplexie qui la réduisit à l'immobilité, ne lui laissant que l'usage de la langue. Elle remerciait Dieu sans cesse de lui faire la grâce de lui donner quelque chose à souffrir pour son amour et s'abandonnait à son bon plaisir; elle resta ainsi plusieurs années tout à fait impotente, puis elle commença à pouvoir se trainer un peu à l'aide d'un bâton dans le couvent, et, dès lors, elle assista régulièrement à la Messe et aux exercices de communauté. Enfin, le 9 janvier 1663, une nouvelle attaque la mit en quelques instants aux portes du tombeau; le confesseur lui donna l'absolution sans qu'elle pût s'exprimer autrement que par des signes; le médecin essaya une saignée, mais sans succès; enfin on lui administra l'Extrême-Onction; elle n'eut pas le bonheur d'être fortifiée par la Sainte Eucharistie, qu'elle avait heureusement reçue le jour précédent.

La malade languit encore sept jours; tous les remèdes employés pour la sauver furent inutiles; Dieu avait résolu d'appeler à lui cette âme qui lui était si chère et qui soupirait après ses chastes embrassements; elle expira fort paisiblement, le 16 janvier 1663, à l'âge de soixante-dix ans, après quarante-quatre ans de profession; sa mémoire resta en vénération. Elle était en haute estime auprès de Monseigneur l'évêque d'Anvers, qui admira beaucoup la solidité de son esprit et de sa vertu dans l'information juridique qu'il fit de la vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Quelque cassée par la vieillesse que fût la Sœur Béatrix, son visage parut après sa mort d'une beauté surprenante qui inspirait de la dévotion à tous ceux qui venaient prier près de sa dépouille mortelle.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE EUPHROSINE-TÉRESE DE SAINT-JOSEPH

La Révérende Mère Euphrosine naquit à Rotterdam d'une famille fort honnête, mais malheureusement infectée du venin

de l'hérésie. Son père s'appelait Pierre Vander Wilde et sa mère Marie Montfort; ils donnèrent à leur fille, au baptême, le nom d'Aldegonde. Quelque temps après, ils reconnurent leurs erreurs, embrassèrent la vraie foi, et, dès lors, s'avancèrent chaque jour dans la pratique des vertus chrétiennes. C'est dans ces sentiments qu'ils élevèrent leurs enfants; ils mirent la jeune Aldegonde en pension chez les religieuses de Lière pour l'éloigner d'un pays hérétique.

Elle fit en peu de temps de grands progrès dans la vertu sous la direction de ses pieuses institutrices; son esprit pénétrant, éclairé des lumières du ciel, comprit bientôt la vanité des plaisirs du monde et le bonheur d'une âme qui se donne tout à Dieu; elle conçut dès lors le dessein d'embrasser la vie religieuse. Cependant sa vocation n'était pas encore bien affermie, car, à son retour chez ses parents, ceux-ci lui ayant présenté un jeune homme qui, charmé de sa beauté, désirait l'épouser, elle fut sur le point d'y consentir. Mais Notre-Seigneur, qui la voulait pour son épouse, lui fit tant de reproches au fond de l'âme de ce qu'elle lui préférait une créature, qu'Aldegonde, vaincue, fit un jour, après la communion, le vœu de chasteté perpétuelle.

Elle congédia aussitôt son prétendant et commença à embrasser une vie austère pour se rendre agréable à l'Époux divin qu'elle venait de choisir. Elle prenait son repos sur un banc ou sur un coffre, jeûnait rigoureusement, prenait de rudes disciplines, se couvrait le corps d'un cilice; enfin elle ne négligeait rien pour imiter Jésus crucifié.

Cette vie pénitente ne suffisait pas encore à contenter le désir que notre Aldegonde avait de se mortifier; elle forma la résolution d'entrer dans l'Ordre le plus austère qu'elle pût trouver et supplia Notre-Seigneur de lui faire connaître celui auquel il la destinait. Ce bon Maître exauça ses vœux et lui fit voir en songe toutes les religieuses du Carmel fondé à Anvers par la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, mais il ne lui découvrit ni le lieu qu'elles habitaient, ni le nom qu'elles portaient. Ayant alors été invitée à accompagner une de ses

Sœurs qui allait visiter Anvers, elle se promit de profiter de l'occasion pour s'informer s'il y avait dans cette ville des religieuses pareilles à celles que Dieu lui avait montrées. Elle s'adressa à un Père de la Compagnie de Jésus et lui demanda s'il connaissait des religieuses qui portassent l'habit brun et le manteau blanc. Ce Père comprit aussitôt qu'elle parlait des Carmélites, mais, ayant été induit en erreur sur leur compte, il répondit à celle qui l'interrogeait *qu'il y en avait, en effet, dans la ville, mais qu'il ne croyait pas qu'elle pût être admise parmi elles, parce qu'elles ne recevaient que des princesses et des jeunes filles nobles; qu'il lui conseillait de se rendre aux Annonciades, où il lui ferait donner l'habit.* Aldegonde suivit ce conseil, mais, présentée aux religieuses, elle ne reconnut en elles aucune de celles qui lui avaient été montrées en songe; aussi elle les quitta et se transporta chez les Carmélites; là elle demanda à la tourière si on la recevrait dans le cloître suivant son désir. Cette bonne Sœur, étonnée de la candeur de cette demoiselle, alla faire son rapport à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui, avant de donner aucune réponse, consulta Notre-Seigneur dans l'oraison; ayant reçu intérieurement l'assurance que ce bon Maître voulait cette jeune fille pour son épouse dans ce couvent d'Anvers, elle descendit pour lui parler, mais Aldegonde, voyant que la tourière ne revenait pas, était partie, croyant qu'on ne voulait pas d'elle. La vénérable Mère l'envoya chercher, lui témoigna beaucoup d'affection et promit de lui donner l'habit dès qu'elle aurait le consentement de ses parents; elle ne lui fit pas voir la communauté cette fois-là, mais elle la congédia avec bonté après lui avoir donné sa bénédiction.

L'âme pleine de joie et d'espérance, Aldegonde retourna en Hollande et supplia ses parents de lui permettre d'entrer chez les Carmélites; ceux-ci, bien que très vertueux, commencèrent par refuser, craignant de voir leur fille s'engager dans un genre de vie si austère; ils lui dirent qu'il serait temps d'y songer lorsqu'elle aurait goûté un peu les plaisirs du monde; elle leur répondit *qu'elle ne les connaissait déjà que trop; qu'il*

lui suffisait de pouvoir discerner le bien et le mal pour choisir la vie du cloître; que toute autre science ne pourrait que lui nuire. Cette réponse, inspirée par le Saint-Esprit, et faite de l'air le plus aimable, fléchit le cœur des parents; ils donnèrent enfin leur consentement, après l'avoir refusé pendant un an.

Aldegonde retourna aussitôt à Anvers, où les religieuses la reçurent avec beaucoup de tendresse; elle les reconnut pour celles qu'elle avait vues en songe; la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy lui donna l'habit au mois de juillet 1617, avec le nom d'Euphrosine de Saint-Élie; mais, quelque temps après, les supérieurs, sachant que cette chère Sœur avait une grande dévotion pour saint Joseph, l'appelèrent Euphrosine-Térèse de Saint-Joseph. On lui dit un jour *qu'elle avait fait tort à saint Élie en quittant son nom;* elle répondit agréablement *qu'elle ne doutait point qu'il n'en fût fort content.*

Elle fut atteinte pendant son noviciat d'une fièvre tierce; mais, à moins qu'elle ne fût retenue au lit par l'excès de la fièvre, elle ne se dispensait d'aucun exercice de communauté; malgré son état de faiblesse, elle servait les autres malades, balayait le couvent et remplissait les offices les plus humbles avec une gaieté et un courage qui charmaient toute la communauté. Sa grande vertu la rendit digne d'être admise à la profession. Elle prononça ses vœux, le 15 juillet 1618, entre les mains de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, sous le généralat du vénérable Père Dominique de Jésus-Maria.

La Sœur Euphrosine considéra dès lors l'oraison comme le point essentiel de sa vie spirituelle; convaincue que l'âme ne s'unit à Dieu que par ce saint exercice, elle s'y appliqua de toutes ses forces et y fit tant de progrès, qu'elle avança beaucoup dans la vertu par ce moyen, trouvant tout son plaisir à mourir à elle-même et à ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu.

Comme elle était d'une humeur extrêmement gaie et d'un naturel généreux, elle disait agréablement qu'elle voulait dominer toutes les créatures et n'en craindre aucune. Elle s'efforçait, en effet, de les vaincre. Lorsqu'elle faisait oraison au jardin, elle prenait en main les insectes qui lui causaient

le plus d'horreur, les mâchait et en avalait le suc, à moins qu'il ne fût trop venimeux; elle continua cette pratique jusqu'à ce qu'elle eût entièrement surmonté les répugnances de la nature.

Elle se faisait un plaisir de soulager les Sœurs converses dans leurs travaux; pour rendre cet acte de charité plus agréable à Dieu, elle faisait en même temps quelque rude pénitence, comme de porter le cilice, ou la chaîne de fer, ou un bracelet aux pointes aiguës, ce qui la faisait beaucoup souffrir, surtout lorsqu'elle aidait à la lessive. Elle disait en confidence à quelques-unes de ses Sœurs qu'elle se sentirait assez de courage pour imiter les plus grandes pénitences des saints si ses supérieurs le lui permettaient.

Un de ses frères menait une vie scandaleuse; désolée en pensant aux crimes qu'il commettait, notre Sœur Euphrosine employa les larmes, les prières et les austérités pour lui obtenir la grâce de la conversion; mais cet obstiné persévéra sept ans dans ces horribles désordres. Enfin Dieu, vaincu par les supplications de sa fidèle épouse, toucha le cœur de ce malheureux jeune homme; il détesta ses crimes avec un sincère repentir et en reçut le pardon par une bonne confession générale; il forma même le dessein d'embrasser la vie religieuse pour finir ses jours dans la pénitence, mais la mort le prévint, et sa sœur, remplie de reconnaissance pour une si merveilleuse conversion et une si heureuse fin, ne cessa de publier les miséricordes du Seigneur.

Notre bonne Sœur Euphrosine excellait dans la vertu d'obéissance, elle était aussi prompte qu'une novice à exécuter les ordres des supérieurs; convaincue de l'éminente sainteté de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, elle se soumettait facilement à ses moindres désirs, si bien qu'un jour cette bonne Mère lui ayant donné cet avis : *Ma fille, mangez tout ce qu'on vous servira*, elle avala les grosses arrêtes du poisson dans la crainte de manquer à l'obéissance en les laissant; et, à l'étonnement général, elle n'en fut point incommodée.

Elle garda toute sa vie un rigoureux silence, surtout après

que Notre-Seigneur l'eut reprise d'une faute qu'elle avait commise contre cette vertu. Pendant qu'elle était tourière, il lui échappa un jour de dire quelques mots à l'heure du grand silence; elle entendit au même instant un si grand bruit dans le tour qu'elle en fut tout effrayée et faillit s'évanouir. Notre-Seigneur lui fit alors comprendre que les manquements au silence ne causent pas moins de désordre dans une âme que ce bruit n'en avait causé dans le tour.

Sa foi était si vive qu'elle n'envisageait que Dieu dans les sacrements, principalement dans celui de pénitence : *Je ne m'approche pas du prêtre, disait-elle, comme du vicaire de Jésus-Christ, mais comme de Jésus-Christ lui-même; je ne considère en lui que le pouvoir qu'il a reçu d'absoudre et je suis convaincue que Jésus-Christ opère par lui.*

Cette même foi lui inspirait une tendre dévotion pour l'adorable Eucharistie qu'elle recevait avec la ferveur d'un cœur tout embrasé; elle avait soin de se trouver tous les jours de grand matin auprès de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, que ses infirmités contraignaient à communier avant la communauté, afin que cette bonne Mère l'invitât à se repaître avec elle du Pain céleste; et, lorsqu'elle avait reçu cette invitation, elle courait à la Sainte Table avec la même ardeur que le cerf altéré qui court vers la fontaine d'eau vive. Les autres religieuses, charmées de sa dévotion, l'appelaient la *Beata* du Saint-Sacrement.

Ainsi nourrie de cette manne divine, la chère Sœur Euphrasine sentait croître chaque jour en son cœur le désir de voir enfin son Dieu face à face. Elle trouvait cette vie ennuyeuse, parce qu'elle mettait obstacle à son bonheur, et, à l'exemple de notre sainte Mère, on peut dire qu'elle mourait de ne pouvoir mourir! Un jour qu'on lisait au réfectoire un livre sur le bonheur des saints qui voient Dieu à découvert dans le ciel et qui goûtent dans cette vue des délices ineffables, elle se sentit tellement abîmée dans cet océan de grandeur qu'elle ne songea plus à se nourrir des mets qu'elle avait sous les yeux et resta perdue et comme extasiée par l'élévation de ses pensées.

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui aimait beaucoup cette sainte fille, interdit la lecture de ce livre, afin qu'elle pût prendre quelque aliment. Dans d'autres circonstances, elle laissa ainsi percer quelque chose des transports de son amour; elle répétait souvent avec l'apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo : tout mon désir est de mourir pour ne vivre qu'avec Jésus-Christ.*

Tant de belles vertus devaient aller répandre leurs parfums dans d'autres cloîtres; les supérieurs destinèrent notre chère Sœur Euphrosine pour la fondation de Bruges. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, malgré sa parfaite soumission, ne put se défendre de faire entendre ses plaintes au R. P. Nicolas de Jésus, définitif, de ce qu'on lui enlevait la plus vertueuse de ses filles.

Les Pères, qui l'accompagnèrent dans le voyage, furent tellement charmés de sa vertu, qu'ils proclamaient bien haut ses louanges et disaient qu'il leur semblait plutôt avoir conversé avec un ange qu'avec une créature humaine. Mais Dieu se préparait à éprouver sa vertu par la croix, voulant la traiter en âme forte et en véritable épouse.

A peine fut-elle arrivée à Bruges, qu'elle se trouva dans une misère extrême; la personne qui s'était engagée à fonder le monastère se dédit et ne donna rien pour la subsistance des religieuses. La Révérende Mère Euphrosine compatissait aux souffrances de ses filles; mais pour ce qui la concernait, elle s'estimait heureuse de sentir la rigueur de la pauvreté. Elle se revêtait des habits les plus usés et se réjouissait de manquer du nécessaire; jamais elle ne demanda rien pour son soulagement particulier et il lui arriva de tomber en défaillance faute d'aliments. Cependant, Dieu venait souvent d'une manière merveilleuse au secours de sa servante; se trouvant un jour sans pain et sans argent, elle dit à l'une de ses filles de prier pour qu'elles sortissent de cet embarras; au même moment, on apporta au tour trois pains et la somme qui lui était nécessaire.

A ces inquiétudes pour la subsistance de sa communauté se

joignait pour la mère Euphrosine l'épreuve de la maladie; une fois, pendant la Semaine Sainte, elle se trouva si faible qu'elle dut quitter le chœur et se retirer dans sa cellule où, se mettant à genoux, elle dit avec confiance à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy : *Chère Mère, vous m'avez tendrement aimée pendant votre vie; vous n'ignorez pas mon incommodité; ayez compassion de moi, je vous en conjure, et secourez-moi dans ce pressant besoin.* A peine eut-elle terminé cette prière qu'elle sentit en elle une force surhumaine qui la rendit capable de faire les jeûnes rigoureux et les autres austérités de la Semaine Sainte; elle resta même assez longtemps sans éprouver les faiblesses dont elle souffrait habituellement.

Les peines du corps n'étaient rien, comparées à celles que le divin Maître faisait endurer à son épouse dans l'intérieur de son âme. Il lui avait retiré toutes les onctions de sa grâce et paraissait l'avoir abandonnée aux insultes du démon; elle se voyait passée en un instant de la lumière aux ténèbres et des délices aux dégoûts; dans cette extrémité, elle ne perdait rien de sa fermeté d'esprit et de sa confiance en Dieu. On lui commanda par obéissance de dire ses peines, ce qu'elle fit en ces termes : *Je ne puis mieux me comparer qu'à la chenille qui se traîne sur la terre, travaille sans plaisir et ne se nourrit que de chétives feuilles; elle s'en dégoûte bientôt et n'en mange plus du tout; elle s'attache à un faible bâton, y souffre les rigueurs du temps et y reste comme morte, jusqu'à ce que l'ardeur du soleil la fasse revivre. Il en est de même dans mon âme; elle a d'abord rampé sur la terre par l'usage des sens et s'est élevée ensuite par les onctions les plus tendres de la grâce; mais quelque saint que soit cet exercice, je le trouve en quelque sorte infructueux, du moins en l'état où je suis, et je vois que je ne me suis nourrie que de feuilles stériles, pour m'être peut-être trop attachée à moi-même : cette pratique m'est pour le présent à dégoût; je me trouve, à l'exemple de la chenille, comme suspendue entre le ciel et la terre; je ne sens aucune consolation, ni du côté de Dieu ni du côté des créatures; quoique l'onction de la grâce pénètre parfois dans mon âme,*

j'ose dire que je n'en éprouve aucun effet; en un mot, la foi est mon seul soutien; je ne sais de quelle manière je vis; je ne découvre en moi que l'espoir d'un heureux retour de la grâce.

De plus, comme ces chenilles qui ont l'apparence de la mort n'ont point de commerce ensemble, de même, je suis tellement dégagée de toute chose, qu'il me semble qu'il n'y a personne sur la terre à qui je puisse avoir recours. Je pourrais dire avec le prophète : Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine: je me suis éloignée de toutes les créatures pour m'enfuir dans la retraite et y attendre la miséricorde de Celui qui peut me tirer de ces peines. Voilà le pauvre état où je me trouve : je ne fais rien, je ne veux rien, mais j'attends que le Seigneur me relève. Je ne me plains de rien; je me suis abandonnée au bon plaisir de Dieu, prête à essuyer toutes sortes d'orages; mais, comme la chenille à demi morte ne laisse pas d'être pénétrée des rayons du soleil, quoiqu'elle l'ignore, de même, je suis toute remplie de Dieu, sans toutefois ressentir les effets de sa présence; et j'espère qu'à la faveur de la grâce je reprendrai une nouvelle vie et que je m'élèverai jusqu'au ciel, quoique je n'aspire avec saint Paul qu'à mourir pour être toute à Jésus-Christ.

Voilà de quelle manière la Révérende Mère Euphrosine explique les souffrances de son âme; Dieu seul en a connu la rigueur. Elle souffrit tout avec une incroyable patience, vivant autant que possible cachée et inconnue à tous les yeux, et ne négligeant rien de ce qui pouvait concourir à sa perfection. Au milieu de ses épreuves, elle acquit un dégagement absolu des créatures; déjà nous l'avons vue quitter sans un mot de plainte la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy qu'elle aimait beaucoup et dont elle était tendrement aimée; elle se montra aussi forte dans tous les sacrifices que Dieu lui demanda; son cœur fut déchiré bien des fois par les douleurs de la séparation, car elle survécut à toutes les religieuses qui étaient venues fonder avec elle le couvent de Bruges.

Enfin, Dieu voulut l'appeler à lui et l'enlever d'un monde qui lui pesait depuis longtemps. Elle eut l'inspiration de faire sa retraite, pendant laquelle sa grande ferveur fut récompensée

par les faveurs du ciel, après quoi elle fut atteinte de sa dernière maladie, qui dura environ un mois. Ses ardents désirs de voir Dieu redoublèrent alors et l'espoir de mourir bientôt lui causait une telle joie, qu'elle ne pouvait la dissimuler; cependant, six jours avant son décès, cet état de consolation fût remplacé par une extrême désolation et un abandon intérieur si grand, que la pauvre Mère Euphrosine faisait pitié à ses filles : c'étaient sans doute les dernières gouttes du calice amer qu'elle devait boire avant de jouir de Dieu dans le ciel.

Au commencement de sa maladie, on lui annonça qu'une religieuse de sa connaissance était morte dans un autre couvent. *Il m'arrivera la même chose dans quinze jours*, répondit-elle.

— *Hélas! ma Mère*, repartit une de ses filles, *Votre Révérence ne doit pas songer à nous quitter; elle nous est encore trop nécessaire*. Cette bonne Mère dit alors : *Bien, chère fille, nous attendrons trois semaines*. Et, en effet, elle mourut au bout de ce terme; une Sœur ancienne, très affligée à la pensée de la perdre, étant venue la voir, elle lui dit : *Ma chère fille, ne vous affligez pas de ma mort; je vous annonce une bonne nouvelle; vous me suivrez dans peu de temps; disposez-vous bien à ce triste passage; votre mal ne durera pas longtemps; il vous emportera en une demi-heure*. La chose arriva comme elle l'avait prédite. La Révérende Mère Euphrosine, divinement instruite de sa mort prochaine, dit à ses filles le 4 octobre : *C'est aujourd'hui la dernière fois que je descends de notre cellule pour recevoir l'adorable Eucharistie*. En effet, elle n'en descendit plus vivante. Son mal augmentant, on lui donna les sacrements, la veille de la fête de notre sainte et séraphique Mère Térèse; peu après, elle entra en agonie, mais elle conserva sa connaissance jusqu'à la fin, et, pleine de confiance dans la miséricorde de Dieu, elle expira, le 17 octobre 1661, âgée de soixante-deux ans, après quarante-trois ans de profession.

Le peuple proclama la sainteté de cette vénérée Mère. Après sa mort, il vint en foule honorer son corps auquel tous s'efforçaient de faire toucher des chapelets et des médailles; dans une saison où on a de la peine à se procurer des fleurs, on en

apporta en quantité pour orner son tombeau; Dieu le permit pour la gloire de son épouse; elle avait dit souvent pendant sa vie qu'elle n'approuvait pas beaucoup qu'on mît des fleurs artificielles sur les cercueils et qu'il valait mieux en mettre de naturelles.

Le R. P. Ignace de Jésus, qui s'était beaucoup fatigué pour venir de Gand à Bruges assister la Mère Euphrosine dans ses derniers moments, fut atteint d'une fièvre qui l'empêchait de repartir, quoiqu'il fût appelé par des affaires très pressantes; il eut la pensée de s'adresser à la sainte défunte, lui disant que, si elle jouissait de Dieu, il la conjurait de lui procurer une prompte guérison. A peine eut-il achevé cette prière, qu'il se trouva parfaitement rétabli, et il assura dans la suite que toutes les fois qu'il avait invoqué le crédit de cette bonne Mère, il avait été exaucé.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE CATHERINE DU CHRIST

La Révérende Mère Catherine du Christ naquit à Anvers d'une famille noble par la naissance et par la vertu. Son père, François de la Barsena, mourut jeune; sa mère, Madeleine Vande Rosch, resta chargée de huit enfants; elle fut aidée dans leur éducation par ses deux belles-sœurs, qui élevèrent les filles dans une si grande dévotion, qu'elles ne leur permettaient de sortir que pour aller à l'église.

Notre petite Catherine servait une de ses tantes, infirme depuis vingt-huit ans, mais si parfaite, qu'on la proclama sainte après sa mort; elle apprit à son école tout ce qui peut rendre une âme agréable à Dieu. Une foi vive, une grande crainte de Dieu jointe à l'amour le plus tendre, tels furent les principaux fruits que produisirent les exemples de la tante dans le cœur de la nièce; celle-ci, convaincue de la vanité des choses du monde, forma le dessein d'embrasser la Réforme de sainte Térése. Elle demanda l'habit à la Révérende Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui voulut éprouver sa persévérance en le lui faisant attendre quelque temps, mais qui le lui donna

enfin, le 25 janvier 1619, en la fête de la conversion de saint Paul. Le noviciat de Catherine fut exemplaire; ses mérites la firent recevoir à la profession sans dot, des revers de fortune ayant mis sa mère dans l'impossibilité de lui en fournir une. Elle fit ses vœux le 27 janvier 1620, à l'âge de vingt-six ans.

La Sœur Catherine conserva toute sa vie le zèle qu'elle avait eu dès le commencement de son noviciat pour l'observance de la Règle et des Constitutions; la moindre cérémonie lui tenait au cœur. Lorsqu'elle était malade, elle ne se dispensait de rien, elle disait : *Mon mal m'interdit de faire de grandes pénitences, mais il ne me dispense ni des petites observances, ni des actes communs; je pratiquerai les unes et les autres en toute rigueur; ce qu'elle faisait, en effet.*

Après s'être consacrée à Dieu, elle épousa ses intérêts avec le plus grand zèle; non contente de travailler pour sa gloire, elle souhaitait avec ardeur l'exaltation de l'Église et s'affligeait extrêmement des progrès de l'hérésie. Pendant les sièges de Bois-le-Duc et de Breda, elle redoubla ses prières jusqu'à en perdre le repos; ses Sœurs remarquèrent souvent que la fenêtre de sa cellule restait ouverte bien avant dans la nuit; c'est qu'elle prolongeait ses oraisons pendant de longues heures; elle avoua depuis qu'il lui était impossible d'accorder le moindre soulagement à son corps pendant que l'hérésie gagnait du terrain au préjudice de la vraie foi.

Les irrévérences des hérétiques à l'égard de l'adorable Eucharistie et les profanations des églises causaient à notre chère Sœur une douleur mortelle; elle tâchait de les réparer par les adorations les plus respectueuses et par l'amour le plus tendre.

Jamais elle n'entraît au chœur ou elle n'en sortait, sans faire une profonde inclination au Dieu caché sur nos autels.

Elle le recevait souvent dans la sainte communion pour lui offrir l'encens de ses prières et toute la tendresse de son cœur. Cette union intime qu'elle avait avec son Jésus lui inspirait un grand amour de la solitude; on ne la trouvait que dans sa cellule ou au chœur et partout abîmée en Dieu. Elle

détestait le parloir et fuyait autant que possible les entretiens avec les personnes du monde.

Pendant que l'âme de la Mère Catherine jouissait de la douceur des consolations divines, son corps était tourmenté par un asthme si violent, qu'à plusieurs reprises on la crut morte. Jamais elle ne fit entendre la moindre plainte; lorsque l'oppression était trop forte, elle s'asseyait sur son lit où, bien souvent, une toux opiniâtre l'empêchait de reposer; elle ne prenait pour toute nourriture qu'un bouillon clair, sans pain, avec le quart d'un jaune d'œuf; si l'infirmière essayait d'en mettre un peu plus pour la fortifier, l'oppression augmentait et on craignait de la voir étouffer.

Il était touchant de voir la sainte malade surmonter son mal pour se traîner à tous les actes de communauté; comme il lui fallait très longtemps pour s'habiller, elle se levait une heure avant qu'on sonnât la cloche du réveil et elle avait le bonheur d'arriver la première au chœur. La mort ne pouvait la surprendre qu'au milieu d'un exercice commun, puisqu'elle ne se dispensait d'aucun; elle la frappa pendant le Chapitre; une violente crise d'asthme la fit tomber en faiblesse, les Sœurs l'emportèrent froide et pâle comme une morte et la déposèrent sur une paille pendant qu'on préparait un lit; mais une violente convulsion l'ayant saisie, on n'osa plus la bouger, de crainte qu'elle n'expirât, en sorte qu'elle resta dans cet état, avec une grande consolation pour son humilité. Le 29 avril 1644, la Mère Catherine reçut les sacrements en pleine connaissance dans les transports de l'amour divin et avec un parfait abandon au bon plaisir de Dieu.

Le mal ayant paru diminuer un peu, les religieuses se retirèrent et les Pères sortirent de la clôture; mais, à une heure de la nuit, une violente rechute annonça l'approche de la mort; on rappela la communauté et les Pères rentrèrent dans la clôture; la prieure dit à la malade : *Mère sous-prieure* (elle exerçait alors cette charge), *Jésus soit à jamais dans votre cœur*. Cette sainte mourante inclina la tête et la moitié du corps en entendant prononcer le nom de Jésus et mourut en faisant

cet acte de respect, le 30 avril 1641, à l'âge de quarante-sept ans, après vingt et un ans de profession et ayant toujours donné l'exemple d'une vie parfaitement régulière.

Avant de mourir, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy avait entrevu quelque chose de la gloire qui était réservée à la Mère Catherine du Christ. Elle la vit un jour pendant son oraison tout éclatante de lumière, avec une couronne sur la tête; comme elle cherchait en elle-même comment cette religieuse encore jeune avait pu mériter une si grande gloire, Notre-Seigneur lui fit connaître que c'était la récompense des services qu'elle avait rendus à une infirme avant d'entrer en religion. La vénérable Mère demanda alors à la Sœur Catherine *si dans sa jeunesse elle avait donné des soins à quelque malade*; la Sœur lui répondit *qu'à l'âge de quatorze ans, elle avait rendu tous les devoirs possibles à sa grand'mère, qui, atteinte d'une fâcheuse incommodité, ne voulait qu'elle pour la servir*. Ce qui fait penser que si Dieu récompensait si généreusement les actes de charité que la Mère Catherine a accomplis dans le monde, il n'aura pas été moins magnifique à reconnaître la patience et les autres vertus qu'elle a pratiquées dans le cloître.

Nous avons encore une autre preuve de la gloire dont jouit cette bonne Mère : une de ses sœurs, s'étant engagée dans le mariage pour complaire à ses parents et malgré ses répugnances, conçut ensuite un tel chagrin, qu'elle contracta une maladie qui la consumait peu à peu. Elle la supporta avec une patience admirable et fit en même temps de grands progrès dans la vertu; elle communiait fréquemment et avait une telle faim de cette nourriture céleste, qu'elle aimait mieux supporter l'incommodité de ses faiblesses que de s'en priver. Dieu la retira enfin de ce monde au milieu des transports de l'amour divin. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy la vit au moment où elle allait expirer, couchée sur un lit auprès du feu et ayant deux anges à ses côtés. Cette vénérable Mère demanda aux esprits célestes qui était cette malade? Ils lui répondirent par trois fois : *C'est une sainte*. Le lendemain

matin, la Sœur Catherine allant chercher les clés du tour dans la cellule de la vénérable Mère, celle-ci lui dit : *Ma fille, Dieu m'a fait voir que votre sœur est partie pour le ciel, informez-vous si vraiment elle est morte.* Sœur Catherine s'apprêtait à envoyer quelqu'un chez sa sœur, mais, en arrivant au tour, elle y trouva la servante qui apportait la nouvelle de son décès; et on vit qu'effectivement elle avait rendu le dernier soupir à l'heure et dans la position où l'avait vue la vénérable Mère Anne, sans que pourtant personne ait aperçu les deux anges qui l'assistaient. Si Dieu a voulu ainsi faire proclamer la sainteté d'une âme qui avait vécu parmi les embarras du monde, on ne peut douter que la Mère Catherine n'ait obtenu une gloire encore plus grande, elle qui a vécu dans une parfaite observance, et qui a souffert mille douleurs avec une admirable patience et une entière conformité à la volonté de Dieu.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-TÉRÈSE DE JÉSUS

La Révérende Mère Marie-Térèse de Jésus naquit à Anvers, le 5 juillet 1606, de parents non moins vertueux qu'illustres. Son père, d'origine espagnole, s'appelait Jean Gomez de Cano et Sandoval, sa mère Anne de Vischère et Longin; comme nous parlons d'eux longuement dans la notice de la Mère Catherine de la Mère de Dieu, nous dirons seulement ici qu'ils donnèrent à celle de leur fille qui nous occupe en ce moment le nom de Marie-Anne.

Cette enfant suçà avec le lait maternel une tendre piété; elle commença par répondre parfaitement aux soins dont elle était l'objet, et on remarquait en elle une vertu au-dessus de son âge; mais, vers l'âge de dix ans, elle commença à goûter les vanités du siècle et s'y enfonça si avant que les inspirations de la grâce n'arrivaient plus jusqu'à son cœur, qui respirait plutôt l'amour du monde que celui du ciel.

Pendant cette période de dissipation, qui dura deux ans, la jeune Marie-Anne ne se rendit coupable d'aucune faute grave.

Notre-Seigneur, qui avait de grands desseins sur cette âme, lui apparut un jour tel qu'il était lorsqu'il vivait sur la terre, et la regarda d'un œil sévère comme pour lui reprocher de mépriser tous ses appels intérieurs et les inspirations de sa grâce. Ce regard divin produisit tant d'impression sur Marie-Anne, qu'elle forma aussitôt la résolution de changer de vie. Elle fit, à l'âge de douze ans, une confession générale, et, après avoir reçu l'adorable Eucharistie, elle prononça le vœu perpétuel de chasteté, pour rompre définitivement avec le monde et se dévouer pour jamais au service de Dieu et de la Sainte Vierge.

Quoique sa résolution fût sincère, convaincue de sa faiblesse et de son inconstance par l'exemple du passé, elle commença à se défier d'elle-même, et, craignant de manquer à la promesse qu'elle venait de faire à Dieu, elle se prosterna devant une image de la Sainte Vierge et conjura instamment cette bonne Mère de la préserver du malheur d'offenser le Seigneur.

De son côté, elle s'éloigna courageusement des occasions de péché; elle se fit une retraite dans sa chambre et y vécut éloignée des conversations mondaines, ne s'entretenant plus qu'avec Dieu, en qui seul elle mettait toute sa joie. Tantôt elle s'occupait à de saintes prières ou à de pieuses lectures, tantôt elle s'efforçait de soulager les pauvres en leur distribuant ce dont elle pouvait disposer et jusqu'aux petites douceurs qu'on lui donnait pour sa nourriture; elle s'appliquait aussi à la pénitence et était ingénieuse à trouver mille moyens de châtier son corps.

Il semblait que Marie-Anne courût à grands pas dans le chemin de la sainteté; mais le démon, jaloux des progrès de cette âme, chercha à étouffer les heureux germes d'une vertu éminente. Il l'attaqua successivement par des tentations contre la pureté et contre la foi, lui inspirant des doutes sur la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, à tel point qu'elle croyait trouver des arguments assez forts pour combattre les plus grands théologiens.

Ignorante des ruses du démon, n'ayant pas l'habitude des

combats et des luttes de la vie spirituelle et privée de l'appui d'un directeur, la pauvre Marie-Anne ne savait que devenir : Elle n'osait pas découvrir ses dangereuses tentations à son confesseur, ce qui engagea l'Esprit de ténèbres à se transformer en ange de lumière pour la persuader de fréquenter de nouveau les compagnies mondaines. Il lui représenta que l'unique moyen de dissiper les abominables fantômes qui l'obsédaient était de se distraire avec les gens du siècle; qu'il n'y avait pas de mal à s'accorder d'honnêtes récréations; que ces sortes de plaisirs étaient permis à la jeunesse et qu'elle n'agirait pas contre son vœu en renonçant à sa vie solitaire et retirée.

Ces conseils pouvaient tromper une âme inexpérimentée; la jeune fille s'y laissa prendre; elle abandonna ses pratiques de piété, et, oubliant son vœu, elle reparut dans le monde et participa à ses plaisirs. Ce changement si prompt surprit beaucoup les personnes qui avaient admiré les exemples de vertu qu'elle donnait par une vie vraiment chrétienne.

Le démon croyait déjà triompher, mais Notre-Seigneur, qui destinait Marie-Anne à être son épouse, l'arrêta sur le bord du précipice; il lui fit comprendre qu'elle courait à sa perte, et qu'il fallait s'arrêter, si elle voulait tenir la promesse qu'elle lui avait faite par son vœu de chasteté; que ce serait se jouer de sa bonté de lui enlever un cœur qui lui appartenait pour le prostituer à la créature; enfin, il lui inspira un si grand dégoût des choses de la terre qu'elle résolut de briser ses chaînes et d'embrasser la vie austère du Carmel réformé. Sa sœur aînée lui ayant dit un jour qu'elle désirait instamment finir sa vie dans le couvent de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, Marie-Anne lui confia à son tour son projet, et ces deux sœurs, plus unies dès lors par la charité que par la nature, agirent de concert pour obtenir le consentement de leurs parents. Ceux-ci se souvenant que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy leur avait prédit que plusieurs de leurs filles deviendraient Carmélites, ne voulurent pas s'opposer à une vocation si sainte et demandèrent eux-mêmes à la vénérable Mère de leur donner l'habit; elles le reçurent, le

jour de la Présentation de l'année 1623, et, après avoir donné les plus beaux exemples de vertu pendant leur noviciat, elles firent profession le 24 novembre de l'année suivante.

Marie-Anne reçut le nom de Sœur Marie-Térèse de Jésus : Dès qu'elle fut au bienheureux port de la vie religieuse, elle s'étudia à devenir une véritable épouse de Jésus crucifié; persuadée que le meilleur moyen pour y parvenir était la pratique de l'oraison, elle s'y appliqua avec tant de soin, qu'en peu de temps elle fit de grands progrès. Elle fuyait les conversations, quelque saintes qu'elles fussent, et refusait même de parler à ses vertueux parents, à moins que l'obéissance ne le lui commandât. Ce dégagement des créatures charma tellement le cœur de son Époux qu'il lui fit mille faveurs; il l'éleva bien souvent jusqu'à l'oraison de quiétude et d'union; elle en recueillait des effets si surprenants qu'ils étonnaient même la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Dans ses oraisons, notre chère Sœur puisait un zèle ardent pour le salut des âmes; elle eût souffert avec plaisir les persécutions, les tourments et la mort même pour obtenir les lumières de la foi aux infidèles, la conversion aux hérétiques, l'amendement de leur vie aux pauvres pécheurs et un ardent amour pour Dieu à tout le monde; elle joignait à cela une tendre compassion pour les pauvres, auxquels elle eût volontiers abandonné tous ses biens, si elle les eût encore possédés. Elle vivait continuellement en présence de Dieu, prolongeait quelquefois ses prières pendant quatre ou cinq heures, et, comme récompense de cette assiduité, son divin Époux la faisait souvent entrer dans de doux recueils intérieurs. Voulant unir la mortification à l'oraison, elle importunait sa maîtresse pour obtenir de pratiquer toutes les austérités que son amour lui suggérait; elle se contentait même parfois de permissions implicites, en accomplissant des pénitences si rigoureuses, qu'on peut bien les admirer, mais non les imiter.

Elle jeûna une fois six semaines sans prendre presque aucun aliment, et s'étonna elle-même d'avoir pu subsister malgré une telle abstinence; elle fit cela si adroitement, qu'on ne le

découvrit pas pendant très longtemps. A la fin, une de ses Sœurs s'en aperçut et alla avertir la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui était prieure. Cette bonne Mère, craignant qu'un jeûne si austère n'altérât la santé de Sœur Marie-Térèse, la réprimanda fortement et lui dit : *Chère fille, comment osez-vous agir de la sorte? Songez-vous à ce que vous faites? Croyez-vous pouvoir vivre de l'air du temps? Vous flattez-vous que l'amour divin suffira à soutenir votre corps comme il l'a fait pour sainte Catherine de Sienne?*

Cette chère Sœur avait une dévotion si tendre pour Jésus crucifié que toutes les fois qu'elle s'éveillait, même dans les plus grands froids de l'hiver, elle se levait pour l'adorer du plus profond de son cœur et elle employait un si long espace de temps dans ce doux exercice, que parfois son corps épuisé tombait endormi sur le pavé de sa cellule. Lorsqu'elle était chargée de laver les écuelles, elle buvait un grand verre de l'eau dont elle s'était servie. Une Sœur, malade de la peste, ayant rejeté une médecine qu'elle avait prise, on oublia de vider le bassin qui contenait cet affreux liquide; la Sœur Marie-Térèse, ayant vu cela dans un coin, se sentit intérieurement poussée à le boire, mais sa nature se souleva et elle n'en eût pas le courage; retrouvant quelques jours après ce bassin à la même place, elle crut que Dieu lui présentait ce calice pour la forcer à vaincre sa répugnance, elle le prit et but tout son contenu avec un courage digne d'un cœur comme le sien.

Elle avait encore d'autres inventions pour crucifier son corps; comme elle ne pouvait pas ôter sa paillasse sans une permission expresse, elle s'avisa de renverser son lit et de se coucher sur la planche nue; quelque froid qu'il fit, on ne la voyait jamais s'approcher du feu, ni même paraître dans le chauffoir, à moins que ce ne fût pour un exercice commun : elle continua cette vie austère jusqu'à ce que la prieure lui eût interdit de faire aucune pénitence sans sa permission expresse. Alors cette âme crucifiée pressait sans cesse sa bonne Mère de lui accorder de faire des austérités selon ses désirs; fatiguée de tant d'instances, un jour la prieure dit à sœur Marie-Térèse

qui lui demandait de porter la chaîne : *Je le veux bien ; satisfaites vos saints désirs ; portez-la autant que vous le voudrez, même jusqu'à vous en lasser ;* elle avait l'intention de la lui faire ôter au bout de deux heures, mais, par malheur, elle l'oublia et notre bonne Sœur la porta jour et nuit pendant six semaines. Elle eût continué plus longtemps, si la pâleur de son visage n'eût rappelé à la prieure la permission qu'elle avait donnée ; elle la révoqua sur-le-champ.

Dieu, voyant que cette fervente religieuse n'aspirait qu'à se rendre conforme à son Époux crucifié, l'aida à mériter ce bonheur en la faisant marcher par le chemin de la croix. Il lui donna d'abord une parfaite connaissance de son néant et lui fit comprendre combien ses péchés, et particulièrement ceux de sa jeunesse, lui déplaisaient : elle aperçut son âme comme dans un miroir et elle lui sembla aussi noire que du charbon. Cette vue la remplit de douleur et de confusion ; elle pleurait et soupirait au souvenir de ses péchés ; elle fit plusieurs confessions générales pour rassurer sa conscience, mais en vain ; son trouble intérieur augmentait et, à l'en croire, elle était immanquablement du nombre des réprouvés. Dieu permit encore que le démon joignît ses attaques à ces épreuves déjà si pénibles : cet esprit de ténèbres inquiéta notre Sœur Marie-Térèse par les pensées les plus noires et les plus détestables ; il lui apparut sous des formes horribles et jetait des cris et des hurlements capables d'effrayer l'âme la mieux trempée. Enfin, le calme succéda à tant de troubles : Dieu, satisfait d'avoir ainsi purifié sa servante, la fit jouir d'une grande paix intérieure et de tendres consolations. Celle-ci, dès lors bien convaincue de son néant, répondait aux faveurs célestes en s'abaissant profondément. Elle se faisait un plaisir de s'humilier en tout et de ne jamais suivre d'autres lumières que celles de son directeur et de sa prieure ; elle leur était extrêmement soumise, aussi bien dans le moment de ses cruelles inquiétudes qu'à l'heure des consolations.

Dans cet état de calme et de paix, la sœur Marie-Térèse reçut de Dieu de nouvelles connaissances sur la beauté

de la vertu ; elle comprit combien elle était encore éloignée de la posséder dans toute sa pureté et sa perfection, et, enflammée d'ardeur, elle résolut de tout entreprendre pour l'acquérir ; se confiant dans le secours de la grâce, elle eut enfin le bonheur de l'atteindre, non sans avoir fait plusieurs chutes ; mais, après chacune d'elles, elle se relevait à l'instant pour marcher avec plus de courage à la poursuite de son but.

De si généreux efforts furent récompensés par des grâces signalées : un jour de Noël, Dieu lui fit connaître si clairement l'adorable mystère de sa naissance, que cette connaissance ne s'effaça jamais de son esprit et que même elle produisit des effets surprenants dans son âme. Une autre fois, elle eut le bonheur de se voir en esprit parmi les Chœurs des Anges, tout abimée en Dieu et entièrement dégoûtée des créatures qui, par rapport à cet aimable objet, ne lui paraissaient qu'un véritable néant ; dans une autre rencontre, elle fut encore tellement pénétrée de leur bassesse, qu'elle considérait leurs âmes comme des colombes sorties de l'arche de Noé, qui ne trouvaient pas sur la terre où reposer leur pied. Cette vision était accompagnée d'une lumière si divine, qu'on ne peut exprimer quels effets elle en ressentit. Dieu, sans doute, ne lui accordait tant de faveurs que pour la mieux disposer à remplir la mission dont il voulait la charger.

A cette époque, la Révérende Mère Térésè de Jésus, ayant achevé la fondation du couvent de Cologne qu'elle avait gouverné pendant quatre ans, revint à son couvent de Bruxelles. La Mère Isabelle du Saint-Esprit, restée seule au milieu de grands embarras, ayant entendu parler des mérites de la Sœur Marie-Térésè, demanda aux supérieurs de la lui envoyer pour l'aider à cultiver les plantes que le Seigneur lui avait confiées. Elle multiplia si bien ses instances, qu'elle fut enfin exaucée.

Le départ de la Révérende Mère Marie-Térésè pour Cologne était décidé, lorsqu'il survint un obstacle ; cette bonne Mère avait eu bien souvent un vif désir de s'éloigner de ses parents, et elle avait su par révélation qu'elle devait un jour partir pour l'Allemagne ; cependant, quand le moment fut arrivé,

elle éprouva une si grande peine à la pensée d'abandonner son monastère, qu'elle ne crut pas contrevenir à l'obéissance en écrivant à la Révérende Mère Isabelle d'avoir compassion de sa faiblesse qui l'attachait si fort à son couvent, qu'elle ne pouvait le quitter. Elle resta donc à Anvers, mais Notre-Seigneur lui en fit des reproches. Un jour qu'elle réfléchissait pendant son oraison à son peu de foi et à sa trop grande attache à son monastère, cet aimable Sauveur lui dit dans le fond de son âme : *Tu t'embarrasses pour rien, et, quand je te montre le chemin, tu t'égares.* Ces paroles percèrent le cœur de la Révérende Mère Marie-Térèse; elle se repentit de s'être opposée au bon plaisir de Dieu, elle ne savait à qui s'en plaindre qu'à lui-même, et ses regrets étaient si sensibles, qu'ils lui servaient, disait-elle, de martyre.

Dieu vint à son secours en lui inspirant de faire le vœu de se soumettre au bon plaisir de ses supérieurs dans le cas où ils voudraient encore l'envoyer à Cologne. A peine eut-elle obéi, que son âme fut délivrée de toutes ses inquiétudes; elle se retrouva dans une douce paix et avec un grand désir d'avoir l'occasion de remplir sa promesse; elle avait même reçu une inspiration d'en haut à cet égard, car, ayant été atteinte de plusieurs maladies dangereuses, elle prédit qu'elle ne mourrait pas avant d'avoir été à Cologne.

Sur ces entrefaites, la Révérende Mère Isabelle supplia de nouveau le Révérend Père Provincial de lui envoyer cette bonne Mère; il lui en offrit deux autres, mais elle protesta qu'elle ne voulait que la Mère Marie-Térèse. Celle-ci n'attendait que l'ordre de Rome pour partir, bien que tout semblât se réunir pour l'en détourner.

Ses Sœurs, dont elle était très aimée, cherchaient à l'empêcher de partir; le démon lui représentait qu'elle agissait imprudemment en quittant une communauté qui la chérissait, pour aller dans une autre qui ne l'apprécierait peut-être pas; la chair et le sang employèrent toutes leurs ruses pour rompre son dessein; le provincial même offrit de la relever de son vœu qui, d'ailleurs, était nul, disait-il, puisqu'elle l'avait fait sans

sa permission. Mais cette grande amante de la croix, bien revenue de sa première faiblesse, ne fut point ébranlée par toutes ces attaques, et sitôt qu'elle eut reçu l'ordre de Rome, elle partit pour Cologne où les religieuses l'accueillirent avec une grande joie.

Dans ce nouveau couvent, Dieu conduisit sa servante par différents chemins. Il commença par lui donner en abondance le lait des divines consolations, tellement qu'elle ne pouvait empêcher les transports de son amour d'éclater au dehors; ces doux élans embrasaient les cœurs de celles de ses filles qui étaient présentes. Mais bientôt aux jours de joie succédèrent les jours de tristesse; c'était en vain qu'elle cherchait son Époux divin; il se dérobaient maintenant à ses regards, la laissant dans un abîme d'impuissance, de sécheresses et de désolations. Elle ne trouvait plus dans son cœur qu'insensibilité pour Dieu, dans ses œuvres que le vide et le néant; elle ne voyait plus que le fouet de la justice levé sur sa tête. Cependant quelques rayons de la grâce illuminaient de temps en temps cette nuit : un jour, après la communion, Notre-Seigneur se découvrit à elle comme une fontaine d'eau vive à laquelle elle pouvait boire selon ses désirs pour désaltérer la soif de son âme; cette vision produisit sur elle un tel effet, qu'elle s'abandonna complètement au bon plaisir de Dieu, pour la consolation ou la désolation, pour la vie ou pour la mort.

Une autre fois, Notre-Seigneur fit comprendre à la Mère Marie-Térèse combien il est avantageux à une âme de souffrir pour son amour; il lui rappela l'exemple de saint Cassianus; ses élèves, à cause de leur jeune âge, ne pouvaient lui porter que de légers coups qui, en prolongeant son martyre, embellissaient sa couronne; de même, quelque petites que soient nos souffrances, elles sont d'un grand poids pour le ciel; ces connaissances que Dieu lui donnait du bonheur de la souffrance, lui inspirèrent un si grand désir de la croix, qu'elle s'offrit en victime, prête à endurer les tourments les plus cruels jusqu'à la fin du monde et même les peines des damnés pour toute l'éternité (si cela se pouvait sans perdre la grâce),

si par ce moyen elle pouvait empêcher tous les crimes qui se commettaient sur la terre et qui perdaient une infinité d'âmes.

Elle eut souvent le bonheur de voir Notre-Seigneur sous la forme qu'il avait lorsqu'il vivait sur cette terre : mais, le 13 décembre 1655, elle fut favorisée d'une grâce plus élevée : Dieu lui fit comprendre quelque chose du mystère de la Très Sainte Trinité ; comment il est un en essence et trois en personnes et la source de tout bonheur. Cette vision produisit des effets surprenants dans son âme ; elle y découvrit jusqu'à la moindre de ses imperfections et conçut le projet de se dégager de plus en plus des créatures, pour s'unir à cet aimable Objet qu'elle voyait digne d'un respect et d'un amour infinis.

Le démon, jaloux des grâces que recevait en abondance cette grande servante de Dieu, recommença à la tourmenter. Tantôt il lui faisait voir des spectres horribles, tantôt il lui causait des troubles et des inquiétudes ; Dieu le permettait ainsi pour éprouver la vertu de son épouse. Elle en vint à ne plus pouvoir se résoudre à prier, tant sa foi semblait éteinte, sa charité refroidie, son espérance sans objet ; elle se considérait par avance comme une réprouvée ; mais un jour Notre-Seigneur lui apparut pour la consoler ; il semblait mourant comme sur la croix, son visage et ses bras étaient découverts, le reste du corps était caché sous une espèce de nuée ; cette vision, qui dura pendant quatre semaines, lui fit comprendre qu'elle ne devait pas se décourager en face d'une action héroïque qui se présentait à elle ; quoique la chose lui parut naturellement impossible, elle l'entreprit cependant, et, avec le secours de la grâce, elle réussit à la faire sans beaucoup de peine. Et, ce qui est plus étonnant, c'est que, tout en se sentant fortifiée d'un secours divin pour accomplir cette action, ses peines intérieures, loin de diminuer, ne faisaient qu'augmenter à tel point qu'elle se croyait séduite par le démon et presque assurée de sa perte.

Au milieu de tant d'épreuves si pénibles, la généreuse épouse de Jésus crucifié se soumettait en tout à son bon plaisir, heureuse de lui donner des preuves de son amour. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, après lesquelles il plut au Père

céleste de consoler sa fille bien-aimée; il lui apparut et l'assura qu'elle était au nombre des enfants de Dieu et des héritiers de Jésus-Christ. Ces paroles la consolèrent beaucoup, mais, en même temps, la firent entrer dans un si profond anéantissement, qu'elle n'osait lever les yeux vers le ciel.

Notre-Seigneur se montra ensuite à elle visiblement; elle fut si charmée à la vue de cet Objet ravissant, qu'elle était comme hors d'elle-même. Elle eut le bonheur de se voir plus d'une fois aux pieds de cet aimable Sauveur et là elle se rassasiait à plaisir des plus tendres douceurs. Un jour, elle se trouva en esprit dans un désert affreux où beaucoup de personnes lui adressaient de telles injures qu'elle ne savait où se cacher pour se mettre à couvert de leurs insultes; sur ces entrefaites, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy lui apparut, et, la prenant par la main, la conduisit par un sentier semé de ronces et d'épines et l'en fit ensuite sortir. Cette vision, qui lui présageait de nouvelles souffrances, l'anima à les accepter à l'avance; en effet, peu après, plusieurs personnes du monde l'accablèrent de persécutions et d'outrages qu'elle souffrit avec un courage invincible.

Notre sainte et séraphique Mère Térése et la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy obtinrent à notre Mère Marie-Térése la guérison d'une maladie mortelle; mais, quelque temps après, elle fut attaquée de si grandes douleurs de tête qu'au moindre mouvement elle croyait s'évanouir; elle souffrait ce mal avec plaisir, sans se dispenser d'aucun exercice de communauté, mais, le voyant redoubler et craignant que, si on s'en apercevait on la contraignît à rester dans sa cellule, elle pria ardemment notre sainte Mère et la vénérable Mère Anne de lui faire connaître s'il était plus parfait de cacher son mal ou de le découvrir à la supérieure. Ayant fait cette prière trois jours de suite, il arriva, qu'étant au chœur, elle fut saisie d'un vertige si violent, qu'elle était sur le point de tomber à terre, lorsque, ayant aperçu une image de sainte Térése, elle conjura cette bonne Mère de la secourir. A l'instant même, elle se sentit parfaitement guérie; elle obtint aussi plusieurs fois la guérison

d'autres personnes par l'intercession de notre sainte Mère et de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.

Toutes ces faveurs montrent combien Dieu était charmé des vertus de cette fidèle épouse; ajoutons qu'il lui communiqua d'abondantes lumières sur le funeste état des damnés, la durée de l'éternité et la miséricorde dont il avait usé à son égard en la préservant des flammes de l'enfer. Elle conçut dès lors une si sainte horreur du péché, que, pour tout au monde, elle n'eût pas voulu en commettre un seul, même le plus léger, de propos délibéré. Elle se servait de ces divines instructions pour exhorter les personnes auxquelles elle avait occasion de parler à changer de vie afin d'éviter les ardeurs de ce feu qui ne s'éteint jamais. Dieu l'éclaira encore sur l'incertitude du salut, sur la nécessité de se confier en sa miséricorde et sur l'immensité des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces lumières l'embrasèrent d'un amour si ardent, qu'elle ne pouvait en contenir les transports : sa foi devint plus forte, son espérance plus ferme, son amour plus parfait; en un mot, ses vertus semblèrent avoir atteint tout ce qu'elles peuvent avoir de beauté, et on eût dit que cette Mère était devenue un ange tant elle était absorbée et abîmée en Dieu.

Divinement instruite, la Révérende Mère Marie-Térèse expliquait clairement les textes les plus obscurs de la Sainte Écriture, et, lorsque la nécessité l'exigeait, elle la commentait si merveilleusement bien qu'elle enchantait les cœurs de ceux qui l'écoutaient. Dieu la favorisa aussi du don de prophétie : premièrement, étant encore à Anvers, elle prédit à une de ses Sœurs qu'une personne de la ville serait réduite à une extrême pauvreté, ce qui arriva. Deuxièmement, un certain duc engagé dans l'hérésie, ayant abjuré ses erreurs, la servante de Dieu ne put se défendre de témoigner extérieurement toute la joie qu'elle en ressentait, et elle remerciait la divine Miséricorde qui avait permis à cet impie de se convertir; mais, pendant qu'elle redoublait ses actions de grâces, Dieu lui révéla que ce malheureux était mort dans son hérésie et condamné pour jamais à l'enfer. Troisièmement, elle prédit à un gentilhomme,

qui craignait de voir ses trésors et ses meubles pillés après la prise de Bonn, qu'on les mettrait en lieu sûr et qu'il ne perdrait rien; la chose se trouva véritable; enfin des voleurs ayant dérobé un ornement précieux dans une église, celui qui en avait le soin, craignant d'être accusé du larcin, alla trouver la Révérende Mère Marie-Térèse et la conjura de prier la Reine de paix pour que l'objet fût retrouvé; cette bonne Mère le consola et lui prédit que son désir serait exaucé, ce qui eut lieu le troisième jour. C'est assez parler des grâces merveilleuses que Dieu accordait à sa fidèle épouse; venons-en aux vertus qu'elle pratiqua et qui, tout en la sanctifiant, contribuèrent beaucoup à l'avancement spirituel de tous ceux qui eurent le bonheur de la connaître.

Persuadée que l'humilité est le fondement de toute perfection religieuse, la Mère Marie-Térèse ne négligea rien pour l'acquérir; on la voyait s'employer avec une joie extrême aux emplois les plus bas, et, quoiqu'elle fût appelée huit fois à exercer la charge de prieure, on ne remarqua jamais qu'elle se préférât à qui que ce fût, ni qu'elle gouvernât avec cet empire qui semble inséparable de ces sortes d'offices; mais la douceur était la règle de sa conduite et elle s'estimait moins que la dernière de ses filles.

Son obéissance n'était pas moins admirable; elle n'était jamais plus contente que lorsque, délivrée de la charge de supérieure, elle pouvait vivre dans une parfaite dépendance. Lorsqu'elle était prieure, elle commandait en priant et avec tant d'humilité, que ses filles en étaient toutes confuses; mais, dans les moments où elle était déposée, elle obéissait avec la soumission la plus respectueuse et s'astreignait à demander comme une novice les moindres permissions, n'envisageant jamais que Dieu dans la personne de sa supérieure; elle répétait souvent qu'elle préférerait mourir que de commettre la plus petite désobéissance et se rendait ainsi une copie parfaite de Jésus obéissant jusqu'à la mort de la croix. Ses filles ne cessaient d'admirer et d'exalter la parfaite dépendance de leur vénérable Mère, et il est à croire que cette vertu a contribué

à prolonger sa vie, car, tous les ans, les religieuses suppliaient leur supérieur de commander à la Mère Marie-Térèse de ne pas mourir, et, par la vertu de cet ordre, elle s'est relevée plusieurs fois de maladies mortelles qui l'avaient réduite à l'extrémité; jusqu'à ce qu'enfin le dernier commandement étant à peine fini, Dieu la retira de ce monde pour la couronner dans le ciel, ayant, pour ainsi dire, attendu le moment où l'obéissance n'arrêterait plus cette belle âme dans son saint corps.

La Révérende Mère Marie-Térèse n'aimait pas moins la pauvreté que l'obéissance et elle ne pouvait souffrir à son usage rien de superflu. Lorsqu'elle était en charge, elle ne permettait pas qu'il se trouvât dans le couvent rien qui fût opposé à la perfection de cette belle vertu; lorsqu'elle était déposée, elle ne se servait pas de la moindre chose, pas même d'une aiguille, sans en avoir demandé la permission; elle préférait les habits les plus usés et les plus grossiers, les mets les plus communs, les livres les plus déchirés, et elle eût encore été plus heureuse si elle eût pu se défaire du peu qu'elle avait à son usage pour suivre Jésus pauvre, couché dans la crèche.

Que dirons-nous de sa charité à l'égard de ses filles? Elle eût sacrifié sa vie avec plaisir pour les soulager dans leurs peines; elle les soignait aussi bien que le permettaient les constitutions et ne les laissait pas manquer des choses nécessaires, sachant que l'observance se relâche par suite d'une trop grande rigueur. La douceur se lisait sur le visage de cette bonne Mère; sa tendresse maternelle se montrait dans toutes ses actions; son joug était doux, ses discours affables, sa conduite charitable. Elle disait fréquemment *qu'elle aimerait mieux souffrir en purgatoire pour trop de bonté que pour trop de sévérité*. Cependant cette grande bonté ne dégénérait jamais en faiblesse; elle tenait régulièrement le Chapitre, à moins que la maladie ne la retint au lit, et reprenait les fautes sans aucune acception de personnes, et d'une manière à la fois si tendre et si ferme, qu'elle touchait les cœurs sans les décourager.

A toutes ces vertus, la Mère Marie-Térèse joignait encore la plus stricte exactitude aux exercices de communauté. Quelque infirme qu'elle fût, elle ne se dispensait jamais de l'office ni de l'oraison, à moins que l'obéissance ne l'y contraignît; elle disait qu'on ne pouvait mieux employer son temps que de s'occuper à ces saints exercices; aussi se levait-elle bien souvent deux ou trois heures avant le son de la cloche du réveil pour vaquer à la prière, et lorsque la communauté entrait au chœur, elle y trouvait cette sainte Mère, abimée dans une fervente contemplation et baignée de larmes abondantes qu'elle répandait, soit pour obtenir aux pauvres pécheurs la grâce de la conversion, soit pour recommander à Dieu les pressants besoins de son Église, soit pour se plaindre amoureusement de la longueur de son exil. Ses larmes étaient si fréquentes, qu'elle dit un jour confidemment à une de ses filles *qu'elle craignait d'en perdre la vue*. Les intérêts de l'Église la touchaient si vivement, qu'on redoutait de lui en faire connaître les maux de peur de la rendre malade; elle priait nuit et jour pour que Dieu la fit triompher de ses ennemis et engageait ses filles à faire de même, en leur disant *que notre sainte Mère Térèse n'avait établi sa Réforme que pour qu'on y priât constamment pour la prospérité de l'Église*.

Plus notre vénérable Mère avançait en âge, plus elle se détachait de tout ce qui n'était pas Dieu. Le parler et les discours profanes lui étaient en horreur, et elle évitait de parler aux gens du monde, excepté quand il s'agissait de leur avancement spirituel. Elle était heureuse, quand elle voyait ses filles ne se plaire que dans de pieux entretiens. Trois jours avant sa mort, elle leur dit *que le véritable moyen de s'attacher à Dieu était de fuir les visites, autant que les convenances le permettaient, ou de ne converser qu'avec des personnes spirituelles dont les saints avis pouvaient leur profiter pour leur avancement intérieur*. On raconte que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy avait en quelque sorte prédit combien cette sainte religieuse serait zélée pour la gloire de Dieu, car, un jour en récréation, comme elle assignait à chacune de ses

filles l'emploi qu'elle aurait dans le ciel, elle n'en désigna aucun à la Mère Marie-Térèse; les autres, fort étonnées, lui en demandèrent la raison et elle répondit : *Celle-ci continuera de glorifier Dieu sur la terre et ensuite elle le glorifiera dans le ciel.*

La dernière année de sa vie, la Révérende Mère Marie-Térèse, cassée de vieillesse et accablée d'infirmités, confia l'administration du temporel à la Mère sous-prieure pour mieux s'occuper de Dieu et ne se réserva que la conduite des âmes de ses filles qu'elle voulait confirmer dans la pratique des vertus avant de les quitter. Dès lors, son amour ressembla à celui des séraphins; elle s'écriait bien souvent avec notre sainte Mère Térèse : *Seigneur, je publierai à jamais les excès de vos miséricordes.* Elle remerciait Dieu sans cesse de l'avoir appelée dans la Réforme et, pour animer les Sœurs à l'imiter, elle leur disait : *Chères filles, rendons grâces à Notre-Seigneur de ce que, préférablement à tant de milliers de personnes, il nous a choisies pour une vocation si sainte. Le monde ne nous offre que de faux plaisirs; tout est vanité et folie, hormis aimer et servir Dieu.*

Cette bonne Mère ne se contentait pas de pratiquer la reconnaissance envers Dieu, mais elle remerciait avec effusion ses filles pour les services qu'elles lui rendaient. Tout abandonnée au bon plaisir de Dieu pour souffrir autant qu'il lui plairait, elle aurait désiré ne pas être une trop lourde charge pour ses dévouées infirmières; aussi cachait-elle ses infirmités autant qu'elle le pouvait. C'est ainsi qu'elle souffrit pendant huit jours les ardeurs d'une fièvre continue, sans en dire un mot et sans exprimer la moindre plainte. Au bout de ce temps, la sacristine, ne la voyant pas le matin au chœur, pensa bien qu'elle était malade et courut à sa cellule où elle la trouva effectivement au plus fort de la fièvre. On envoya chercher les médecins, mais toute leur science ne put trouver de soulagement pour un mal qui était sans remède. Les religieuses étaient inconsolables, mais la malade, sans rien perdre de son calme, s'écriait sans cesse dans les

transports de son amour : *Que votre volonté, Seigneur, se fasse dans le temps et dans l'éternité ; s'il y va de votre gloire, que mes douleurs redoublent, je m'y sou mets ; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, mais accordez-moi la grâce de me conserver dans votre saint amour.* Ses filles l'ayant conjurée de prier son Époux céleste de prolonger sa vie, elle leva les yeux et les mains vers le ciel, en disant : *Ah ! mon Dieu ! si c'est pour votre gloire, conservez-moi encore quelque temps la vie pour la consolation de mes filles ; cependant que votre volonté se fasse et non la mienne.*

La Révérende Mère Marie-Térèse fut dans sa dernière maladie ce qu'elle avait été pendant sa vie : obéissante et mortifiée, elle ne prenait aucun aliment sans qu'on le lui commandât, et refusa toujours de désigner ce qui aurait pu lui procurer quelque soulagement. La Mère sous-prieure lui ayant proposé une chose qu'elle pensait devoir lui être agréable, elle répondit : *Je n'ai jamais rien demandé de particulier pendant ma vie, il n'est pas juste que je commence au moment de ma mort.* Une autre fois, comme on lui disait qu'on se ferait un plaisir de la soulager si on savait en quoi le faire, elle repartit : *« Mon aimable Jésus a souffert bien plus que moi et n'a pas reçu le moindre soulagement ; tous l'ont abandonné ; et mes filles me servent et me tiennent compagnie ! »* Quand une de ses filles exprimait la crainte de lui faire mal, en la soulevant dans son lit, elle répondait : *« J'ai souvent fait mal à mon Dieu, par la quantité de mes crimes ; ce que je souffre est bien peu de chose, et mes douleurs, fussent-elles beaucoup plus grandes, je ne voudrais en rien les diminuer ; je suis prête à souffrir tout ce qu'il plaira au Seigneur pendant l'éternité, pourvu que je contribue à sa gloire. »* On l'entendait souvent s'écrier lorsqu'elle se croyait seule : *« Saint, Saint, Saint ! »* ou bien : *« Tout honneur et toute louange soient rendus à Dieu le Père, à Dieu le Fils et au Saint-Esprit. »* Elle empruntait aussi des textes du psautier pour exprimer son amour et montrer combien sa volonté était parfaitement conforme au bon plaisir de Dieu.

Cette bonne Mère redoubla de tendresse pour ses filles pen-

dant sa dernière maladie; elle s'oubliait elle-même pour les consoler dans leur affliction; elle leur recommandait l'exacte observance de la Règle, une grande obéissance et la charité fraternelle. Lorsqu'elle entendait le son de la cloche, elle leur disait : « Allez, chères filles, où Dieu vous appelle; grâce au ciel, je suis bien, je n'ai besoin de quoi que ce soit; allez chanter les louanges de Dieu. » Enfin la Révérende Mère Marie-Térèse continua jusqu'à sa mort à donner de si beaux exemples de vertus que toutes la regardaient comme une des colonnes de la Réforme de notre sainte Mère Térèse.

Voyant un jour ses filles en larmes, elle dit à la Mère sous-prieure : « Ces pauvres enfants s'affligent à l'excès; elles ont besoin de quelque soulagement; vous me ferez plaisir, chère Mère, en leur en procurant et en les consolant dans leur douleur. » Elle témoigna ensuite sa satisfaction de ce qu'on avait agi selon ses désirs. Une autre fois, voyant encore les larmes couler autour de son lit, elle s'écria : *Chères filles, je vous conjure de ne plus pleurer, à quoi cela sert-il de vous affliger ainsi? si je meurs, c'est par la volonté de Dieu, je m'y soumets avec joie; nous aurons le bonheur, comme je l'espère, de nous revoir au ciel.*

Enfin la fièvre augmenta, au point qu'on dut administrer à la malade les derniers sacrements; elle les reçut avec la plus tendre dévotion et demanda ensuite la permission de communier tous les deux jours jusqu'à sa mort; on la lui accorda avec plaisir, mais elle n'en profita pas longtemps. Une de ses filles la voyant un jour beaucoup souffrir, lui dit : *Courage, ma Mère, demain vous aurez le bonheur de communier.* — *Vous vous méprenez, ma fille,* répondit-elle, *je n'aurai plus cette consolation.* Effectivement, un redoublement de fièvre la mit dans l'impossibilité de recevoir son Jésus. Alors, sentant que sa fin approchait, elle fit rassembler toutes ses filles, les exhorta une dernière fois à une parfaite observance, les embrassa avec amour, et, après leur avoir donné sa bénédiction, elle rendit tranquillemenc son esprit à Dieu, au milieu de la douleur de la communauté, mais dans la joie de son

cœur, le 19 mai 1694, âgée de quatre-vingt-huit ans, après soixante-dix ans de profession.

A peine le bruit de la mort de la Révérende Mère Marie-Térèse se fut-il répandu dans la ville, que chacun, à l'envi, proclama sa sainteté; les religieuses ne purent jamais arriver à satisfaire l'empressement de tous ceux qui réclamaient des objets ayant appartenu à la défunte pour les vénérer comme des reliques. Le nonce témoigna toute sa peine de la mort d'une personne si sainte qu'il avait fréquemment visitée pendant sa vie, qu'il estimait beaucoup et qu'il se faisait gloire d'appeler sa maîtresse dans la vie spirituelle. Un certain gentilhomme, qui croyait difficilement à ce qu'on raconte sur la sainteté des défunts, n'eut pas plutôt appris la mort de cette bonne Mère, que, se souvenant d'avoir reçu d'elle plusieurs lettres et désirant les conserver en mémoire d'elle, il se mit à les chercher avec sa femme. Ils les trouvèrent réunies ensemble et exhalant une si délicieuse odeur, qu'ils n'en avaient jamais senti de pareille; ce qui montrait bien que la vénérée Mère goûtait déjà les joies éternelles en récompense de ce qu'elle n'avait cherché son bonheur qu'en Dieu sur la terre.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE JÉSUS

La Révérende Mère Marie de Jésus eut pour père Ferdinand Alphonse d'Herrera et pour mère Françoise d'Orosco, tous deux renommés à Valladolid pour leur ancienne noblesse; ils eurent six enfants : quatre filles et deux garçons, dont l'un mourut en bas âge. Deux des filles entrèrent dans l'Ordre de Saint-Bernard, la troisième dans celui de Saint-François; la quatrième embrassa la Réforme de notre sainte Mère Térèse. Le fils suivit l'exemple de sa plus jeune sœur; il fit profession chez les Carmes Déchaussés, le 11 février 1618, à l'âge de dix-huit ans; il porta le nom de Fr. Alphonse de la Mère de Dieu et mena en religion la vie la plus régulière. Sa vertu le fit estimer de ses supérieurs et son caractère facile et agréable le rendait aimable à tous. En 1637, étant au couvent de Madrid,

il fut atteint d'une grave maladie et comprit qu'il allait mourir. Il s'y disposa d'une manière si parfaite, qu'on eût dit que jamais il n'avait respiré que pour Dieu; il faisait fréquemment des actes d'amour, d'espérance et de contrition et enflammait son cœur en répétant quelques versets des psaumes, tels que ceux-ci : *Si je faiblis, mes ennemis en concevront de la joie, mais, Seigneur, toute ma confiance est dans votre miséricorde. Mon cœur se réjouira dans mon Sauveur, ma langue publiera les bienfaits de Dieu et jamais je ne cesserai de bénir son saint nom.* Il ajoutait quelquefois : *Se peut-il, mon Dieu, que j'exède dans la confiance que j'ai en votre bonté?* Enfin ce fervent religieux expira, le 28 juillet 1637, en présence du Révérend Père Général, des définiteurs et de plusieurs prieurs qu'il édifia jusqu'à la fin par les transports de son amour et ses ardens désirs de voir Dieu.

Sa jeune sœur reçut l'habit à l'âge de quinze ans, des mains de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, avec le nom de Marie de Jésus; elle fit sa profession, le 14 août 1619, avec une grande joie et à la satisfaction de toute la communauté.

Elle s'appliqua à l'oraison dès son entrée en religion et ne négligea rien de ce qui pouvait la faire avancer dans la vie intérieure; elle consultait souvent la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy sur les moyens à prendre pour arriver à l'union avec Dieu; elle portait une sainte envie aux âmes contemplatives qui s'abîment continuellement dans cet aimable objet et souhaitait ardemment de jouir du même bonheur.

Ces fervents désirs et le soin qu'elle prenait de son progrès spirituel l'élevèrent enfin, non seulement à l'oraison de quiétude, mais encore à une étroite union avec Dieu, comme on pourra en juger par son propre témoignage : en effet, elle dit une fois à une personne très éclairée : *Que son cœur brûlait d'un amour si violent qu'elle ne pouvait en soutenir les efforts, au point qu'elle était souvent obligée de quitter le chœur et même sa cellule pour s'abandonner sans contrainte aux élans de son amour et exprimer par des cris véhéments les tendres sentiments qu'elle éprouvait pour son divin Époux.*

Cet esprit d'oraison inspira à la Mère Marie de Jésus une haute estime pour le silence, qui dispose l'âme au recueillement ; en tout temps, elle l'observait scrupuleusement, mais, de plus, elle obtenait de ses supérieurs la permission de rester des Carêmes entiers sans parler ; elle portait alors, pendant la récréation, le bandeau sur les yeux et un bâillon dans la bouche ; ces saintes pratiques augmentèrent son amour pour le silence, et elle disait souvent *qu'il lui était plus facile de se taire que de parler.*

Elle était très affectonnée à tous les mystères de la vie de Notre-Seigneur et spécialement à ceux de sa Passion ; il lui arriva, pendant qu'elle était sacristine, d'aller au chœur un Vendredi-Saint pour ranger ce qui avait servi à l'ornementation du tombeau, mais, ayant commencé à penser aux souffrances de Jésus-Christ, elle entra à l'instant même dans un profond recueillement. Sa compagne, se trouvant très embarrassée et ayant besoin de son aide, essaya vainement d'attirer son attention ; elle lui parla, la poussa même à plusieurs reprises, mais inutilement. Enfin, au bout de quelque temps, la Mère Marie de Jésus revint à elle et pria cette bonne Sœur d'attendre un peu qu'elle ait repris ses esprits pour être capable de l'aider. La Sœur a dit plusieurs fois que, lorsqu'elle se représentait l'état où elle avait trouvé la Mère Marie de Jésus, elle se sentait animée d'une nouvelle ferveur.

Sa dévotion pour la Passion de Notre-Seigneur lui inspira le désir de communier tous les vendredis de l'année ; elle le faisait autant que l'obéissance le lui permettait. Lorsqu'elle était supérieure, elle n'y manquait jamais et inspirait cette sainte pratique à ses filles. Quand le Très Saint-Sacrement était exposé, elle restait presque tout le jour en sa présence ; ses désirs de la Sainte Communion étaient si ardents que, disait-elle, elle aurait passé au travers d'épées nues pour ne pas s'en priver.

En méditant les anéantissements de notre divin Sauveur dans sa Passion et sur nos autels, la Mère Marie de Jésus sentit le désir de s'anéantir elle-même en toute occasion ; elle

se soumettait aussi facilement à l'opinion d'une novice en matière spirituelle que si elle eût été complètement ignorante sur cette matière; elle se regardait comme la plus imparfaite de toutes ses Sœurs et disait que toutes étaient plus capables qu'elle de comprendre et de recevoir les faveurs du ciel. Ces humbles sentiments l'engageaient à faire avec perfection tous les offices qu'on lui confiait; lorsqu'elle était infirmière, elle mettait tout son dévouement à soulager les malades et à leur procurer ce dont elles avaient besoin; étant sous-prieure (ce qu'elle fut plusieurs fois), elle s'étudia à faire réciter l'office avec une grande dévotion et n'épargnait pas sa voix qui était fort belle pour animer les autres à chanter avec ferveur les louanges de Dieu. Quand elle fut prieure, elle s'acquitta de sa charge d'une manière qui charma tous les cœurs; elle gouverna ses filles avec beaucoup de charité et de prudence, les encouragea par ses exemples à une parfaite observance et acheva les bâtiments que la prieure précédente, la Révérende Mère Marie du Saint-Esprit, avait commencés.

Dieu, qui se fait un plaisir d'affliger ses épouses pour les purifier, conduisit cette âme généreuse par le chemin de la croix. Il l'éprouva de mille manières; dans son corps par de cruelles maladies, qui firent ressortir sa vertu, dans son âme par des peines intérieures si sensibles et des abandons si rigoureux, que toute autre n'eût pu les supporter.

Pour achever le récit des vertus de cette bonne Mère, nous citerons la lettre circulaire que les religieuses d'Anvers envoyèrent aux autres couvents pour leur annoncer sa mort.

Hier, à 10 heures du soir, Dieu a retiré de ce monde notre Révérende et chère Mère Marie de Jésus. Il y a quelques années que Dieu la menait par le rude sentier de la croix; convaincues comme nous le sommes qu'il n'afflige sur la terre que les âmes qu'il veut couronner dans le ciel, nous ne doutons pas que notre bonne Mère ne soit du nombre. Atteinte depuis longtemps d'une hydropisie, elle ne pouvait plus supporter le lit et était contrainte de rester jour et nuit assise sur une chaise; ses jambes étaient couvertes de plaies et les médecins ne pouvaient se lasser d'ad-

mirer sa patience. Dieu s'est fait un plaisir de la traiter ainsi pour embellir sa couronne; et, pour augmenter sa gloire, il l'a éprouvée en même temps par des peines intérieures si grandes, qu'elle n'aurait pu les supporter sans un puissant secours de la grâce.

Dans le fort de ses désolations, elle confiait l'état de son âme à sa Mère prieure avec la simplicité d'une novice; elle était franche et sincère, surtout lorsqu'il s'agissait de découvrir ses faiblesses : les fautes involontaires qui lui échappaient la mettaient dans une telle confusion qu'elle se disait et se croyait la plus imparfaite de toutes ses Sœurs; elle agissait toujours avec une grande pureté d'intention. Dieu lui a fait la grâce de conserver sa connaissance jusqu'à son dernier soupir. Il n'est pas difficile de juger par cette vie remplie de mérites quel avantage cela a été pour notre Mère Marie de Jésus d'être la fille d'une Sainte et l'héritière de l'esprit de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy avec laquelle elle eut le bonheur de vivre pendant sept ans. Ce qui nous afflige le plus, c'est que nous perdons en elle la dernière des filles de cette vénérable Mère; ses bons exemples nous édifiaient extraordinairement; sa patience, son amour et sa soumission au bon plaisir de Dieu étaient tout à fait admirables. En un mot, son zèle pour l'observance régulière était étonnant; jamais elle ne se dispensait d'aucun acte de communauté, à moins d'y être contrainte par la maladie.

Les termes de cette lettre ne peuvent nous laisser aucun doute sur le bonheur éternel de la Mère Marie de Jésus. Tant de grâces qu'elle a reçues du ciel, tant d'actions saintes qu'elle a pratiquées pendant sa vie, tant d'épreuves qu'elle a souffertes avec un courage invincible, sont autant de langues qui publient sa vertu et autant de témoins qui nous assurent de sa gloire. Elle expira le 10 juin 1671, à l'âge de soixante-sept ans, après cinquante et un ans de profession.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE CHRISTINE DE JÉSUS

La Révérende Mère Christine de Jésus naquit à Liège d'une famille honorable; son père s'appelait Gaspar Gremeville et

sa mère Pétronille Centremange. Dieu, qui la voulait pour une de ses épouses, lui inspira dès ses plus tendres années un profond dégoût pour le monde et ses plaisirs; aussi elle n'avait encore que seize ans lorsqu'elle supplia la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy de lui donner l'habit; elle le reçut de ses mains, le 15 octobre 1619 et, après d'assez rudes épreuves, elle fit sa profession le 17 du même mois de l'année suivante.

Son naturel était très doux; son esprit très humble et sa modestie angélique. On ne vit jamais rien de déréglé dans ses actions, rien d'affecté dans ses gestes, rien d'indiscret dans ses paroles, elle ne disait jamais le moindre mot à son avantage, mais, à l'exemple de sainte Térése, elle parlait avantageusement de ses Sœurs et de toutes les personnes qu'elle connaissait, en sorte qu'on n'osait rien dire en sa présence de tant soit peu défavorable au prochain; elle était si sincère que, pour rien au monde, elle n'eût voulu dire le moindre mensonge, ni même se servir de restrictions mentales; elle avait une candeur qui semblait lui être naturelle, qui entretenait un grand calme dans son âme et qui la rendait digne d'être l'épouse d'un Dieu.

Le couvent d'Anvers ne profita que pendant sept ans et demi à peu près des exemples de cette sainte religieuse; quelque temps après la mort de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, elle fut envoyée par les supérieurs à la fondation de Liège. Elle partit pour s'y rendre le 20 avril 1627, mais, ayant dû s'arrêter quelques mois à Bruxelles, elle n'y arriva que le 20 juillet, qui fut le jour de la prise de possession.

Dieu ménagea à la Révérende Mère Christine, dans ce nouveau couvent, de nombreuses occasions de souffrir, mais elle ne perdit rien de sa douceur et de son calme intérieur; tout lui était agréable, parce qu'elle recevait tout de la main de Dieu. Elle s'acquitta si bien de la charge de prieure qu'on eût dit qu'elle l'avait été toute sa vie. Sa bonté et sa prudence charmèrent tellement les cœurs de ses filles que, si les Constitutions l'eussent permis, elles se seraient fait un plaisir de la conserver dans cet office jusqu'à sa mort; il n'en était pas

une qui ne l'aimât tendrement et elle avait pour toutes un amour vraiment maternel; elle ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à leur soulagement et se dépensait sans mesure pour les servir dans tous leurs besoins. « Une véritable mère, disait-elle bien souvent à ses filles, ne peut oublier ni mépriser ses enfants; si elle découvre en eux quelques défauts, son devoir est de les excuser; si elle les voit malades, elle doit s'étudier à les soulager; voilà quelle est mon obligation, chères filles, mais elle est bien plus grande par rapport à vos âmes dont Dieu m'a confié le soin. » Elle ne se bornait pas à des paroles, mais elle leur témoignait effectivement qu'elle ne désirait rien autant que de les soulager; quelque pauvre que fût le monastère, elle ne manqua jamais de leur fournir ce dont elles avaient besoin; sa charité lui faisait mettre toute son espérance en Dieu, qui ne lui manqua jamais, surtout dans les nécessités les plus pressantes.

On ne pouvait trouver personne de plus charitable envers les défunts que cette Révérende Mère; sa ferveur la portait à les soulager en prenant de sanglantes disciplines et en faisant d'autres mortifications très sensibles à la nature. Dieu lui fit voir une fois, pendant son sommeil, une croix qui d'un bout touchait le ciel et de l'autre était enfoncée dans son cœur; et sur cette croix, un homme était étendu et demandait le secours de ses prières. Elle fut fort effrayée de cette vision qui la réveilla; elle fit tout ce qu'elle put pour se rendormir, mais cette croix se présentait toujours à ses yeux, sans qu'elle comprît ce que cela signifiait.

Le lendemain, on lui apporta la nouvelle de la mort d'un de ses neveux et elle entrevit alors tout ce qu'elle allait avoir à souffrir, tant pour soulager l'âme du défunt que pour consoler la famille qui se trouvait ruinée par la mort de ce jeune homme. La Révérende Mère Christine s'offrit à endurer tout ce que Dieu voudrait, bien plus affligée des peines qu'endurait l'âme de son neveu que de la perte que faisaient ses parents.

Dieu voulut aussi exercer sa patience en lui envoyant de pénibles maladies; elle fut atteinte d'un mal de côté qu'elle

supporta généreusement pendant près de trente ans sans diminuer en rien ses rigoureuses pénitences; une grave maladie l'attaqua enfin d'une manière si violente qu'on la voyait, pour ainsi dire, dessécher à vue d'œil et qu'elle fut bientôt réduite à n'avoir plus que la peau sur les os.

Les habitants de Liège rivalisèrent d'empressement pour contribuer au rétablissement de la santé d'une Mère que sa charité et sa douceur faisaient aimer de tous; ils lui envoyaient les choses les plus rares et les plus capables de prolonger sa vie si Dieu n'avait résolu de la retirer de ce monde pour la placer dans le ciel. A mesure que son corps s'affaiblissait, son âme se fortifiait de plus en plus sous l'influence de la grâce; elle multipliait les actes de contrition et d'amour et exprimait d'ardents désirs de posséder enfin ce divin Époux qui avait toujours été le seul objet de sa tendresse.

Elle expira, le 4 octobre 1669, le jour même où notre sainte Mère Térèse avait rendu son esprit au Seigneur; toute la ville ressentit une grande peine de cette mort; mais tous ceux qui avaient eu le bonheur de connaître la Révérende Mère Christine furent aussi certains de sa gloire qu'ils avaient été convaincus de ses mérites; ils témoignèrent un grand empressement pour obtenir quelques morceaux de ses habits ou quelque chose qui eût été à son usage et se montrèrent pleins de confiance dans son intercession.

Dieu voulut faire paraître après sa mort la perfection de l'obéissance de cette vénérable Mère; la violence des dernières convulsions lui ayant tourné la bouche tout d'un côté, l'infirmière ne put réussir à la fermer et s'affligeait de la voir exposée à la grille en cet état; cette bonne Sœur, qui l'avait servie pendant toute sa maladie et l'avait toujours trouvée d'une soumission parfaite, s'avisa de lui dire, avec respect, comme si elle eût été encore en vie : *Ma Mère, nous souhaiterions bien que Votre Révérence fermât la bouche*; à l'instant, la bouche se redressa et se ferma, ce qui surprit toutes les Sœurs. Après cela, le visage de la Révérende Mère Christine devint très beau et il inspirait autant de dévotion que de respect à tous ceux

qui le voyaient. Elle mourut âgée de soixante-six ans, après quarante-huit ans de profession.

VIE DE LA VERTUEUSE SOEUR BARBE DE SAINT-JOSEPH

La Sœur Barbe de Saint-Joseph naquit à Gand. Son père, premier conseiller du parlement royal des Pays-Bas, s'appelait Jean de Blois; sa mère, Marguerite de Bévère. Son grand-père maternel, bien connu par son zèle pour les intérêts du roi et pour ceux de l'Église, souffrit de grandes persécutions de la part des hérétiques. Il forma le dessein de se retirer à Cologne, espérant leur échapper, mais ses ennemis l'attendirent sur la route et le menacèrent de mort s'il ne leur donnait une grosse somme d'argent. Ses filles, qui étaient dans la même voiture que lui, craignant de voir un père qu'elles aimaient tendrement assassiné par ces impies, s'engagèrent à fournir la somme demandée, ce qui les contraignit à vendre la plus grande partie de leurs biens. La famille se trouva alors réduite à un état de fortune très modeste comparé à la fortune qu'elle possédait auparavant; mais ses membres se résignèrent et firent paraître plus que jamais leur zèle pour les intérêts de la foi. La mère de notre Sœur Barbe ayant rencontré un parti conforme à ses pieux desseins, s'engagea dans le mariage et mena une vie vraiment chrétienne, faisant de la bonne éducation de ses enfants l'objet de sa plus tendre sollicitude.

Les exemples et les avis d'une mère si vertueuse eurent une grande influence sur la Sœur Barbe. Quoique obligée par sa condition de prendre part dans une certaine mesure aux plaisirs du monde, elle ne se faisait remarquer que par sa réserve et sa modestie. Son caractère naturellement gai ne l'empêchait pas de faire de sérieuses réflexions et d'être attentive aux inspirations de la grâce; aussi elle fut bientôt convaincue qu'il n'y a pas de bonheur plus assuré, sur cette terre, que celui de servir Dieu dans la vie religieuse; elle forma donc le projet d'embrasser la Réforme de notre sainte Mère Térèse et pria un Père de la Compagnie de Jésus d'agir auprès de la vénérable

Mère Anne de Saint-Barthélemy pour qu'elle lui fit la grâce de la recevoir au nombre de ses filles. Le Père fit la commission et lui annonça au bout de peu de jours que sa demande était agréée.

A peine eut-on appris ce projet dans la ville que ce fut un étonnement général; on ne pouvait comprendre qu'une jeune fille élevée délicatement eût le courage d'embrasser une vie si austère. Deux ou trois jours avant son entrée au Carmel, notre Sœur Barbe dut recevoir de nombreuses personnes qui désiraient lui faire leurs adieux.

Il arriva un soir que, tout le monde ayant quitté le salon, elle y resta seule avec les domestiques. Un gentilhomme, vêtu de noir, assez laid de visage, entra alors, la salua respectueusement et la pria de se retirer dans un coin du salon, parce qu'il voulait lui confier un secret. Il lui parla si fortement contre la vie religieuse, que la pauvre jeune fille se sentit ébranlée et troublée jusqu'au fond de l'âme; mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle apprit que ce gentilhomme était un étranger que personne dans la ville ne connaissait; on crut que c'était un démon qui voulait enlever cette âme à Notre-Seigneur; mais la grâce triompha des ruses de Satan et notre Sœur Barbe entra au Carmel d'Anvers sans différer. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy lui donna l'habit, le 29 août 1621, et reçut ses vœux l'année suivante. Sœur Barbe avait vingt-quatre ans et demi lorsqu'elle fit profession.

Dès son entrée, elle considéra la vertu d'humilité comme le fondement de la perfection religieuse et s'appliqua à la pratiquer avec tout le soin possible; jamais elle ne s'excusait, même lorsqu'elle était accusée à tort; elle était insensible aux louanges et accueillait avec joie les mépris; elle recherchait les plus jeunes Sœurs et les converses auxquelles elle rendait tous les services en son pouvoir; si elle était donnée comme seconde à une officière plus jeune qu'elle, elle suivait en tout ses instructions et la servait de toutes ses forces; mais, si on lui donnait une Sœur pour l'aider, elle faisait le plus dur de l'ouvrage et ne laissait que le plus facile à sa compagne.

Cette même humilité lui donnait une telle horreur pour les charges qu'elle ne voulut jamais accepter celle de sous-prieure, disant qu'elle rendrait plus de services au Seigneur en restant la servante de toutes qu'en étant à leur tête. Elle était insensible aux humiliations qui se rencontrent toujours dans la vie religieuse, et lorsqu'elle commençait à éprouver les révoltes de la nature, elle les surmontait courageusement et se montrait plus gaie qu'à l'ordinaire. Elle répétait souvent : *Il ne nous sied pas de nous plaindre ; nos croix ne sont rien, comparées aux maux qu'on souffre dans le monde.*

Notre Sœur Barbe avait aussi la pauvreté fort à cœur et s'étudiait à la pratiquer parfaitement ; elle prenait le plus grand soin de tout ce qui était à son usage afin que rien ne se détériorât par sa faute ; elle préférait l'habit le plus usé, les aliments les plus communs ; en hiver, elle demandait à être employée à quelque travail actif pour se réchauffer en marchant et ne pas brûler de bois ; quelques jours avant sa mort, elle remit le peu d'objets qu'elle avait à son usage entre les mains de la prieure pour qu'elle en disposât selon son bon plaisir, afin de paraître devant Dieu dégagée de toutes choses.

Elle avait un grand zèle pour l'observance, et, quoique souvent chargée d'offices très fatigants, elle ne manquait jamais de se trouver une des premières aux exercices communs et refusait même tout soulagement, disant que Dieu lui ayant donné une forte santé, ce serait un crime si elle ne l'employait pas pour le service de la communauté. Son désir de se dévouer fut amplement satisfait ; on lui donnait quelquefois en même temps trois ou quatre offices très pénibles sans qu'elle fit entendre la moindre plainte ; elle travailla ainsi pendant une vingtaine d'années, jouissant d'une santé parfaite et sans avoir besoin d'aucune dispense.

Ces grandes occupations ne nuisaient en rien au recueillement de notre Sœur Barbe, qui savait à merveille unir l'office de Marie à celui de Marthe ; si la multiplicité de ses devoirs l'empêchait de vaquer à l'oraison, elle reprenait la

nuit ce qu'elle perdait le jour et demandait la permission de se lever avant les autres pour faire ses prières devant le Très-Saint Sacrement. L'exercice de l'oraison lui était très doux, et elle y puisait tant de lumières qu'elle aimait à en faire le sujet de ses entretiens; lorsqu'elle parlait des grandeurs de Dieu, elle ravissait tous les cœurs; pour mieux entendre son divin Maître dans le fond de son cœur, elle gardait un rigoureux silence et travaillait souvent des journées entières sans dire un seul mot.

Elle aimait à méditer sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur et se plaisait à le considérer, soit dans l'humilité et la pauvreté de sa crèche, soit dans les opprobres et les douleurs de sa Passion, soit dans la gloire de sa Résurrection et de son Ascension. La vue d'un Dieu souffrant lui inspira le désir de se mortifier en tout et de châtier son corps par de rigoureuses pénitences. Pour en obtenir la permission, elle s'adressait tantôt au Révérend Père provincial, tantôt au visiteur, tantôt au confesseur. Chacun d'eux, ignorant ce que les autres avaient autorisé, accordait quelque chose aux importunités de la Sœur Barbe qui aurait pu compromettre sa santé gravement, si on n'eût découvert la ruse dont elle se servait.

L'espérance qu'elle avait de jouir un jour de Dieu lui inspirait de vifs désirs de posséder ce bonheur et en même temps une profonde horreur du péché, sachant bien qu'on ne pourra posséder Celui qui est la pureté même qu'avec un cœur pur; aussi elle s'étudiait à fuir les fautes les plus légères et à dégager son âme de toute attache à la créature, afin de se conserver tout entière pour son Créateur.

Elle eut une dévotion toute particulière pour l'adorable sacrement de nos autels; elle y considérait Notre-Seigneur comme un Époux qui ne désire rien tant que de s'unir à nos âmes, comme un Seigneur qui s'anéantit pour notre amour, comme un Père qui ne cherche qu'à répandre ses grâces et ses faveurs en nous; elle s'étudiait à s'unir à cet aimable Sauveur, à imiter ses anéantissements, à se rendre digne de ses bienfaits. Ces tendres sentiments la rendaient très désireuse de

servir les prêtres et très fervente pour faire tout ce qui regarde le soin des autels.

Non contente d'offrir au Dieu caché dans son sacrement l'encens de ses prières, elle aimait encore à l'honorer en faisant monter vers lui les parfums les plus agréables. Elle poussa si loin son respect pour l'adorable Eucharistie que, s'estimant profondément indigne de communier, elle n'osait le faire aussi fréquemment que ses Sœurs. Mais, vers la fin de sa vie, Dieu lui fit comprendre que ce n'est pas aimer vraiment de s'éloigner de l'objet que l'on aime. Elle eut alors de grands sentiments de repentir de s'être privée d'une nourriture qui fait les défices des âmes saintes; elle s'accusait de son peu d'amour envers Dieu et s'écriait : *Ah! Seigneur! je n'ai pas assez aimé la source de l'amour et de toutes les grâces!* Pour réparer le passé, quoiqu'elle fût malade alors, elle priait qu'on la menât au chœur de grand matin pour recevoir son Dieu. Ainsi, l'humilité cédant enfin la place à l'amour, elle ne soupirait plus qu'après cette nourriture céleste; elle aurait désiré communier plus d'une fois par jour; ne pouvant le faire réellement, elle le faisait spirituellement et avec une extrême ferveur.

Sa dévotion envers la Sainte Vierge n'était pas moins grande; non contente de célébrer ses fêtes avec l'amour le plus tendre, elle récitait tous les jours le chapelet à genoux pour la féliciter de sa maternité divine; elle continua cette sainte pratique jusqu'à la fin de sa vie et avoua souvent qu'elle en recevait dans l'âme une grande consolation.

La Sœur Barbe fut enfin atteinte de sa dernière maladie le 8 septembre 1663. Elle éprouva dans tout le corps des douleurs si cruelles qu'elle croyait souffrir les tourments de l'enfer. Elle ne pouvait ni rester couchée ni assise, et était obligée de se tenir debout la plupart du temps. Elle sentait de tels élancements dans la tête et dans les reins qu'il lui était impossible de ne pas crier, sans que pourtant sa patience en fût le moins du monde ébranlée. Dans cet état si pénible pour la nature, elle priait qu'on ne l'entretint que de l'éternité bienheureuse. Elle dit un jour : *Ah! que l'on voit clair quand on en est où*

j'en suis ; croyez moi, mes Sœurs, deux choses seulement doivent nous occuper pendant cette vie : la première, de rompre avec les créatures ; la seconde, de ne songer qu'à Dieu. Une autre fois, elle disait : L'obéissance et le respect envers les supérieurs sont très agréables à Dieu ; j'en ai reçu de grands avantages, une joie extrême et la paix dans l'âme.

Le jour de la Toussaint, vers les 5 heures du soir, les douleurs de la Sœur Barbe augmentèrent tellement que ses cris obligèrent une autre malade à sortir de son lit pour essayer de la soulager. La prieure, étant aussi accourue, lui dit : *Ma chère fille, vous souffrez beaucoup, mais si vous souffrez pour l'amour de Dieu et si vous vous abandonnez à son bon plaisir, vous satisferez pour vos fautes dès cette vie et vous n'en souffrirez pas les peines du Purgatoire.* La Sœur Barbe fut si consolée par ces paroles, qu'elle crut dès lors infailliblement qu'elle posséderait Dieu immédiatement après sa mort, et elle se disait à elle-même : *Souffrons, mon âme, souffrons, nous aurons le bonheur de voir Dieu après cette vie ; il ne peut manquer à sa promesse et il m'a promis cette faveur.* Elle confia à une de ses Sœurs que, lorsqu'elle implorait le secours du ciel au milieu de ses douleurs, une voix intérieure lui répondait : *N'en fais-je pas assez pour vous en vous affligeant ?* Comme si on lui eût dit qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que de souffrir pour Dieu, aussi elle ne soupirait plus qu'après la croix et répétait bien souvent : *Souffrons, souffrons mon âme, pour augmenter notre amour. Cependant,* ajoutait-elle en s'adressant à la prieure, *si Votre Révérence sait des actes plus parfaits, je la conjure de me les rappeler, parce qu'il n'y a rien que je ne désire faire et souffrir pour l'amour de Dieu.*

La veille de la Présentation, la Sœur Barbe tomba dans un profond assoupissement ; le médecin, craignant une léthargie, conseilla de lui donner les derniers sacrements. Avant la cérémonie, on lui parla du bonheur qu'elle allait avoir de recevoir le Saint Viatique ; aussitôt sa ferveur la fit sortir de son assoupissement ; elle s'assit, demanda à Dieu pardon de ses fautes et à ses Sœurs des mauvais exemples qu'elle leur

avait donnés et reçut les sacrements vers les dix heures du soir, multipliant les actes de foi, d'espérance et de charité, remerciant Dieu de ce qu'elle mourait fille de l'Église et de notre séraphique Mère Térése. Elle resta ainsi dans une grande ferveur et dans une grande paix jusqu'au 4^{er} décembre, où elle expira paisiblement, âgée de soixante-six ans, après quarante et un ans de profession. L'éclat de la gloire dont elle jouissait déjà dans le ciel rejaillissait sur son visage après sa mort et tout le monde admirait sa beauté, qui paraissait surhumaine.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE CATHERINE DE LA MÈRE DE DIEU

La Révérende Mère Catherine était fille de Jean Gomez Cano et Sandoval et d'Anne de Vischères et Longin, tous, si grands par leurs vertus, que nous croyons être agréables à nos lecteurs en donnant quelques détails sur leur vie avant de raconter celle de leur fille.

Jean Gomez Cano et Sandoval se sentit incliné dès son bas âge à la pratique du bien; il avait une tendre dévotion envers la Très Sainte Vierge dont il reçut plusieurs fois des faveurs extraordinaires. Il quitta très jeune l'Espagne pour la Flandre, où il épousa Anne de Vischères et Longin, le 28 octobre 1600. Ayant été créé auditeur général par l'archiduc Albert, cette charge lui occasionna tant de fatigues qu'il tomba dangereusement malade; il se trouva à toute extrémité, le 31 décembre, et les médecins qui le soignaient avertirent sa femme qu'il ne passerait pas la nuit. Informé de cette décision, Jean Cano redoubla de confiance envers la Sainte Vierge et lui promit de faire une neuvaine devant son image à Hault, si elle le secourait dans ce pressant besoin. A peine eut-il fait ce vœu qu'il s'endormit (ce qu'il n'avait pu faire tout le temps de sa maladie), et il vit en songe un cardinal d'une gravité majestueuse qui le conduisit par la main dans une chambre ornée de damas rouge où il y avait une alcôve à laquelle on montait par trois marches; il aperçut ensuite quelques pages d'une grande beauté et dans l'alcôve un homme vêtu d'un rochet

blanc, assis sur un magnifique trône; le cardinal le fit mettre à genoux et s'écria, en lui mettant la main sur la tête : *Venez, anges et archanges, secourez ce malade*. Il s'éveilla là-dessus et raconta sa vision à la personne qui était près de lui; il pensait que les pages étaient des anges, le cardinal, saint Charles Borromée, et celui qui était sur le trône, saint Grégoire le Grand.

Sa garde lui conseilla de se rendormir, en ajoutant que le repos lui rendrait la santé; à peine eut-il commencé à sommeiller qu'il lui sembla être à deux doigts de la mort et voir des flammes sortir de sa bouche; effrayé, il implora instamment le secours de la Sainte Vierge et presque aussitôt il aperçut cette bonne Mère avec un habit blanc et un manteau qui donnaient un magnifique éclat à sa beauté; elle avait à la main une aiguère et elle mouilla la bouche du malade pour éteindre la fièvre qui le dévorait; à l'instant, il se sentit parfaitement guéri. Les médecins, étant venus le voir le lendemain vers les 9 heures du matin, lui trouvèrent le pouls parfaitement régulier et déclarèrent que cette guérison était miraculeuse.

En reconnaissance de cette faveur, Jean Cano fit dire une messe tous les samedis à la chapelle de Notre-Dame du Rosaire dans le couvent des Pères Dominicains et on calcula qu'en 1653, il en avait déjà fait célébrer 2 700, tant pour cette guérison que pour d'autres bienfaits dont il se croyait redevable à la protection de la Sainte Vierge.

Quelques années après, il fit un voyage en Espagne et séjourna quelque temps à Madrid, où il édifia tout le monde par sa vertu. Il employait une partie de son temps à visiter les églises et particulièrement celles où se trouvait une image miraculeuse de la Sainte Vierge; il fit vœu à cette bonne Mère de consacrer à son service le premier enfant qui lui naîtrait quand il serait de retour aux Pays-Bas; il tint parole; il eut une fille qui se porta d'elle-même avec ardeur au service de la Reine des anges et embrassa la Réforme de sainte Térèse; trois de ses sœurs suivirent son exemple.

Dégagé des vains honneurs du monde, Jean Cano refusa

une des premières charges de la Sicile que le roi voulait lui confier pour récompenser ses mérites; il imitait en cela l'exemple de son parent, le R. P. Melchior Cano, Dominicain, très célèbre par sa sainteté et son mépris des dignités. Ce religieux a eu l'honneur d'être loué par notre séraphique Mère Térése qui écrivait au R. P. Bannez, son confesseur : *Hier, j'eus la consolation de parler à un de vos Pères, appelé Melchior Cano et je me disais en moi-même que s'il se trouvait dans votre Ordre plusieurs personnes d'un esprit aussi sublime que le sien, on en ferait des hommes d'oraison. Oh ! qu'il a un esprit élevé ! oh ! que cette âme est grande devant Dieu ! j'ai eu une satisfaction toute singulière à converser avec lui.*

Don Jean de Palafox, évêque d'Osma, faisant réflexion sur les paroles de la Sainte, n'hésite pas à dire que Melchior Cano doit avoir été un des plus grands saints de son siècle et de son Ordre. Et Don Alphonse de Cardenas, grand d'Espagne, dans l'éloge qu'il en fait, rapporte que Philippe II, convaincu de sa science et de sa vertu, lui offrit l'archevêché de Tolède, qui ne se donne ordinairement qu'aux personnes de sang royal; mais ce bon Père s'excusa avec tant d'instances, que le roi ne voulut pas le presser là-dessus et lui promit même, pour satisfaire son humilité, que jamais il ne révélerait pendant sa vie l'offre honorable qu'il lui avait faite ni son refus généreux. Lorsque le monarque apprit la nouvelle de sa mort, il voulut assister aux obsèques et, les cérémonies achevées, se relevant il dit à haute voix en présence des seigneurs de la cour et des religieux : *Ce Père a été très savant, mais aussi très saint; je lui ai offert l'archevêché de Tolède et il l'a refusé, ce qui marque combien il était humble; il me conjura même de ne jamais en parler pendant sa vie, je l'ai fait; je le publie après sa mort, afin qu'on connaisse son éminente vertu.*

Si Jean Cano ne se laissa jamais éblouir par l'éclat des richesses et des honneurs, jamais non plus les épreuves les plus pénibles ne purent ébranler son cœur abandonné en tout au bon plaisir de Dieu. On essaya de ternir son honneur par les plus basses calomnies, il perdit les plus belles de ses terres;

insensible à ces malheurs, il bénissait le nom du Seigneur, à l'exemple de Job, et ne paraissait pas moins joyeux que s'il avait été dans la plus complète prospérité. Dieu, content de sa soumission et de son courage, lui rendit ses biens comme nous allons le voir dans la suite.

Il soutenait à Bruxelles un procès très important et courait risque de le perdre, parce que ses papiers étaient tombés entre les mains de la partie adverse qui se croyait déjà sûre du succès. Jean Cano alla à l'église des Franciscains pour y faire célébrer une messe en l'honneur de saint Antoine de Padoue. A peine fut-il entré dans le cloître, qu'il rencontra un jeune Père avec un visage beau et grave qui lui demanda en espagnol le sujet de sa peine. Jean Cano lui en fit le récit; le Père le consola beaucoup et lui dit : *Faites dire la messe en l'honneur de saint Antoine de Padoue et soyez sûr que vous recouvrirez vos papiers.* La messe terminée, un de ses amis vint, en effet, lui dire que ses papiers étaient retrouvés. Transporté de joie, il retourna au couvent pour remercier le Père qui lui avait prédit cet heureux succès, mais on ne put le découvrir et on l'assura qu'aucun des religieux ne connaissait la langue espagnole, ce qui lui fit croire que c'était saint Antoine en personne qui l'avait secouru dans ce pressant besoin; aussitôt il remercia Dieu de la grâce qu'il lui avait faite par l'entremise de ce grand saint.

Si ce seigneur bénissait Dieu dans les adversités, Dieu se plut aussi à le bénir, non seulement par l'effusion de ses grâces, mais encore par la multiplication de sa famille; il lui donna douze enfants. Trois moururent avant d'avoir atteint l'âge de raison et furent transplantés dans le ciel comme de belles fleurs; il lui resta deux fils et sept filles dont quatre embrassèrent la Réforme de sainte Térèse et y brillèrent par leurs vertus. Deux autres moururent en Espagne en odeur de sainteté et la dernière finit pieusement sa vie dans le célibat. Les deux fils s'engagèrent dans l'état du mariage dans les Pays-Bas; ils vécurent et moururent en parfaits chrétiens.

Lorsque Jean Cano vit son mariage couronné de ses douze

étoiles, il résolut de vivre désormais dans la continence et ne regarda plus sa femme que comme sa sœur; il s'étudia dès lors à être tout à Dieu et à ne s'écarter en rien de la voie de ses commandements. Il vécut ainsi jusqu'à près de cent ans, dans une pureté de conscience si grande, que son confesseur ne trouvant pas dans ses accusations de matière suffisante pour l'absolution, ne lui donnait qu'une simple bénédiction et l'envoyait communier ainsi. Les choses du monde ne le touchaient plus et il ne s'occupait que de son salut. Si on lui parlait de quelque affaire touchant ses intérêts ou ceux de ses enfants, il ne disait que ces paroles : Que Dieu agisse selon son bon plaisir; que son saint nom soit béni en tout; je m'abandonne à ses soins; l'adversité et la prospérité me sont également agréables, parce que je ne veux que ce qu'il veut. Lorsqu'il rendait visite à ses filles Carmélites, il leur disait souvent que les entretiens des hommes lui étaient insupportables; mais qu'il trouvait tant de plaisir à entendre parler des choses de Dieu, que cela allait jusqu'à lui faire verser des larmes. Ce qui obligeait souvent ses filles à changer de discours pour ne pas trop l'attendrir.

Ce bon vieillard employait jusqu'à deux ou trois heures à l'exercice de l'oraison : on l'y voyait parfois immobile comme une statue et paraissant plongé dans un recueillement surnaturel. Une fois, il se fit porter dans le couvent des Révérends Pères Carmes; il y resta toute la journée et les religieux furent très édifiés de sa sainte conversation. Enfin, très affaibli par l'âge, et ne pouvant plus sortir de chez lui, il obtint la permission de faire célébrer la Sainte Messe dans sa chapelle particulière, où il fit dresser sept petits autels pour y faire ses stations, y vaquer à la prière selon sa coutume et implorer le secours des saints qu'il vénérât le plus.

Sur la fin de sa vie, Dieu, qui voulait embellir sa couronne dans le ciel, lui fit ressentir si cruellement les douleurs de la pierre qu'un cœur moins généreux que le sien n'eût pu les supporter. Lui-même disait à ses filles : *Je ne sais comment je puis survivre à des douleurs si sensibles!* La veille de sa mort,

son confesseur lui demanda s'il souffrait avec plaisir. *Oui, mon Père*, répondit-il, *je veux souffrir ou mourir avec sainte Tèrese ; son cœur ne soupirait pas après la croix seulement pour s'y soumettre, mais elle désirait ardemment l'embrasser ; je fais de même.*

Le lendemain, il pria qu'on lui dit la Messe, afin de pouvoir communier, quoiqu'il eût déjà reçu le Saint Viatique. Il se prépara à cette action d'une manière admirable ; on lui donna donc encore une fois son Dieu, qu'il accueillit avec les plus vifs sentiments d'humilité, de contrition et d'amour ; il mit jusqu'à la fin toute sa confiance dans le secours de la Très Sainte Vierge. Il fut toute la journée entièrement absorbé en Dieu ; vers le soir, il bénit ses enfants absents et présents, les exhorta à vivre dans l'union et à être parfaitement soumis à leur mère ; la faiblesse ne lui permettant pas d'en dire davantage, il resta dans un doux recueillement jusqu'à 3 heures du matin ; alors il perdit la parole, mais il conserva sa connaissance jusqu'à la fin. Son confesseur lui appliqua diverses Indulgences, entre autres celle du scapulaire, après quoi il expira paisiblement le 18 février 1654. Son visage devint blanc et vermeil et si calme qu'il semblait sommeiller. Cela inspirait de la dévotion à ceux qui venaient le voir et fut une grande consolation pour ses enfants qui ne doutèrent pas de son bonheur.

Anne de Vischères et Longin était la digne compagne d'un si saint époux. Son père, Jean de Vischères s'était rendu recommandable par sa fidélité à Dieu et au roi, et il souffrit de grosses pertes dans ses biens pour soutenir les intérêts de l'un et de l'autre. Sa mère, Catherine Longin, descendait en droite ligne de ce Longin qui ouvrit le côté de Notre-Seigneur d'un coup de lance ; on sait qu'il se convertit ensuite et porta toujours depuis cet aimable Sauveur dans son cœur. Un de ses descendants fut envoyé de Rome en Bourgogne, en qualité de mestre de camp général et de là vint s'établir dans les Pays-Bas. C'est de cette illustre tige que naquit Catherine Longin ; elle y puisa cette sainteté qui la faisait admirer de tout le monde ; elle

conformait autant que possible sa vie à celle de la Sainte Vierge, dont elle imita particulièrement la pureté. Au moment de sa mort, voyant le démon auprès de son lit, elle s'écria : *Satan croit m'effrayer, mais je ne le crains pas; toute ma confiance est en Dieu et en sa sainte Mère*; ensuite, élevant la voix comme si elle eût été en pleine santé, elle entonna le *Te Deum* au grand étonnement des assistants; puis, faisant une petite pause, elle dit : *N'entendez-vous pas comme les anges chantent de concert avec moi les louanges du Seigneur?* Ayant achevé l'hymne, elle reçut les sacrements avec une tendre dévotion et expira paisiblement.

Anne, suivant les exemples d'une si sainte mère, mena une vie très chrétienne. Bien qu'avantagée des dons de la nature, elle ne connut jamais la vanité : une personne ayant voulu un jour lui faire des compliments sur sa beauté. *Pardonnez-moi*, lui répondit-elle, *je n'ai jamais cru être belle*. Ce qui montre combien elle était dégagée de ce qui fait le bonheur des gens du monde.

Mariée à Jean Gomez Cano et Sandoval, elle fut véritablement la femme forte dont parle l'Écriture, et supporta avec un courage admirable les persécutions, les calomnies, les revers de fortune, ne se permettant jamais la moindre plainte. Elle répétait fréquemment que rien de ce qui pouvait lui arriver de plus fâcheux n'était capable d'altérer la paix de son âme : elle le prouva à la mort d'une de ses parentes qui la déshérita pour favoriser un neveu qu'elle préférait. Les parents d'Anne lui conseillaient de chercher à faire casser un testament aussi injuste, mais elle leur dit avec une grande tranquillité d'esprit : *Nous avons plus de biens que de vie; je souhaite tout le bonheur possible à l'héritier; puisque Dieu a disposé les choses de cette manière, je ne souhaite cette fortune ni pour moi ni pour mes enfants*.

Dieu l'affligea aussi par de longues et douloureuses maladies qu'elle supporta avec une patience surhumaine; mais, malgré ses infirmités, elle vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt deux ans, Dieu n'ayant permis ces souffrances que pour augmenter

sa gloire dans le ciel en multipliant ses mérites sur la terre. Le 11 juin 1661, elle fut prise d'une violente douleur de côté, accompagnée d'une forte fièvre qui redoublait de moment en moment; elle souffrit l'une et l'autre avec une grande joie et un parfait abandon au bon plaisir de Dieu; elle comprit tout de suite que l'heure de sa mort approchait et elle s'y prépara de la manière la plus chrétienne. Elle passa la nuit du 12 et la matinée du lendemain dans une prière continuelle. Quatre heures avant son décès, elle tint les yeux continuellement levés vers le ciel, témoignant qu'elle soupirait après l'heureux moment qui devait l'unir à son Dieu. Elle expira dans l'après-midi, c'était le 13 juin, jour où la sainte Église célèbre la fête de saint Antoine de Padoue. Il semble que ce Saint ait voulu l'aider à quitter ce monde pour reconnaître la grande dévotion qu'elle lui portait et la remercier du beau tableau dont elle lui avait fait présent l'année précédente, représentant le miracle qu'il avait fait en faveur de Jean Cano, son mari. Quoique son visage fût tout ridé par suite de son grand âge, il parut, après sa mort, si jeune, si frais et si doux, qu'il inspirait de la dévotion à tous ceux qui vinrent la voir; ce qui fit croire que Dieu avait déjà récompensé ses vertus dans le ciel.

La Révérende Mère Catherine de la Mère de Dieu, digne fille de si vertueux parents, naquit le 1^{er} février 1604 et reçut au saint baptême les noms de Catherine-Marie. La nature et la grâce s'unirent pour la rendre parfaite; elle était douée d'une beauté charmante et d'une gravité au-dessus de son âge; son aimable caractère, son innocence la faisaient aimer de tout le monde, mais elle s'étudiait seulement à plaire au Seigneur. On ne voyait rien dans ses actions qui se ressentit de l'enfance; sa piété égalait celle des personnes déjà avancées dans les voies spirituelles; elle dressait de petits autels dans son oratoire pour y vaquer à l'oraison; pendant la Semaine Sainte, elle s'appliquait à la méditation des souffrances de Notre-Seigneur. Elle était bonne et charitable; ses parents l'ayant mise en pension, elle commença par faire changer les pièces d'or qui composaient sa petite fortune en menue monnaie pour

pouvoir soulager les pauvres qu'elle rencontrerait; et quand elle n'avait plus d'argent, elle leur distribuait les petites douceurs qu'on lui donnait pour elle-même. Elle était toujours prête à rendre service et le faisait avec la plus grande amabilité; elle avait une extrême horreur pour le péché et examinait souvent sa conscience pour voir si elle ne s'était pas rendue coupable de quelques fautes; elle priait même ses compagnes de l'avertir quand elles découvraient de l'imperfection dans ses actions, promettant de leur dire un *Ave Maria* ou de leur faire un petit présent pour chaque avertissement.

Elle trouvait tant de consolation dans ses exercices de piété, qu'elle demanda en grâce à ne pas retourner dans le monde, mais ses parents l'obligèrent à revenir chez eux et lui dirent que, si elle avait le projet de se consacrer à Dieu, il fallait qu'elle connût le monde avant de le quitter, afin de rendre sa vocation plus solide.

A peine Catherine fut-elle de retour dans la maison paternelle qu'elle commença à prendre goût aux vanités du monde. Son caractère doux et complaisant l'engagea insensiblement dans les compagnies, sans qu'elle sût s'en défendre; elle se relâcha alors de ses pratiques religieuses et trouva bientôt son plus grand plaisir dans la lecture des romans. Elle s'abandonna tellement à ces folies, que les personnes pieuses gémissaient en disant que si les commencements de la vie de cette jeune fille semblaient promettre quelque chose de grand, son attrait pour le plaisir et les vanités ne leur laissait plus guère d'espoir. En effet, il semblait impossible, humainement parlant, qu'elle brisât les chaînes qui la liaient au monde, mais Dieu veillait sur elle et voulait l'arracher tout d'un coup à cette vie frivole et inutile.

Tout d'abord, il lui fit comprendre intérieurement combien il est insensé de s'attacher à des créatures faibles et inconsistantes, de flatter cette chair mortelle destinée à servir de pâture aux vers. Ces pensées l'impressionnaient malgré elle et peu à peu l'amènèrent à concevoir de la haine pour elle-même, en même temps qu'une vraie charité pour le prochain; elle

détestait ces esprits orgueilleux qui s'élèvent sur les ruines de la réputation des autres. *Hélas ! disait-elle, rien ne déplaît plus aux yeux de Dieu qu'un cœur superbe, et rien ne le charme plus qu'une parfaite humilité qui nous rend si aimables à tous.*

De plus, Catherine éprouvait une horreur instinctive pour le mariage. Elle disait quelquefois à ses amies : *Je ne sais d'où me vient cette étrange répugnance, mais j'abhorre la pensée de tout engagement et il me semble que si je devais me résoudre à en accepter un, un roi ne me suffirait pas.* Ce n'est pas qu'elle méprisât personne, mais elle appréhendait l'esclavage et ne comprenait pas qu'on pût s'y soumettre volontairement. Or, il arriva qu'ayant vu un jour son père témoigner beaucoup d'amitié à deux gentilshommes qui étaient venus le voir, elle s'informa adroitement du sujet de leur voyage ; on lui dit qu'ils étaient envoyés par un seigneur de qualité pour la demander en mariage ; cette réponse lui causa une telle émotion qu'elle tomba gravement malade. Le médecin, appelé en toute hâte, déclara que le mal devait avoir été amené par quelque contrariété. Sa mère s'informa de ce qui en était et Catherine lui répondit ingénument ! *Hélas ! ma mère, je me suis effrayée en apprenant que vous vouliez accepter pour moi une proposition de mariage ; je vous avoue que je ne saurais m'y résoudre ; je me soumettrai en toute autre chose à votre bon plaisir, mais en ceci je ne puis le faire, puisque je n'y sens pas le moindre penchant.* La mère sourit et répondit tendrement : *Ne craignez rien, ma fille ; nous ne ferons rien à votre insu ; jamais nous ne songerons à vous établir avant d'avoir consulté votre inclination ; nous agirions contre notre devoir si nous poussions un de nos enfants vers un état qu'il n'aimerait pas ; c'est à eux de choisir et non à nous ; il n'est rien qui doit être plus libre que la vocation ; nous laisserons le tout à votre disposition.* Cette réponse calma si bien les inquiétudes de Catherine qu'en un instant elle se trouva rétablie.

Elle commença dès lors à reprendre la lecture spirituelle qu'elle avait trop longtemps négligée, elle y puisa tant de lumières, qu'enfin elle forma le projet de renoncer au monde

et de ne plus vivre que pour Dieu en embrassant la Réforme de sainte Térèse sous la conduite de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.

Catherine avait une sœur plus jeune qu'elle, qui avait déjà cette même vocation; elles se déclarèrent mutuellement leur dessein et éprouvèrent une grande consolation en voyant que Dieu les appelait au même genre de vie et les unissait plus étroitement par les liens de la grâce que par ceux de la nature. Elles résolurent de s'ouvrir à leurs parents et de solliciter leur consentement.

Elles ne tardèrent pas à trouver une occasion favorable: la veille de Saint-Luc, se trouvant seules après le souper avec leur père et leur mère, Catherine prit la parole, comme l'aînée, les remercia tendrement du soin qu'ils avaient pris de leur éducation et surtout de les avoir élevées dans l'amour de Dieu, puis elle ajouta *qu'elle et sa sœur espéraient bien, qu'après leur avoir inspiré des principes si chrétiens, ils ne s'opposeraient pas au projet qu'elles avaient conçu d'embrasser la vie religieuse, puisqu'elles devaient leur vocation à leurs saints avis.* Ensuite, les deux sœurs se jetèrent à genoux et supplièrent leurs parents de leur permettre de suivre l'attrait de la grâce qui les portait à embrasser la Réforme de la sainte et séraphique Mère Térèse, protestant qu'elles ne se lèveraient pas de terre avant d'avoir obtenu leur consentement.

Jean Cano, étonné de ces paroles, si fortes et si pressantes, se leva de table sans dire un mot, mais non sans verser d'abondantes larmes, et se mit à marcher dans la chambre pour songer à cette affaire; son cœur était bien partagé; l'amour paternel le poussait à ne pas se priver de la présence de deux filles qui lui étaient si chères; l'amour de Dieu lui inspirait de ne pas lui ravir deux cœurs qui aspiraient à se consacrer à son service; Anne, sa compagne, ne souffrait pas moins. Enfin, chez l'un comme chez l'autre, ce fut l'amour de Dieu qui l'emporta; ils donnèrent leur consentement, se souvenant de la prédiction que leur avait faite la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy que plusieurs de leurs filles se feraient Carmélites.

Les deux sœurs, ravies d'avoir obtenu le consentement de leurs parents, allèrent dès le lendemain se présenter à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qu'elles trouvèrent en compagnie du R. P. Hilaire de Saint-Augustin, vicaire provincial. Elles sollicitèrent leur admission dans la Réforme, ce qui leur fut accordé avec plaisir. Le jour de leur vêtue fut fixé à la fête de la Présentation de l'année 1623; il y eut une si grande foule de monde, que beaucoup de personnes ne purent entrer dans l'église. M^{me} la duchesse de Bournonville se fit un plaisir d'accompagner les deux jeunes filles à cette cérémonie; elle eut ainsi le bonheur de participer au mérite d'un sacrifice si agréable au Seigneur et de plus elle en fut magnifiquement récompensée.

En effet, la première fois que la Révérende Mère Catherine fut prieure elle donna l'habit et le voile à la fille de la duchesse; c'était l'accomplissement d'une prophétie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. M^{me} de Bournonville, étant une fois entrée dans la clôture à Anvers avec un Bref du Pape, tenait par la main sa petite fille, alors âgée de cinq ans; la vénérable Mère Anne la regarda et dit: « Celle-ci sera ma fille. » L'enfant grandit et entra comme chanoinesse à Mons où elle eut beaucoup à souffrir, entre autres d'une femme de chambre qui la maltraitait étrangement; elle ne se plaignit jamais. Plus tard, elle se mit sous la conduite du R. P. Penequin, de la Compagnie de Jésus, fit des progrès admirables dans la vertu et se détermina enfin à devenir Carmélite. Elle en sollicita inutilement la permission de sa mère pendant un an entier; elle résolut alors de s'en passer et quitta la maison maternelle en 1643, à l'âge de vingt et un ans. Un orage l'ayant empêchée de s'embarquer pour Anvers au jour fixé, elle passa la nuit au béguinage de Bruxelles et partit le lendemain en habit de béguine pour n'être pas reconnue. Elle reprit ses habits séculiers pour entrer au couvent où elle fit son noviciat avec une indicible ferveur; on lui donna le nom d'Anne-Eugène de Saint-Barthélemy; au bout d'un an, elle fit sa profession et, dans la suite, son grand mérite la fit élire

quatre fois prieure, au grand avantage de la communauté, tant pour le temporel que pour le spirituel. Elle puisait dans ses communications intimes avec Dieu la force de faire en toutes choses le plus parfait; dure pour elle-même et d'une patience admirable pour supporter les grandes infirmités qui accablaient son corps, elle était bonne et compatissante pour les malades et infatigable pour les soulager; sa charité était universelle, son humilité éclatante, ses capacités extraordinaires, ce qui faisait dire à notre R. P. Dominique de la Sainte-Trinité, lorsqu'il visita le couvent d'Anvers en qualité de Général, qu'il n'avait jamais rencontré tant de belles qualités dans une seule personne; tant de naissance, d'esprit, de piété, de talents pour gouverner, joints à tant de soumission et de déférence pour ses supérieurs. Elle mourut étant prieure, le 9 décembre 1680, à l'âge de cinquante-neuf ans, laissant à sa communauté, outre les regrets de sa perte et l'exemple de ses vertus, la chronique de la fondation d'Anvers avec les vies des filles de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, au milieu desquelles elle mérite bien sa place.

La seconde fois que la Révérende Mère Catherine fut prieure, elle reçut M^{me} la duchesse de Bournonville, fille de M. le prince d'Épinoy, laquelle abandonna, sous l'inspiration de la grâce, ses enfants, ses honneurs et ses richesses et entra dans ce couvent d'Anvers à l'âge de soixante-six ans avec beaucoup de courage et de générosité. Elle prit l'habit le 19 mars 1657, sous le mon d'Anne-Françoise de Saint-Joseph et régla sa vie sur celle de la communauté qu'elle édifia beaucoup par ses vertus. Son humilité brilla surtout lorsque sa fille, la Révérende Mère Anne-Eugène, fut nommée prieure; elle lui témoigna une soumission d'enfant jusqu'à sa mort qui laissa de grands regrets à la communauté où sa mémoire est demeurée en bénédiction. Après avoir vécu neuf ans dans la religion, elle alla recevoir la récompense de sa sainte vie, le 19 mars 1666, âgée de soixante-quinze ans; elle prononça ses vœux entre les mains de sa fille quelques jours avant sa mort, en vertu d'un Bref de Notre Saint-Père le Pape Alexandre VII.

Nous avons fait une petite digression pour dire quelques mots de ces deux saintes personnes, dont la vie mériterait un volume à part, et dont les vertus relèvent la gloire de la fondation des Carmélites espagnoles d'Anvers et de la Révérende Mère Catherine dont nous continuons l'histoire.

Dieu, voulant la traiter en âme forte, l'éprouva par de grandes maladies et par des peines intérieures plus pénibles encore; mais rien ne fut capable d'altérer le calme de son âme; elle souffrait tout avec un courage invincible et faisait en outre les pénitences les plus sévères, jusqu'à passer la nuit entière sur des orties.

Le démon, furieux de sa ferveur, ne négligea rien pour la décourager; il lui représenta que sa complexion délicate la rendait incapable de supporter une vie si austère; il s'efforça de la troubler pendant l'office, tantôt en lui apparaissant sous la forme d'un nuage qui remplissait le chœur de fumée, tantôt en lui obscurcissant tellement la vue qu'elle ne pouvait plus discerner les caractères de son livre; mais Dieu et la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy la fortifiaient dans ces rudes épreuves qui se prolongèrent pendant les huit premiers mois de son noviciat.

Le R. P. Paul-Simon de Jésus-Maria, général des Carmes Déchaussés, arriva vers cette époque au couvent d'Anvers pour y faire la visite; il examina l'esprit des religieuses et dit à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy que Dieu destinait la Sœur Catherine à quelque chose de grand; il encouragea ensuite la novice à s'abandonner en tout au bon plaisir de Dieu. Dès lors, elle se porta beaucoup mieux et jouit d'une plus grande tranquillité d'esprit, si bien qu'elle eut le bonheur de prononcer ses vœux avec sa sœur, le 24 novembre 1624, ce qu'elles firent toutes deux avec une joie et une satisfaction inexprimables.

Une fois engagée au service de Dieu par des vœux solennels, notre Sœur Catherine ne laissa pas d'être encore en butte aux persécutions du démon; ce qui l'inquiétait le plus, c'était la crainte qu'il lui suggérait de devenir une charge pour la com-

munauté à cause de l'obscurissement de ses yeux ; elle confia sa peine à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy qui lui répondit de ne pas se tourmenter à ce sujet ; que si Dieu permettait qu'elle devint aveugle, toutes ses Sœurs et elle-même se feraient un plaisir de la servir.

Par ces épreuves, Dieu voulait rendre notre Sœur Catherine une véritable épouse de la croix et la conduire dans la nuit obscure de la foi par un chemin tout parsemé d'épines ; il voulait la dégager de cet amour sensible qui engendre souvent la recherche de soi-même. Au milieu de cette nuit obscure, elle mettait sa confiance en Dieu seul ; elle répétait souvent ces tendres paroles : *Quomodo miseretur Pater filiorum misertus est Dominus timentibus se, quoniam ipse cognovit sigmentum nostrum* : « Dieu ne connaissant que trop notre faiblesse, n'a pas moins de compassion de nous qu'un père n'en a pour ses enfants. »

Malgré l'obscurité de cette voie de la foi pure, elle découvrait cependant de sublimes vérités qui lui faisaient considérer toutes les vanités du monde comme des ombres et des mensonges ; pendant longtemps, elle fut tellement pénétrée des pensées de l'éternité qu'elle en perdait le repos ; elle disait un jour à une de ses confidentes qu'elle se voyait environnée de Dieu comme l'oiseau l'est de l'air et le poisson des eaux de la mer. Elle s'écriait souvent : *Satiabor, Domine, cum apparuerit gloria tua* : « Ah ! Seigneur, quelque faveur que vous me fassiez dans ce monde, jamais je ne serai rassasiée que lorsque j'aurai le bonheur de vous posséder. » Elle pénétrait facilement le sens des Saintes Écritures et particulièrement les sentences de Job dont elle se servait pour consoler les personnes affligées qui venaient la voir.

Cette chère Sœur avait pour Dieu un amour si ardent, que la moindre faute lui causait un extrême déplaisir. Si elle apprenait qu'il s'était commis quelque crime, surtout parmi les chrétiens, elle s'en affligeait jusqu'à en être malade et offrait même sa vie au Seigneur pour réparer l'offense qu'on lui avait faite. Elle écrivit une fois à une amie, qu'à l'exemple du grand prophète Élie, elle priait Dieu de l'enlever de ce monde plutôt

que de permettre qu'elle vit une affaire qui menaçait de tourner au déshonneur de la religion; elle lui faisait tous les jours un sacrifice de son cœur pour qu'il ait la bonté de conserver tous les chrétiens, et particulièrement ceux de sa connaissance dans sa grâce et dans son amour. Dans son zèle pour le salut de ses parents, elle s'écriait souvent : *Qu'importe que l'honneur, les richesses, la vie même, en un mot, que tout périsse, pourvu qu'ils aient le bonheur de ne pas offenser Dieu et de sauver leurs âmes.*

Elle puisait dans ce grand amour de Dieu une force étonnante pour consoler les affligés, soit par des entretiens pleins de feu, soit par les lettres les plus touchantes. Plusieurs personnes ont avoué ingénument qu'elles devaient à la Mère Catherine tous leurs progrès dans la perfection chrétienne.

Elle n'était pas moins charitable à l'égard de ses Sœurs; l'une d'elles ayant été atteinte d'un cancer, elle supplia la prieure de lui permettre de la panser et de la servir et elle le fit avec tant de dévouement que la pauvre malade ne cessait de bénir le Seigneur d'avoir inspiré à cette bonne Mère le courage d'exposer sa vie pour la soulager.

Jamais elle ne refusait un service et sa complaisance était si connue qu'on recourait à elle avec la plus grande confiance, en sorte qu'elle se trouvait quelquefois accablée de sept ou huit ouvrages différents qu'elle tâchait cependant d'achever, même au dépens de son repos, pour ne pas donner le moindre sujet de déplaisir à ses Sœurs.

Les pauvres se ressentaient de son ardente charité; elle leur faisait de grandes aumônes quand elle était prieure et leur en procurait du dehors quand elle était tourière. Enfin elle cherchait à faire plaisir à tout le monde et elle confia à une religieuse de Terremonde qu'elle ne manqua jamais, pendant plus de vingt ans, de demander chaque matin à Dieu la grâce d'être toujours gaie et de ne perdre aucune occasion de rendre service avec amabilité.

Quoique portée ainsi à faire du bien à tous, jamais elle ne s'attacha à personne en particulier. Lorsque Dieu lui enlevait

des parents ou des amis, elle recevait ce coup de sa main sans témoigner une affliction excessive. Quand elle dut se séparer de sa sœur, la Mère Marie-Térèse de Jésus, avec qui elle était unie depuis quarante-deux ans par les liens les plus étroits, puisque toutes deux étaient entrées en religion et avaient fait profession ensemble, elle montra à quel point elle était détachée des créatures. Au moment du départ pour Cologne, elle couvrit sa sœur de son voile et de son manteau et l'ayant conduite à la porte, elle lui dit adieu pour toujours par ces paroles : « Il suffit que je sache que mon Dieu veut votre départ pour m'y soumettre avec plaisir. » Elle confia à une religieuse qu'elle savait depuis longtemps par révélation que sa sœur devait la quitter, mais qu'elle ignorait à quelle époque cela devait arriver.

La Révérende Mère Catherine s'étudiait à pratiquer l'humilité en toute occasion, et on l'appelait souvent l'âme humble parce que toutes ses actions et toutes ses paroles respiraient cette belle vertu. Elle se considérait comme un ver de terre qui n'était digne que d'être foulé aux pieds; ce profond sentiment de son néant lui faisait croire qu'elle était indigne de parler à Dieu et de le recevoir sous les Espèces sacramentelles; pour s'encourager à approcher de l'adorable Eucharistie, elle répétait souvent ces paroles : *Quoniam ipse cognovit sigmentum nostrum*. De même elle était toujours prête à soumettre son jugement à celui des autres; elle excellait à faire toutes sortes de beaux ouvrages, mais si quelqu'une de ses Sœurs lui suggérait quelque correction ou quelque changement, elle rectifiait aussitôt ce qu'elle avait fait, quand même cela devait les gêner, cherchant toujours la perfection de son action plutôt que la perfection du travail et elle agissait de même quand elle était prieure. *Oh! quel bonheur*, s'écriait-elle souvent, *de renoncer à nos propres lumières; notre vertu consiste à suivre celles des autres*. Lorsqu'elle sortait de charge, elle se remettait à son rang avec autant d'humilité qu'une novice et ne se mêlait pas plus des affaires de la communauté que si elle n'en avait jamais eu connaissance, à moins qu'on ne lui commandât de donner son avis.

Elle craignait tellement les charges, qu'elle dit un jour en confidence à une religieuse *que si elle savait qu'on songeât à la choisir comme prieure, elle prierait le Révérend Père Général de la priver de la voix passive.*

Dieu cependant lui destinait cet office. La Révérende Mère Marie du Saint-Esprit étant sur le point d'achever son triennat, se mit un jour en prière pour savoir sur qui elle devait porter son choix; elle vit à l'instant une petite nuée sur laquelle étaient écrits ces mots : LA MÈRE CATHERINE DE LA MÈRE DE DIEU. Elle confia cette vision à une de ses filles et lui dit : *Dieu a choisi l'Ame humble pour notre prieure.* En effet, le lendemain, on l'élut à l'unanimité. Elle en conçut une si grande peine que si le Révérend Père Provincial ne lui eût affirmé que c'était la volonté de Dieu qu'elle acceptât, elle n'aurait jamais pu s'y résoudre.

La Révérende Mère Catherine remplit sa charge à la satisfaction générale. Elle était humble dans ses avertissements, zélée dans ses corrections, fervente dans ses exhortations et charitable dans toutes ses actions. Elle savait joindre la douceur à la fermeté d'une manière si sage et si prudente que toutes ses filles étaient charmées de sa conduite et n'eurent pas le moindre sujet de s'en plaindre pendant les deux triennats qu'elle fit à Anvers.

Cette bonne Mère fut atteinte de différentes infirmités, entre autres d'un mal de rate qui lui causait un martyre presque continuel qu'elle supportait avec un parfait abandon à la volonté de Dieu.

En 1659, elle fut prise d'une fièvre violente qui lui dura quarante jours, sans qu'elle laissât échapper la moindre plainte; on la crut perdue, et on lui administra les derniers sacrements. Dès qu'elle vit le prêtre entrer dans sa cellule avec l'adorable Eucharistie, elle se jeta à genoux, quelque malade qu'elle fût, pour témoigner son respect pour le Dieu caché sous les espèces du pain. Pendant sa maladie, elle se soumit complètement à l'infirmière, lui disant toujours : *Faites comme il vous plaît; je suis à vos ordres.* Si Dieu la purifiait

par tant d'épreuves, il la favorisait aussi de ses lumières et lui faisait connaître ce qui se passait dans des endroits très éloignés. Elle dit un jour à son infirmière : *Ma Sœur, au moment où vous entriez dans notre cellule, une voix intérieure m'a dit : Votre tante est morte.* L'infirmière lui répondit : *Cela ne se peut, ma Mère, puisqu'elle n'est pas malade.* Mais peu après, on vint annoncer la mort de cette dame, arrivée effectivement à l'heure même où la Révérende Mère Catherine avait entendu cette voix intérieure.

Une autre fois, elle annonça la guérison d'une personne que tout le monde considérait comme perdue et l'événement vérifia sa prédiction. Tant de grâces accordées par Notre-Seigneur à sa sainte épouse la rendirent aimable à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui se fit un plaisir de la consoler, non seulement pendant sa vie par ses sages conseils, mais encore, après sa mort, par un parfum céleste qu'elle lui faisait sentir, et par l'assistance qu'elle lui donna en plusieurs occasions.

Le démon, jaloux de la vertu de la Mère Catherine, fit tous ses efforts pour la troubler; comme elle retournait une fois dans sa cellule avec quelques Sœurs vers deux heures du matin, après avoir préparé tout ce qui était nécessaire pour l'enterrement de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, elles furent effrayées par un bruit épouvantable qui se fit entendre dans les dortoirs, mais la vénérable Mère Anne les rassura et les démons, auteurs de ce tumulte, s'enfuirent tout confus. Une autre fois, comme la Mère Catherine se trouvait seule, la nuit, avec une Sœur dans un endroit écarté pour exécuter un travail commandé par l'obéissance, elle entendit ainsi que sa compagne un fracas horrible accompagné des rugissements d'un lion; elles furent tellement épouvantées qu'elles tombèrent la face contre terre, mais Dieu vint à leur secours et les aida à triompher de l'esprit infernal.

Dieu réservait à sa servante des épreuves plus sensibles en l'arrachant à son berceau religieux; les religieuses de Terremonde la choisirent pour prieure. Ce coup ne pouvait lui être

que très douloureux; outre son aversion pour les charges, elle se voyait obligée de quitter des Sœurs qu'elle aimait et dont elle était tendrement aimée et de s'éloigner du tombeau de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Cependant, convaincue que tel était le bon plaisir de Dieu, elle accepta avec générosité ce sacrifice qui eût ébranlé un cœur moins fort que le sien.

La veille de son départ, elle fit le soir une mortification au réfectoire, elle demanda pardon du scandale qu'elle avait donné par ses mauvais exemples et dit que ses manquements étaient cause que Dieu lui faisait quitter le couvent de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; que, du reste, elle n'en sortait que pour obéir à ses supérieurs. Voyant ses filles fondre en larmes, elle les embrassa avec beaucoup de tendresse et fit avec elles des prières pour que Dieu bénît son voyage.

Elle fut reçue à Terremonde comme une véritable Mère; la douceur de ses manières, les marques de tendresse qu'elle donna à ses nouvelles filles leur firent croire qu'elle venait les consoler plutôt que les commander. En effet, elle appliqua tous ses soins à procurer le bien de ce couvent; quoiqu'elle aimât beaucoup la pauvreté, le désir qu'elle avait de pourvoir aux besoins des religieuses lui faisait éprouver de la joie quand elle recevait des aumônes; aussi fit-elle bâtir des cellules pour que chacune pût avoir la sienne. Si elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour le bien matériel du monastère, avec quelle ardeur ne se portait-elle pas à procurer la perfection des âmes. Elle inspira à ses filles une ferme confiance dans les plaies de Notre-Seigneur et leur parlait avec tant de feu qu'elle embrassait leurs cœurs des plus pures flammes de l'amour divin, au point que, charmées de ses discours, elles quittaient leurs places et environnaient cette sainte Mère pour mieux l'écouter.

Elle souffrit dans ce nouveau couvent de ses douleurs de rate et d'autres infirmités qui abrégèrent sa vie, mais qui augmentèrent sa vertu; elle acceptait tout pour l'amour de Dieu et disait en s'humiliant beaucoup: « Hélas! chères filles, que j'ai bien sujet de m'anéantir puisque ma faiblesse ne me

permet pas de faire ce que mon office m'oblige d'enseigner. » Dans son état de maladie, elle leur donnait cependant les plus beaux exemples de vertu. Reconnaissante du moindre service qu'on lui rendait, elle soupirait incessamment après la possession de son Dieu. Une de ses filles la trouva plus d'une fois, appuyée sur une fenêtre, les yeux élevés vers le ciel, s'écriant avec un cœur tout embrasé d'amour : « Ah ! Seigneur, quand me sera-t-il donné de jouir de vos doux embrassements ? Me laisserez-vous languir dans cet exil de misères où il ne nous est pas permis d'agir selon nos désirs ? Oh ! que ce pèlerinage est de longue durée ! que ce séjour est fâcheux ! Brisez donc mes chaînes, ô mon Dieu, pour que je sois toute à vous. »

Ce désir de voir Dieu lui faisait trouver beaucoup de douceur dans la pensée de la mort. Dans les chapitres qu'elle tint à Terremonde elle en parla plusieurs fois de la manière la plus touchante, comme si elle eût eu le pressentiment de sa fin prochaine. Enfin, pour combler ses vœux, Dieu lui envoya une maladie qui termina sa belle vie.

Elle fut atteinte d'une fièvre continue, tout le monde croyait que cela n'aurait pas de suites fâcheuses, mais la Révérende Mère assura que ce mal l'emporterait de ce monde et elle se disposa à la mort de la manière la plus édifiante ; la douleur de rate redoubla et, se joignant à la fièvre, lui causait une soif inextinguible. La médecine ne pouvait la soulager, mais elle acceptait tous les remèdes par obéissance. Quelque douleur qu'elle endurât dans son corps, elle ne se plaignait point, mais son cœur ne cessait de soupirer après Dieu. « Ah ! Seigneur, s'écriait-elle, quand viendrez-vous ? Vous me faites languir ; venez au plus tôt, je vous en conjure. » Puis, se reprenant, elle disait : « Non, mon Dieu, n'avancez pas ma mort d'un moment ; je suis contente de souffrir selon votre bon plaisir, quand bien même ce serait jusqu'au jugement dernier. » Pour s'entretenir dans ces saintes pensées, elle avait fait placer son lit de telle manière, que lorsqu'on ouvrait la fenêtre, elle pouvait regarder le ciel et contempler par avance Celui qui était l'unique objet de son amour.

Elle avait le bonheur de recevoir souvent l'adorable Eucharistie qui seule pouvait calmer ses saintes impatiences; on lui administra enfin l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec la plus ardente dévotion; ensuite, elle demanda pardon à ses filles avec une si grande humilité qu'elle leur arracha des larmes. Le confesseur lui proposa de revenir la voir immédiatement après la messe, mais la Révérende Mère, sachant qu'il devait visiter une autre malade, qui était à l'extrémité, lui dit : *Allez d'abord voir cette pauvre affligée, cher Père, mais ne tardez pas à revenir.* A son retour, il la confessa de nouveau et lui fit la recommandation de l'âme; lorsqu'il arriva à ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, elle murmura *Jésus, Marie* et expira en prononçant ces saints Noms qu'elle avait toujours révéérés pendant sa vie; c'était le 29 août 1664; la Révérende Mère Catherine était âgée de soixante ans et sept mois; elle était professe depuis quarante ans, et il y avait deux ans qu'elle gouvernait le monastère de Terremonde en qualité de prieure.

Après sa mort, son visage devint si beau et si rayonnant, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer et que chacun à l'envi la proclamait sainte et regardait cet éclat comme un rejaillissement de la gloire dont elle jouissait déjà dans le ciel.

Nous croirions diminuer quelque chose des louanges dues à cette parfaite religieuse si nous ne disions quelque chose des vertus de ses sœurs, dont elle était la mère et la directrice dans la vie spirituelle par ses lettres et par ses avis. Nous parlons de celles qui n'entrèrent pas dans le cloître; mais qui vécurent dans le monde; elles étaient au nombre de trois.

La première épousa en Espagne un chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques, qui fut pendant longtemps gouverneur de Pampelune, capitale de la Navarre; elle était douce et charitable, recherchait de préférence la société des personnes connues pour leur vertu et restait invariablement attachée aux pieuses pratiques qu'elle s'était prescrites, quelque peine ou quelque difficulté qui lui survint.

Louée et honorée de son vivant, elle le fut encore plus après

sa mort; ses confesseurs exaltaient sa pureté intérieure; ses amis louaient le charme de sa conversation; les riches publiaient sa modestie et son humilité; les pauvres rappelaient son inépuisable charité et ses abondantes aumônes. Enfin, un Père Jésuite trouva dans les vertus de cette dame la matière de neuf oraisons funèbres ou panégyriques qu'il prononça en présence d'une foule de personnes de distinction qui assistèrent à ses obsèques. Il rapporta trois miracles arrivés pendant sa dernière maladie et les visions qu'elle eut de la Très Sainte Vierge, de notre séraphique Mère Térése et de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; il ajouta qu'elle avait prédit le jour de sa mort, en disant : *On me portera à l'église avec tous les Saints*; effectivement elle mourut la veille de leur fête, vers midi, revêtue de l'habit du séraphique Père saint François comme elle l'avait demandé.

Dieu permit une merveille qui confirma l'opinion qu'on avait de sa sainteté; quelques années après sa mort, on dut ouvrir son cercueil et on trouva son corps, non seulement sans corruption, mais frais et vermeil, comme s'il eût été encore en vie; ce qui remplit de joie et d'étonnement tous ceux qui furent témoins de ce prodige.

La seconde sœur de la Révérende Mère Catherine épousa aussi en Espagne un chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques. Elle était douée d'une grande beauté et d'autres qualités qui auraient pu l'attacher au monde; mais Dieu lui envoya tant d'épreuves qu'elle se dégoûta des choses de la terre; elle supporta avec une si merveilleuse patience ses peines et ses maladies que ses confesseurs ne trouvaient pas dans ses accusations de matière pour l'absolution. Elle mettait tous ses soins à s'appuyer uniquement sur Dieu et, pour ne pas conserver en elle le moindre obstacle à la grâce, elle faisait tous les ans une confession générale, pieuse coutume qu'elle inspira à d'autres.

Son cœur était vide de toutes les choses du monde; elle n'en portait plus que les livrées extérieures, encore s'en dépouilla-t-elle, lorsqu'elle se vit dangereusement malade; deux jours avant sa mort, elle prit l'habit du Tiers-Ordre de

Saint-François et fit sa profession avec une dévotion si tendre qu'elle arracha des larmes aux personnes présentes, enfin elle expira paisiblement, le 10 novembre 1655, à la fleur de l'âge.

Son corps parut si beau sous l'habit grossier dont il était revêtu que tout le monde la proclama sainte, tant à cause des vertus qu'elle avait pratiquées pendant sa vie que pour le parfum doux et agréable qu'elle exhala après sa mort; on eût dit qu'on avait brûlé autour d'elle des pastilles odoriférantes, ce qui n'était pas; ce prodige remplit les assistants d'étonnement et d'admiration.

La troisième sœur, qui était la plus jeune de toutes, resta dans le monde, non pour en goûter les plaisirs, mais pour en fouler aux pieds les vanités et se dévouer à ses parents.

Elle soutint ainsi l'éclat de sa famille par sa vertu et sa sage conduite : très éclairée pour les affaires, d'une prudence admirable dans ses actions, elle se faisait encore un plaisir de soulager toutes les misères, si bien qu'elle mérita le nom de Mère des pauvres. Pour ce qui la concernait, elle n'y prenait pas garde, ne cherchant en tout qu'à se mortifier; elle jeûnait très rigoureusement et on croit même qu'elle hâta sa mort par cette sévérité, car, étant atteinte d'une fièvre lente, elle ne voulut pas en parler de peur qu'on ne la dispensât des jeûnes du Carême. Quand Pâques arriva, il était trop tard; tous les remèdes furent inutiles. Quelque temps avant son décès, elle dit un jour à sa femme de chambre : *J'entends la voix de ma mère*; cette fille lui répondit : — *Mais Madame est auprès de Dieu.* — *Il est vrai*, repartit la malade, *mais elle est ici et je l'entends aussi distinctement que si elle était encore en vie.* Sa mère lui avait autrefois promis de l'assister à la mort et de la conduire au ciel. Elle mourut presque aussitôt après avoir dit ces paroles, d'une manière très édifiante et sa mémoire resta en vénération.

Le frère cadet de la Révérende Mère Catherine ne donna pas moins d'exemples de vertu que ses sœurs. Quoiqu'il fût engagé dans l'état du mariage, il était détaché des plaisirs du

monde et consacrait son temps et ses talents au service de Dieu. Il écrivit même une fois à l'une de ses sœurs que, s'il pouvait rompre ses chaînes, il se retirerait dans la solitude pour vaquer uniquement à la prière. Il mourut dans les sentiments les plus chrétiens et alla jouir de Celui qu'il avait tant aimé pendant sa vie.

Nous avons raconté toutes ces belles morts pour montrer la bonne influence de la vie et les vertus de la Révérende Mère Catherine sur sa famille, qui fut sa gloire, comme elle-même avait été l'honneur de ses vertueux parents.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-MARGUERITE DES ANGES

Cette vénérable Mère naquit à Anvers de parents vertueux et riches; son père s'appelait Philippe de Valkanis et sa mère Catherine de la Dichque : elle reçut au baptême les noms de Marie-Marguerite. Dieu fit voir dès son plus jeune âge qu'il la destinait à quelque chose de grand. Elle ne faisait encore que bégayer lorsque sa mère, l'entendant une nuit se plaindre dans son berceau, lui demanda ce qu'elle avait, la petite enfant répondit : *Hélas! ma mère, je déplore mon malheur de n'être pas morte après mon baptême; j'eusse été délivrée de bien des dangers et je n'aurais pas couru le risque d'offenser Dieu.* Cette crainte du péché l'aida beaucoup à conserver la pureté du cœur.

A mesure que cette enfant de bénédiction avançait en âge, elle croissait en sagesse et en piété; elle était encore très jeune lorsqu'elle perdit ses parents. Elle fut alors mise en pension chez de vertueuses demoiselles qui élevaient des jeunes filles de son âge et elle fit tant de progrès dans la vertu qu'elle servait de modèle à toutes les pensionnaires. Son éducation terminée, elle se retira chez une de ses parentes à Nivelles et là elle ne put se dispenser de fréquenter un peu le monde; son caractère gai et aimable la faisait rechercher de tous; mais elle sut diriger sa conduite avec une telle prudence qu'elle ne passa jamais les bornes de la modestie chrétienne.

Ne voulant pas que ces distractions et ces divertissements mondains fissent tort aux exercices de piété qu'elle s'était prescrits, notre Marie-Marguerite se levait de grand matin pour aller à l'église, se confessait et communiait souvent avec une tendre dévotion, puis, de retour chez elle, se tenait prête à accompagner les autres personnes de la maison à la messe, comme si elle s'y rendait pour la première fois. Elle continua longtemps cette pieuse pratique, mais enfin elle fut découverte par une femme de chambre et par le prêtre qui lui donnait la Sainte Communion; elle les pria de lui garder le secret, ce qu'ils firent, non sans admirer l'humilité et la ferveur de cette jeune fille.

Cette fidélité au service de Dieu lui valut un dégoût toujours croissant du monde et des créatures; la grâce s'emparait de plus en plus de son cœur et elle se trouvait partout comme hors de son centre; elle s'écriait parfois en gémissant : *Hélas! Seigneur, je vois que les plus pauvres ont quelquefois des moments de repos, et moi, malheureuse, de quelque côté que je me tourne, je me trouve toujours au milieu des embarras et des difficultés.* En effet, on la pressait vivement de contracter une alliance honorable, mais elle ne put jamais s'y résoudre.

Se trouvant un jour dans l'église de Nivelles et remarquant que l'autel était très négligé, elle en fut profondément affligée et se dit en elle-même : *Quoi! je suis revêtue d'un beau satin parsemé de broderies d'or et l'autel de mon Dieu n'est orné que d'une étoffe usée : faut-il que l'esclave soit mieux couverte que son Seigneur? Se peut-il qu'une criminelle comme moi paraisse ainsi en pompe devant son Juge qui n'a pour parure que quelques vieux haillons?*

Elle fut si vivement pénétrée de cette pensée, qu'elle se dépouilla de son riche vêtement et en fit faire un bel ornement pour la pauvre église. Dieu récompensa cet acte de générosité en inspirant à Marie-Marguerite le désir d'embrasser la Réforme de sainte Térèse.

Impatiente d'être revêtue de l'habit de la Sainte Vierge, elle supplia la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy de le lui

donner sans délai. Cette bonne Mère lui accorda d'autant plus volontiers sa demande que sainte Térèse lui apparut au sortir du parloir en lui disant : *Voyez, ma fille, la bonne novice que je vous amène.* Encouragée par cette recommandation, la vénérable Mère donna l'habit à la jeune fille, le 17 novembre 1624, dix-huit mois avant son heureux trépas, avec le nom de Sœur Marie-Marguerite des Anges. Dès le commencement de son noviciat, elle se porta à la pratique de la vertu avec une ardeur incroyable; sa maîtresse, pour l'éprouver, lui commanda de découdre une petite robe qu'elle avait faite pour l'Enfant Jésus, en blâmant son ouvrage, quoiqu'il fût fort bien exécuté; elle obéit avec promptitude et simplicité sans témoigner le moindre mécontentement.

Elle appréciait grandement la vertu d'obéissance; environ huit jours après sa vêtue, on la vit répandre d'abondantes larmes en assistant à la profession de deux Sœurs; la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy lui ayant demandé pourquoi elle pleurait, elle lui répondit : *J'envie leur bonheur; je ne verrai jamais venir assez tôt le jour ou je pourrai, à leur exemple, faire le vœu d'obéissance.* Dieu voulut éprouver l'amour de sa servante en lui envoyant une grave maladie qu'elle supporta avec beaucoup de patience, mais qui fit craindre à la communauté qu'elle n'ait pas assez de force pour pratiquer la règle dans toute sa rigueur. Notre sainte et, séraphique Mère Térèse, qui avait déjà parlé en faveur de notre Sœur Marie-Marguerite au moment de sa vêtue, ne fit pas moins pour sa profession. Elle apparut de nouveau à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy et lui dit : *Ma fille, ne craignez pas de recevoir les vœux de cette novice; elle est propre pour nous et rendra de grands services à ma Réforme.* Ces paroles mirent fin à l'indécision des religieuses, et Sœur Marie-Marguerite fit sa profession, le 21 novembre 1625, avec une ferveur angélique et une joie extrême de se voir attachée par ses vœux à la croix de son Jésus.

Nous ne pouvons mieux juger de la générosité avec laquelle cette chère Sœur s'offrit en sacrifice à Dieu qu'en voyant avec

quelle magnificence il la récompensa. Il la confirma en grâce ainsi qu'il le révéla à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy qui le consigna sur le livre des professions à côté du nom de Sœur Marie-Marguerite par ces paroles : *Cette mienne fille suivra à jamais l'Agneau divin; ce que j'ai signé de mon nom; Anne de Saint-Barthélemy; comme si elle eût dit : cette âme qui s'est unie à Jésus par ses vœux ne s'en séparera jamais.*

En effet, la nouvelle professe s'unit dès lors tellement à Dieu qu'elle ne pouvait se lasser de jouir de sa présence dans le calme de l'oraison; elle y passait quelquefois des nuits entières, outre les heures fixées par la règle, si bien que la prieure, craignant pour sa santé, lui commanda de prendre son repos comme les autres; ce fut la seule relâche qu'elle accorda à son esprit, car elle était toujours occupée de Dieu. Tout lui servait d'échelle pour s'élever jusqu'à lui; ses œuvres l'excitaient à admirer et à publier sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Elle exprimait alors ses sentiments avec des accents de ferveur et d'amour qui ravissaient les Sœurs. Celles-ci s'étonnaient cependant que de très petites choses fussent capables d'imprimer de si belles pensées dans son esprit et lui disaient qu'elle ferait mieux en allant directement à Dieu qu'en s'arrêtant à ces bagatelles. Elle leur répondait : *Mes Sœurs, ne découvrez-vous pas les grandeurs du Créateur dans les œuvres de ses mains, si petites qu'elles soient?* Puis elle leur développait ces paroles d'une manière qui embrasait leur cœur et suspendait les forces de leur esprit.

Mais c'était surtout l'adorable Eucharistie qui faisait l'objet de sa plus ardente dévotion. Lorsqu'on l'exposait en public, elle ne pouvait s'en éloigner et restait en sa présence des journées entières, enflammée d'amour par la contemplation du Dieu caché et pénétrée de respect par la connaissance de son néant. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, n'ignorant pas les effets merveilleux que produisait dans l'âme de la Sœur Marie-Marguerite la réception de la Sainte Eucharistie, lui permettait de communier plus fréquemment que les autres.

L'amour divin qui embrasait le cœur de cette chère Sœur lui inspirait le désir de faire de grandes pénitences; elle se donnait la discipline avec tant de cruauté, que le sang coulait en abondance de son corps; les cilices et les chaînes de fer lui paraissaient trop doux si elle ne se privait en même temps de tout ce qui pouvait lui faire le moindre plaisir.

Les démons, jaloux de sa vertu, l'attaquèrent de mille manières et s'efforcèrent même plus d'une fois de lui ôter la vie; ils lui apparaissaient sous des formes horribles et l'appelaient par son nom, même pendant l'oraison. Pour les combattre et pour en triompher, elle n'employa d'autre moyen que la prière et obtint la permission de se lever plus tôt que la communauté pour se livrer à ce saint exercice.

Dieu même, pour augmenter sa vertu et ses mérites, l'affligea assez souvent par de graves maladies. Une fois entre autres, elle fut atteinte d'une fièvre violente causée par un érysipèle qui lui fit au côté gauche une plaie longue et large comme la main et profonde de trois doigts; elle en ressentit de si vives douleurs les cinq ou six premiers jours qu'on crut la perdre et on lui administra les derniers sacrements. Elle les reçut avec une tendre dévotion et elle donna à ses Sœurs l'exemple d'une patience surhumaine; elle remerciait Dieu de la grâce qu'il lui faisait de lui fournir l'occasion de souffrir pour son amour et lui répétait souvent ces paroles : *Septies in die laudem dixi tibi*, lui témoignant par là que toute son occupation était de publier l'excès de ses miséricordes.

Le mal s'aggrava encore par suite de la formation de plusieurs abcès qu'il fallut percer; aussi bientôt le corps de la malade ne fut plus qu'une plaie; mais sa patience croissait avec ses douleurs et elle était parfaitement soumise au bon plaisir de Dieu; une seule chose lui causait de la peine, c'était d'être à charge à ses Sœurs et dans l'impuissance de reconnaître leurs services.

Une des plus jeunes religieuses de la maison, considérant un jour le calme dont jouissait la Sœur-Marie-Marguerite au milieu des plus cruelles douleurs, la félicita du bonheur qu'elle

goûtait à souffrir avec un cœur tout pénétré d'amour de Dieu. La sainte malade lui répondit : *Hélas! chère Sœur, les douleurs de mon corps, quoique bien fortes, ne sont rien auprès de celles que je souffre dans mon âme; je ne sens en moi qu'aridités, que sécheresses, que désolations intérieures : si on me précipitait d'un lieu élevé et que tout mon corps en fût brisé, j'en souffrirais moins que de l'état où je me trouve; je trouverais des roses parmi ces douleurs, et parmi celles que j'endure je ne sens que des épines.* La même religieuse, qu'une ferveur un peu indiscrete emportait souvent à de pieuses saillies, lui dit encore une autre fois qu'elle devait s'estimer heureuse d'avoir de si belles occasions de souffrir; au même instant, la malade ressentit une si violente douleur qu'elle s'évanouit et on craignit de la voir expirer. Revenue à elle, elle dit confidemment à la jeune Sœur, qu'au plus fort de son mal, elle disait à Dieu dans le fond de son âme : *Encore plus, Seigneur, encore plus!* Du reste, elle n'endurait ces maux que pour procurer le salut d'une âme; voici comment la chose arriva :

Lorsqu'elle était tourière, un certain religieux lui demanda un jour si elle était bien la Sœur Marie-Marguerite; sur sa réponse affirmative, il ajouta : *Seriez-vous disposée à souffrir pour procurer la perfection d'une âme?* Elle affirma que ce serait pour elle un bonheur. *Mais*, reprit le Père, *réfléchissez à ce que vous dites avant de vous engager dans une chose dont vous pourriez ensuite vous repentir.* — *Je répète*, reprit cette fervente religieuse, *je répète que je souffrirais avec joie tout ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer pour procurer la perfection de qui que ce fût.* — *Eh bien!* dit le Père, *vous ne tarderez pas à ressentir les effets de votre engagement.* En effet, quatre jours plus tard, la Sœur Marie-Marguerite était atteinte de la maladie que nous venons de raconter; il y avait à peu près un mois qu'elle souffrait, lorsque le religieux vint s'informer de son état. Ayant appris qu'elle endurait les plus cruelles douleurs, il dit à la tourière en souriant : *Demandez-lui si elle ratifie la parole qu'elle m'a donnée il y a quelque temps.*

La tourière transmit ce message, et, comme la malade, tout étonnée, la regardait fixement, elle ajouta : *Eh bien! chère Sœur, pourquoi ce silence? Le Père se rit de vos douleurs et vous ne me dites rien.* La pauvre patiente lui repartit : *Dites-lui de ma part que je m'abandonne au bon plaisir de Dieu, prête à souffrir autant qu'il lui plaira, oui, en vérité, je n'aspire qu'après les souffrances et je les désire ardemment.* Longtemps après, le même Père revint et dit à la tourière : *La malade a assez souffert; dites-lui qu'elle prenne courage et qu'elle demande à Dieu son rétablissement.* La bonne Sœur oublia la commission; mais, comme la malade endurait des douleurs presque insupportables et que toute la communauté était allée au tombeau de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy prier pour son soulagement, la mémoire lui revint et elle alla aussitôt lui transmettre le message du Père. La Sœur Marie-Marguerite, levant les yeux au ciel, demanda la grâce d'être rétablie en parfaite santé; elle fut exaucée et se trouva guérie à l'instant même. La personne pour laquelle elle avait tant souffert ne cessa de faire de grands progrès dans la vertu jusqu'à son heureuse mort qui arriva en l'année 1661.

Les médecins avaient assuré que si la malade ne mourait pas, elle resterait infirme jusqu'à la fin de sa vie; lorsqu'ils la virent parfaitement rétablie, ils ne doutèrent pas que la main de Dieu, qui l'avait frappée, n'ait eu le pouvoir de la guérir d'une manière qui déroutait les données de la science.

Outre cette faveur miraculeuse, notre chère Sœur eut le bonheur d'en recevoir beaucoup d'autres : Notre-Seigneur et la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy lui apparurent bien souvent à Anvers pour la consoler dans ses peines. Dans les grandes calamités publiques, Dieu l'avertissait intérieurement de beaucoup prier pour désarmer sa colère. Une nuit, étant couchée, elle sentit une inspiration si pressante qu'elle se leva sur-le-champ et se mit en prières, conjurant le Seigneur d'épargner son peuple; à peine eut-elle terminé qu'il s'éleva un horrible tremblement de terre qui aurait causé la ruine de la ville si elle n'eût détourné le coup par ses oraisons.

En 1644, les supérieurs chargèrent la Sœur Marie-Marguerite de la fondation d'Oirschot; elle en fut la première prieure. La vertueuse Mère, remplie de l'amour de Dieu, avait tout le zèle nécessaire pour établir son règne dans cette ville où les hérétiques étaient en majorité. Elle apporta un grand soin à la formation spirituelle de ses filles et y réussit si bien que c'était pour elle une grande consolation dans la suite de les voir uniquement occupées de Dieu. Elle estimait plus une de ces âmes saintes que mille de ces lâches qui vivent dans le monde et s'écriait souvent : *O solitude, ô solitude aimable! que vous procurez de grands avantages à ceux qui vous recherchent; on ne pourra jamais exprimer le bonheur qu'on trouve en vous. Qu'il est vrai, ô mon Dieu, que plus on s'éloigne de la créature, plus on s'approche de vous,*

Elle conduisait ses filles avec autant de douceur que de fermeté, ne leur parlant que des choses du ciel, mais si divinement qu'on ne doutait point que le Saint-Esprit ne parlât par sa bouche; dans les Chapitres, elle les exhortait à la mortification des sens et à la perfection intérieure avec tant d'énergie, que le démon n'avait aucune prise sur elles. L'ardeur de son zèle la portait à étendre son action jusque sur les personnes du dehors; elle consolait les catholiques persécutés, raffermissait ceux qui chancelaient dans la foi et ne craignait même pas à l'occasion de rendre service aux hérétiques dans l'espoir de les gagner à la vérité. Ses filles assuraient qu'elle n'avait rien de l'humanité, excepté les souffrances qui étaient son pain quotidien.

La Révérende Mère Marie-Marguerite resta quatorze ans à Oirschot; les sept premières années, elle goûta de grandes douceurs intérieures; mais pendant les sept dernières années, elle endura dans son corps et dans son âme des douleurs qui faisaient de sa vie un vrai martyre. Sept mois avant sa mort, le mal augmenta au point qu'elle n'était plus un moment sans souffrir, si bien que, dévorée par une fièvre brûlante, elle disait à ses filles : *Il me semble sentir en moi-même les flammes du purgatoire.* Elle fut aussi atteinte de douleurs si

étranges dans tous ses membres, qu'on eût dit qu'on lui perçait les jambes et les pieds avec des pointes aiguës, et, en effet, son pauvre corps était couvert de plaies et d'ulcères. La pensée que tel était le bon plaisir de Dieu la consolait au milieu de toutes ses souffrances; son abandon à la Providence faisait enrager les démons, qui s'écriaient souvent en présence des religieuses : *Marie-Marguerite, jusqu'à quand vous tourmenterez-vous avec votre divine Providence?* Outre les peines corporelles, la Révérende Mère Marie-Marguerite fut plongée dans un martyre intérieur si cruel qu'elle ne put s'empêcher de se plaindre à son Époux : *Mon Seigneur, lui disait-elle, ne vous ai-je pas servi dès mon enfance? pourquoi donc m'abandonnez-vous jusqu'à ce point qu'il me semble qu'il n'y a pas de Dieu pour moi?* Elle supportait néanmoins ces délaissements avec patience, et elle répétait même souvent *qu'elle les souffrait avec joie et qu'elle serait bien aise d'en souffrir encore plus jusqu'au jour du jugement, si tel était le bon plaisir de Dieu; que ce qu'elle souffrait était bien peu de chose par rapport à l'éternité et que ses péchés seuls méritaient de plus grandes souffrances.* Enfin Dieu voulant la retirer de ce monde dissipa ses sécheresses et ses douleurs et lui rendit le calme intérieur; elle parut tout à coup d'une beauté surprenante qui charma toutes ses filles, et elle expira en cet état, le 5 février 1658, à l'âge de cinquante-deux ans, après vingt-neuf ans de profession.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE ISABELLE DU SAINT-ESPRIT

La Révérende Mère Isabelle ne prit pas l'habit de la Réforme du vivant de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, mais ayant été la première qui le reçut après sa mort, elle mérite d'avoir sa place dans cette histoire.

Elle naquit d'une famille aussi recommandable par sa vertu que par sa noblesse; son père, Mathieu d'Arquine, d'origine espagnole, chevalier de Saint-Jacques, possédait de si rares qualités, qu'il mérita d'occuper de hautes charges auprès du

roi catholique; sa grande réputation lui fit obtenir la main de M^{lle} de Boisot et de Taxis, riche héritière des Pays-Bas, dont il eut douze enfants. Dieu en prit quatre au berceau pour les placer dans son paradis; les huit autres embrassèrent différents états; le plus jeune des garçons se maria et mourut jeune; les deux autres reçurent les Ordres sacrés. L'ainée des cinq filles épousa don Estevan de Gamarrhe, seigneur rempli de vertus et de mérites; les quatre autres choisirent la vie religieuse; deux entrèrent dans l'Ordre de Saint-François et deux dans la Réforme de sainte Térèse; l'une de ces dernières alla à Ypres où elle porta le nom de Claire-Eugénie-Térèse de Jésus et l'autre vint à Anvers où elle fut appelée Isabelle du Saint-Esprit; c'est de celle-ci que nous allons raconter la vie.

Elle naquit le 28 juin 1606, et reçut au baptême le nom de Charlotte, mais à sa confirmation elle y ajouta celui d'Isabelle, qui signifie un septenaire de Dieu et représentait les sept dons du Saint-Esprit qui remplirent alors son âme et la disposèrent à soutenir de grands combats pour la foi et à remporter des victoires signalées par la force de son amour.

Tout enfant, elle parut abondamment pourvue de bonnes dispositions pour la vertu. Son naturel la portait au bien, son esprit pénétrait les choses les plus difficiles, et son cœur était docile à recevoir les belles leçons qu'on lui donnait.

Elle n'avait encore que huit ans, lorsqu'une religieuse, chargée de son éducation, l'initia aux premiers principes de la vie intérieure; cette semence tomba dans un terrain si bien préparé, que la pieuse enfant devança bientôt celles qui avaient déjà vieilli dans la pratique de l'oraison. Son naturel charitable la portait à soulager les malheureux; elle connaissait le prix de l'humilité et préférait qu'on louât ses compagnes que de la louer elle-même; elle était grave et modeste dans ses discours et n'assistait jamais à aucune réunion sans implorer auparavant le secours du ciel pour ne rien dire qui pût altérer la pureté de sa conscience. Dieu récompensait cette fidélité en l'attirant parfois fortement à lui au milieu des compagnies;

elle porta un an entier un rude cilice et faisait d'autres pénitences très sévères.

De si beaux commencements faisaient prévoir ce que pourrait devenir cette enfant dans la suite. Un saint ecclésiastique l'ayant rencontrée dans une assemblée, fut prié de dire ce qu'il en pensait, il répondit : *Je remarque en elle les principes d'une perfection sublime ; à ce que j'en puis juger, Dieu la destine à de grandes choses pour sa gloire et pour son service.* Notre vénérable P. Dominique de Jésus-Maria avait la même opinion. Étant un jour à Bruxelles, environné d'une grande foule, et ayant aperçu notre Isabelle, il leva le bras pour lui donner une médaille et témoigna par cette distinction qu'il découvrait en elle un fond de vertu qu'il ne remarquait pas dans les autres.

Dieu inspira enfin à cette âme privilégiée le désir de la retraite. Tout d'abord, ne sentant en elle aucun mauvais penchant, elle ne voyait pas de danger à rester dans le monde et éprouvait quelque peine à s'en éloigner. La lecture des œuvres de sainte Térèse acheva ce que Dieu avait commencé dans le fond de son cœur ; elle y lut : *Que la profession religieuse était le chemin le plus sûr pour atteindre le ciel quoiqu'on ne s'y sentisse point poussé.* Elle se dit alors : *Ma vocation est entre mes mains ; j'embrasserai la Réforme, non par penchant, mais pour le pur amour de Dieu.*

Tout le monde fut surpris de son dessein. On essaya de l'en détourner, mais ce fut en vain ; elle prit l'habit à Anvers le 8 janvier 1629, à l'âge de vingt-deux ans ; et reçut le nom de Sœur Isabelle du Saint-Esprit. Dès son entrée, elle entreprit avec courage l'ouvrage de sa perfection et elle l'avança d'une telle manière, qu'elle eut le bonheur de goûter qu'il n'y a rien de plus doux que le joug de Jésus crucifié. Pour s'attacher plus fortement à la croix de cet aimable Sauveur, elle fit ses vœux solennels, le 12 janvier 1630, avec une joie extraordinaire. Le lendemain, on lui donna le voile et on lui mit le manteau de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy comme pour la faire héritière de son double esprit.

La nouvelle professe établit l'édifice de sa perfection sur les fondements d'une profonde humilité, d'une parfaite obéissance et d'une mortification continuelle. Élevée par la grâce de Dieu à une sublime oraison, elle marchait surtout à la lumière de la foi, sans ces douceurs sensibles que les âmes faibles recherchent avec tant d'empressement; elle s'étudiait à conserver son âme en paix en fuyant tout ce qui aurait pu la troubler; ce repos intérieur la disposait à jouir de la présence de Dieu dans son cœur; elle éprouvait pour cet aimable Objet l'amour le plus fort et le plus désintéressé; lui seul pouvait combler ses désirs et les heures ne lui paraissaient que des instants lorsqu'elle les employait à contempler ses grandeurs. Elle trouvait tant de plaisir dans cet exercice qu'elle disait souvent : *Je me crois bienheureuse, parce que Dieu est bienheureux.*

Si elle se complaisait en Dieu seul, Dieu témoignait aussi qu'il trouvait ses délices dans le cœur de son épouse et qu'il avait de grands desseins sur elle. On s'occupait alors de la fondation d'un couvent de Carmélites à Cologne; la Révérende Mère Térèse de Jésus, conventuelle de Bruxelles, et notre Sœur Isabelle furent choisies pour l'entreprendre; elles arrivèrent à leur destination le 5 décembre 1637.

Ces deux religieuses brillèrent d'un éclat merveilleux dans le nouveau Carmel; la Mère Térèse se faisait remarquer par sa prudence et sa charité, la Sœur Isabelle par son humilité; elle s'appliquait à demeurer cachée, mais ses vertus édifiaient et instruisaient les novices qui commençaient à peupler la petite fondation. Son amour pour Dieu lui faisait aimer la retraite, elle eut un jour la pensée de faire ses exercices spirituels sur un fumier, croyant que son ingratitude et ses infidélités à la grâce la rendaient digne d'un lieu si abject. Dieu, qui se fait un plaisir de répandre ses faveurs sur les humbles, lui en départit en abondance à cette occasion. Ses entretiens étaient si pieux et si surnaturels, qu'elle enflammait les cœurs de ses Sœurs; mais elle fit surtout voir l'ardeur de son zèle lorsqu'elle fut chargée du soin des novices; elle les instruisit

si bien, qu'elle les entraîna à sa suite à se donner entièrement à Dieu; même en les mortifiant, elle savait gagner leur affection.

Lorsque la Révérende Mère Térésè eut achevé son triennat, on la rappèla à Bruxelles; un départ si soudain fut une grande épreuve pour la Sœur Isabelle sur laquelle retomba, avec la charge de prieure, tous les embarras d'une nouvelle fondation. Elle fit aussitôt chercher l'image de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui se trouvait dans la ville, et, l'ayant placée avec solennité dans le couvent, elle dit à ses filles : *Voilà notre prieure; Dieu nous la donne pour telle; nous devons la reconnaître et lui obéir en tout.* Toutes les religieuses sentirent alors naître dans leurs cœurs une si grande confiance dans la vénérable Mère Anne, qu'elles avaient recours à elle dans tous leurs besoins; elles en reçurent de grandes faveurs spirituelles et temporelles. Cette image de la vénérable Mère Anne leur procura celle de Notre-Dame de Paix; voici comment la chose arriva : Marie de Médicis, reine de France, ayant encouru la disgrâce du roi son fils, vint se réfugier à Cologne, où elle tomba dangereusement malade; la Révérende Mère Isabelle, l'ayant appris, lui envoya l'image de la vénérable Mère Anne, de qui elle avait déjà reçu une fois la grâce de la guérison. La reine accueillit l'image avec plaisir; elle n'obtint pas le rétablissement désiré, mais un parfait abandon au bon plaisir de Dieu. Avant sa mort, voulant remercier les Carmélites, elle leur laissa l'image de la Vierge taillée du bois de Notre-Dame de Montaigu. La Révérende Mère Isabelle la reçut avec beaucoup de joie et comprit alors le sens de deux visions qu'elle avait eues plusieurs années auparavant.

Étant encore à Anvers, elle aperçut un jour en songe un beau vaisseau qui faisait voile vers l'Angleterre et sur lequel était une Vierge d'une beauté ravissante, tenant le petit Enfant Jésus sur le bras gauche et ayant un sceptre dans la main droite. Une autre fois, elle vit la même Vierge, non plus sur un vaisseau, mais sur les épaules d'un Carme Déchaussé qui lui apportait ce don du ciel; elle l'exposa sur un autel; le tout se vérifia dans la suite. En effet, cette statue avait été

portée en Angleterre par Marie de Médicis; après sa mort, un Carme Déchaussé la rapporta à la Révérende Mère Isabelle qui la fit mettre dans un oratoire, sur un autel, afin que la communauté la révérait sous le titre de Notre-Dame de la Paix. Elle ordonna qu'on solenniserait tous les ans la veille de l'Épiphanie l'entrée de la Reine des anges dans le couvent. Les habitants de la ville demandèrent à ce qu'on exposât publiquement une fois par an la sainte image à leur vénération; cela leur fut accordé et cette exposition fut fixée au quatrième dimanche de Carême.

Une grande foule de peuple va tous les ans ce jour-là honorer la sainte Reine de la paix et gagner l'indulgence plénière accordée à ceux qui font ce pieux pèlerinage.

La Révérende Mère Isabelle ne fut pas plutôt en possession de ce précieux trésor, qu'elle forma le dessein de lui bâtir un temple magnifique; avec la permission des supérieurs, elle commença cette œuvre et eut le bonheur de l'achever. Le prince Ferdinand, duc de Bavière et électeur de Cologne, posa la première pierre, le 16 juillet 1643, avec une grande solennité; mais dès lors les contradictions ne manquèrent pas à la Révérende Mère : on trouvait son zèle excessif; on la blâmait d'avoir entrepris un tel édifice lorsque la communauté, loin d'avoir du superflu, manquait encore quelquefois du nécessaire. Dieu permit même que l'argent lui manquât à différentes reprises pour payer les ouvriers et elle eut à subir les emportements de l'architecte, qui était d'un caractère violent; mais elle souffrait tout avec patience, supportant les fautes d'autrui comme elle souhaitait qu'on lui pardonnât les siennes. Cependant Dieu vint toujours à son secours, lorsque la nécessité devenait extrême et il lui fournit plus d'une fois de l'argent par des moyens extraordinaires. La Sainte Vierge encourageait elle-même la Révérende Mère Isabelle à poursuivre son projet; elle se fit voir à elle en songe sur les murailles du nouveau bâtiment, ayant la croix sur les épaules, tandis que la Mère Isabelle se tenait à côté d'elle, sans aucun fardeau, lui faisant ainsi comprendre qu'elle se chargeait de l'achèvement de

l'église et qu'elle la soulagerait dans les embarras au milieu desquels elle se trouvait.

Pendant que la Révérende Mère Isabelle était prieure, il arriva un fait qui mérite d'être rapporté. Un jour de la Pentecôte, comme elle était occupée dans sa cellule à écrire des lettres pressées, pendant que la communauté était au réfectoire, la Sœur qui servait à table ne fut pas très satisfaite de la voir absente en une fête si solennelle. Pendant qu'elle entretenait cette pensée dans son esprit, elle vit Notre-Seigneur qui semblait présider et qui lui dit : *Allez appeler la Mère prieure.*

La Sœur courut aussitôt remplir ce message et s'écria : *Ma Mère, Notre-Seigneur est au réfectoire; il demande Votre Révérence.* Cette sage supérieure ne parut pas d'abord faire grand cas de cette communication; cependant, considérant que cette bonne Sœur recevait souvent de pareilles faveurs, elle lui dit en souriant : *Il faut que je vous obéisse au moins une fois l'an.* Ayant fermé sa lettre, elle alla au réfectoire, mais Notre-Seigneur n'y était plus. La religieuse, toute confuse, se prosterna par terre les bras en croix en poussant de profonds soupirs. Pour dissiper l'étonnement de la communauté, la Révérende Mère Isabelle prit la parole : *Chères filles, dit-elle, désirez-vous comprendre la conduite de cette Sœur? Elle a vu visiblement que Notre-Seigneur préside dans une communauté lorsque la prieure est légitimement occupée; vivez dans cette foi et Dieu sera toujours le guide de votre vie.*

C'est ainsi que la Révérende Mère profitait de toutes les circonstances pour procurer l'avancement spirituel de ses filles. Croyant même dans son humilité qu'une autre leur ferait plus de bien qu'elle-même, elle supplia les supérieurs de la remplacer. Elle fit tant d'instances, qu'enfin on lui envoya la Révérende Mère Térèse de Jésus, fille de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui avait été témoin de ses vertus et s'était nourrie de sa doctrine. Elle arriva, le 10 mars 1649. Dès lors, les deux Mères ne firent qu'un cœur et qu'une âme pour étendre le culte de la Sainte Vierge par l'achèvement de

l'église et procurer le bien de la communauté en faisant terminer le monastère; grâce à leurs soins, les religieuses purent s'y établir la veille de la fête de notre sainte Mère Tèreſe, en 1649.

Mais examinons en détail les vertus de la Révérende Mère Isabelle : dès son réveil, elle se prosternait à terre, élevait son cœur à Dieu et lui offrait toutes ses actions de la journée; elle s'en allait ensuite au chœur, où elle arrivait presque toujours la première; et là, anéantie en présence de l'adorable sacrement de l'autel, elle faisait avec une admirable ferveur des actes de foi, d'humilité, d'adoration, présentant Jésus-Christ au Père Éternel, unissant ses actions à celles de cet Homme Dieu et formant le projet de les faire dans le même esprit et pour les mêmes fins qui le faisaient agir lorsqu'il était sur la terre. Par cette sainte union, elle donnait à ses œuvres les plus petites un prix infini et rendait ses sacrifices et ses peines agréables à Dieu. Elle estimait beaucoup sa sainte vocation et la considérait comme un état qui l'engageait à ne vivre qu'avec Dieu et que pour Dieu; cette pensée lui faisait aimer la solitude où d'ailleurs elle recevait les plus grandes faveurs. Elle s'appliquait à l'observance des petites choses et disait à ce sujet : *Il n'y a rien de petit dans le service de Dieu, parce que tout nous porte vers lui; il n'y a rien de grand dans le monde, parce que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde.*

La pauvreté lui était chère. Ce vide des créatures lui procurait une grande plénitude de Dieu. *Moins je possède*, disait-elle, *plus je suis satisfaite*; elle montra bien la vérité de cette parole, quand elle manquait d'argent pour payer les ouvriers; bien loin d'éprouver de la confusion, elle s'estimait heureuse. Elle recherchait les habits les plus usés, les portions les plus insipides, les images les plus simples; elle n'aimait pas ces vaines curiosités qui nuisent à la perfection des âmes religieuses ni ses tendresses sensibles qui viennent quelquefois de l'amour propre plus que de l'amour de Dieu; si elle se trouvait dans les sécheresses, elle acceptait cette soustraction de l'onction de la grâce avec un parfait abandon au bon plaisir

de Dieu et se consolait de ce qu'elle appelait sa lâcheté et sa tiédeur en voyant la ferveur des autres.

On ne pouvait être plus détaché des créatures que ne l'était cette bonne Mère; elle aimait ses parents en Dieu et pour Dieu sans aucun retour sur elle-même : elle disait que *l'unique chose que nous devons avoir à cœur, pendant cette vie est d'aimer et de servir Dieu*; lorsqu'elle communiait, elle lui faisait un sacrifice des puissances de son âme et de ses sens extérieurs et le priait de les régler de telle sorte, qu'ils ne se permissent rien de ce qui pouvait lui être agréable.

Si elle sentait du penchant ou de la répugnance pour quelque chose, elle réprimait ces premiers mouvements de la nature par ces paroles : *Tu solus*, comme si elle eût dit qu'elle n'avait d'autre volonté que celle de Dieu et qu'elle était résolue à n'agir en tout que pour son amour. Elle était, en effet, si dégagée d'elle-même qu'elle était toujours prête à se soumettre à ses supérieurs, quand même ils l'eussent envoyée aux extrémités du monde. Jamais elle ne leur témoignait aucun désir personnel; elle disait : *Je veux tout ce qu'ils veulent, afin qu'il n'y ait rien de moi là où tout doit être de Dieu; je cherche parce que Dieu veut, et eux ne doivent pas chercher à satisfaire à mes désirs, mais à me faire accomplir leur volonté, qui est celle de Dieu.*

Aussi elle trouvait l'obéissance imparfaite lorsqu'on obéit parce que le commandement plaît, ou que les supérieurs sont sympathiques, au lieu de considérer uniquement que c'est Dieu qui parle par leur bouche; pour elle, que son supérieur fût jeune ou vieux, savant ou ignorant, elle lui obéissait également, ne voyant que Dieu en sa personne. Son humilité n'était pas moins admirable que son obéissance. Bien que sa vie eût toujours été innocente, elle s'estimait la plus grande pécheresse du monde, non à cause de péchés qu'elle n'avait pas commis, mais à cause de ceux qu'elle était capable de commettre, disait-elle, sans un secours puissant de la grâce. Elle exagérait les fautes bien légères de son passé, et disait *que si elle n'avait pas péché plus grièvement, elle devait en*

rendre gloire à Dieu qui avait arrêté les mauvais penchans qui la portaient au mal ; et que, dans la crainte que sa grande faiblesse ne la fit succomber, il l'avait préservée de ces tentations qu'il permet en d'autres pour les éprouver ou les perfectionner. Elle soutenait même que Dieu communique surtout ses grâces pour faire éclater ses miséricordes ; que c'était donc à cause de sa grande faiblesse qu'il lui faisait tant de faveurs et manifestait ainsi sa miséricorde envers elle plus qu'envers toute autre. Cette bonne Mère, toute pénétrée de ces bas sentimens d'elle-même, méprisait les louanges et était insensible aux railleries et aux autres mauvais procédés, elle savait que le bien qui se trouvait en elle venait de Dieu et que le mal provenait du fonds inépuisable de malice que tout homme renferme en lui-même. Elle se faisait un plaisir d'exercer les offices les plus vils ; c'était l'affliger que de chercher à l'obliger ; elle disait : *Il n'est pas juste que la maîtresse serve la servante.*

Dieu, satisfait de ces anéantissements volontaires, récompensait sa fidèle épouse en lui donnant des lumières sublimes pendant l'oraison ; elle trouvait tant de goût à méditer les mystères de la Passion, que souvent on la trouvait sans mouvement, absorbée en Dieu ; elle passait ainsi des heures entières sans que son esprit se fatiguât en aucune manière. Mais le temps des douceurs ne dura pas toujours ; Dieu conduisit bientôt notre Mère Isabelle du Thabor au Calvaire. Pendant onze ans, elle fut privée de consolations et goûta toute l'amertume de la croix ; elle ne trouvait rien de plus froid que son cœur, de plus languissant que son amour, enfin elle était dans un état digne de pitié. Quelques rayons que Dieu faisait luire parfois dans son âme étaient son seul soutien au milieu de si désolantes épreuves.

Enfin Dieu fit reparaître le beau soleil de la grâce dans cette chère épouse et lui rendit une profonde paix. Alors le cœur brûlant du plus tendre amour pour son céleste Époux, l'esprit éclairé des lumières divines, les heures d'oraison ne lui paraissaient plus que des moments ; elle se voyait élevée jusqu'à la connaissance de l'adorable Trinité ; elle découvrait dans cet abîme

inépuisable de grandeurs un océan de perfections et une profusion infinie de grâces répandues sur les âmes, ce qui la faisait s'écrier avec l'Apôtre : *Qui gloriatur in Domino gloriatur. Que toute notre gloire soit en Dieu et de Dieu : lui seul est l'unique Sage, l'unique Beau ; l'unique Tout-Puissant ; lui seul peut satisfaire nos désirs. Que le visible donc nous soit invisible, et que l'invisible nous soit seul visible ; il fait notre bonheur ; nous trouvons tout en lui.* Elle se réjouissait de ce que Dieu est ce qu'il est, de ce qu'il est le bonheur par essence et que son bonheur est indépendant de ses créatures ; elle n'agissait en tout que pour lui plaire et sans autre vue que celle de sa gloire. Insensible à ce qui la concernait elle-même, elle souffrait avec patience les égarements d'une imagination vagabonde qu'elle ne pouvait pas toujours fixer selon ses désirs, malgré les grandes lumières dont elle était favorisée. Après cette heureuse période, Dieu voulut la purifier encore en la faisant passer de nouveau par d'épaisses ténèbres ; privée tout à coup de ce qui faisait sa consolation et son soutien, elle ne trouvait plus en elle les vertus théologiques qui semblaient s'être évanouies ; elle n'était pas plus touchée de la présence de Dieu que si elle n'eût jamais goûté la douceur, et le peu qui lui restait de lumière ne servait qu'à lui faire paraître son état plus désolant ; mais cette fois l'épreuve ne dura que quatre ou cinq semaines, après lesquelles le calme fût rendu à son âme. Jésus-Christ lui apparut comme un Objet rempli de grâces qu'il voulait répandre sur elle pour ranimer son courage. Cette vision calma la tempête qui avait agité son cœur ; elle eut le bonheur de se voir enrichie des faveurs du ciel avec plus de profusion que jamais ; ses vertus brillèrent d'un nouvel éclat, son horreur du péché augmenta, au point qu'elle eût préféré endurer les peines infinies de l'enfer que de commettre la moindre faute, parce que, disait-elle, *il y a de la justice dans ces peines ; mais dans l'offense, quelque légère qu'elle soit, il ne se trouve rien que d'abominable ; tout y est directement opposé à Dieu.*

La Révérende Mère Isabelle mettait toute sa confiance en Dieu ; elle s'appuyait sur sa misère pour l'obliger, en quelque

sorte, à la secourir : *Il est digne de la bonté de Dieu*, disait-elle, *de faire plus de bien là où il y a moins de mérites et plus de besoins*. Cette confiance produisait en elle cette insensibilité au milieu des épreuves multipliées qu'elle eut à traverser; elle était comme le rocher au milieu des vagues de la mer, rien ne l'ébranlait et elle recevait tout de la main de Dieu. Modeste et mortifiée, elle fuyait la vue des créatures et ne les abordait que les yeux baissés; au réfectoire, elle mêlait de l'absinthé à ses aliments et mangeait ses portions sans sauce, sans sel et sans vinaigre; si elle y trouvait quelquefois une chenille ou tout autre objet capable de faire soulever le cœur, elle se faisait un plaisir de l'avalier malgré les répugnances de la nature. Elle était heureuse d'être surchargée d'emplois pénibles parce qu'elle désirait ardemment fatiguer son corps pour le Dieu qui remplissait son âme de douceur; pour se mortifier, elle demeurait à genoux, non seulement pendant l'oraison commune, mais encore des nuits entières devant l'adorable sacrement de l'autel.

Ce penchant pour les austérités provenait du grand amour que la Révérende Mère avait pour Dieu. Il était le seul objet de ses pensées et de ses affections; ni les attrait du monde, ni les prospérités de sa famille, ni même les consolations célestes ne pouvaient suffire à remplir son cœur; tout ce qui n'était pas Dieu lui-même lui était indifférent; sa vie même ne la touchait en rien et elle était toujours prête à la sacrifier si elle eût pu, à ce prix, détruire le péché et établir le règne du pur amour. Sentant son impuissance à produire des actes d'une parfaite charité, elle puisait dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, s'unissant à leurs divins transports.

Un jour, après la communion, elle eut le bonheur de découvrir les trésors inépuisables de grâces que nous a mérités Notre-Seigneur et elle entendit intérieurement qu'on lui en faisait don pour qu'elle pût les partager avec d'autres; une autre fois, comme elle réfléchissait sur ses faiblesses et qu'elle se disait en elle-même : *Une seule communion suffit pour sanctifier une âme, d'où vient donc que je reste si imparfaite*

après en avoir fait un si grand nombre? On lui répondit intérieurement qu'elle verrait l'effet de cette communion qui devait la sanctifier, et que par sa vertu elle contribuerait à la perfection de beaucoup d'autres personnes, ce qui arriva comme nous allons le voir par quelques exemples :

Un gentilhomme français, qui s'était souvent battu en duel, avait eu le malheur de tuer plusieurs de ses adversaires. Ayant eu une fois l'occasion de voir la Mère Isabelle, il fut si charmé de ses entretiens qu'il continua de lui rendre visite et enfin, converti par ses avis, il devint un vrai chrétien et un grand serviteur de Dieu. Il renonça au monde et se fit prêtre; sa santé ne lui permit pas d'embrasser une vie plus austère, comme il l'aurait désiré.

Un jeune seigneur, engagé bien avant dans le crime, n'avait pas le courage de briser les chaînes qui l'attachaient à la terre; enfin, grâce aux ferventes prières et aux sages conseils de la Mère Isabelle, il rompit avec le siècle et entra dans un Ordre religieux où il finit saintement sa vie.

Un homme de qualité se laissa tellement emporter par la colère, qu'il écrivit une lettre fort impertinente à la Révérende Mère Isabelle; celle-ci la lut sans le moindre trouble et y répondit dans des termes si modestes, que cet homme se repentit de sa violence, conçut un grand respect pour une si sainte religieuse et remercia Dieu de lui avoir fait la grâce de revenir à des sentiments plus dignes d'un chrétien.

Mais si la Révérende Mère Isabelle travaillait à la perfection des étrangers, elle ne mettait pas moins de zèle à l'égard des religieuses qui étaient sous sa conduite. Elle appliquait tous ses soins à les conserver en paix et leur disait *que Dieu ne peut pas demeurer dans une âme où le trouble règne*. Elle leur inspirait l'amour de l'exacte observance et exigeait qu'on apportât la plus grande application à tout ce qui concernait l'entretien et l'ornementation de l'église, afin de rendre honneur à Dieu et d'augmenter la dévotion des fidèles. Elle cherchait à propager la dévotion envers la Sainte Eucharistie en faisant peindre des images représentant ce divin mystère

et aimait à ce que beaucoup de messes fussent dites dans la chapelle du monastère. Par ses discours, elle embrasait le cœur de ses filles d'un ardent amour pour le Dieu caché sur nos autels, elle les engageait à solliciter beaucoup de grâces pendant le Saint Sacrifice, *parce que, disait-elle, ce que vous offrez à Dieu par le sacrifice de la Messe vaut bien plus que toutes les demandes que vous pourriez faire; si une seule messe suffit pour le salut et la perfection de mille mondes, de quelle valeur sont toutes celles qu'on célèbre pour cette petite communauté?*

Pendant que cette Mère vigilante s'occupait ainsi de la perfection de ses filles, Dieu prenait soin de celle de son âme, en lui envoyant tant d'infirmités qu'on eût dit qu'il se plaisait à la crucifier dans ce monde et qu'il voulait faire mourir peu à peu ce corps qu'elle brûlait d'abandonner pour aller jouir de lui dans le ciel. Dès l'année 1654, elle souffrit tellement des douleurs de la pierre, qu'on la crut plusieurs fois à deux doigts de la mort; dans une circonstance, elle guérit en exécutant le commandement de son confesseur qui lui avait ordonné de demander à Dieu du soulagement. Lorsque la souffrance devenait insupportable, elle implorait le secours des saints qu'on invoque pour ces sortes de maux, et presque toujours elle la sentait diminuer; mais dans les autres temps, elle endurait en silence ce que Dieu lui envoyait. Elle fut longtemps sujette à des maux de dents, mais sa patience était plus forte que ses douleurs et, bien loin de se relâcher de sa vie austère, elle redoublait ses pénitences, ses veilles et ses oraisons, afin de mâter incessamment son corps qu'elle considérait comme son plus redoutable ennemi.

La Révérende Mère Isabelle, sentant que ses forces diminuaient de jour en jour, comprit qu'elle n'avait plus longtemps à vivre et se disposa à la mort. Elle renouvela le sacrifice qu'elle avait fait d'elle-même à Dieu pour la destruction du péché et l'augmentation de la vertu, et offrit sa mort comme une satisfaction à la justice divine pour les fautes qu'elle avait commises pendant sa vie; puis, accompagnant son sacrifice

de plusieurs autres motifs sublimes, elle protesta solennellement qu'elle acceptait la mort au jour, à l'heure, au moment que la Providence de Dieu l'avait décrété, en union avec Notre-Seigneur et pour les mêmes fins qu'il avait lorsqu'il expira sur la croix pour notre salut. Elle s'appropriâ aussi, en quelque sorte, les intentions de la Sainte Vierge, des anges, des saints et de tous les justes encore sur la terre.

Cela fait, elle ne songea plus qu'à augmenter ses mérites. Quoiqu'elle pût à peine se soutenir, elle continua pendant plusieurs mois à suivre les exercices communs, jusqu'à ce que le mal la contraignît enfin de garder le lit. Aussitôt on désespéra de sa vie; on lui donna le Viatique et l'Extrême-Onction. Elle ne put donner que de faibles marques de l'amour qui remplissait son cœur, parce qu'elle perdit l'usage de la parole; elle répéta seulement plusieurs fois le nom adorable de Jésus et expira, le 3 mars 1675, pour aller jouir de Dieu pendant toute l'éternité.

Tous les habitants de Cologne ressentirent une grande peine de la perte d'une religieuse si sainte, qui leur était si chère; une personne vertueuse et digne de foi la vit prendre son essor vers le ciel, tout éclatante de lumière. Un grand serviteur de Dieu assura qu'on ne devait pas douter qu'elle ne fût dans la gloire. Il arriva un fait extraordinaire : le peintre chargé de faire le portrait de la Révérende Mère Isabelle, ayant oublié quelques traits de son visage, demanda qu'on rouvrit le cercueil huit jours après son décès; on le fit pour le satisfaire et on trouva le saint corps aussi frais que si elle venait d'expirer et n'exhalant aucune mauvaise odeur; ce qui surprit ceux qui furent témoins de ce spectacle. Quant à ses filles, tout affligées qu'elles fussent de la perte d'une si bonne Mère, elles s'abandonnèrent au bon plaisir de Dieu et se consolèrent par l'espoir que celle qui leur avait témoigné tant de bonté pendant sa vie n'en aurait pas moins après sa mort, et que, jouissant de Dieu, elle pourrait leur procurer plus efficacement les grâces dont elles avaient besoin pour se perfectionner dans la vie intérieure.

TABLE DES MATIÈRES

ÉPITRE.....	V
PRÉFACE.....	VII
APPROBATIONS.....	IX
INTRODUCTION.....	XIII

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Enfance de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.....	1
CHAP. II. — Elle forme le dessein de déguiser son sexe et de s'enfuir dans la solitude.....	4
CHAP. III. — Des pénitences que faisait la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy dans sa jeunesse; sa répugnance pour le mariage.....	6
CHAP. IV. — Le commencement de sa vocation religieuse.....	9
CHAP. V. — Les frères de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy l'éprouvent de toutes les manières. Dieu lui donne une force miraculeuse.....	11
CHAP. VI. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy persévère dans sa vocation malgré tous les obstacles.....	14
CHAP. VII. — Départ pour Avila. — Épreuves de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy pendant son noviciat.....	16
CHAP. VIII. — Son amour pour Dieu et son zèle pour le salut des âmes vont toujours croissant.....	20
CHAP. IX. — Notre sainte Mère Tèreise assure la Vénérable que son zèle pour le salut des âmes vient de Dieu; ce qui lui est confirmé par de nouvelles faveurs.....	23
CHAP. X. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy tombe malade à la suite de ses vifs transports de l'amour divin. Sainte Tèreise la nomme infirmière.....	24
CHAP. XI. — Sa conduite dans l'office d'infirmière. — Les saints prophètes Élie et Élisée l'assistent de leurs conseils.....	26

CHAP. XII. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy souffre dans une vision les peines du Purgatoire. Une novice la persécute de plusieurs manières.....	29
CHAP. XIII. — Notre-Seigneur lui apparaît sous la forme de l' <i>Ecce Homo</i> . Elle commence à raconter quelques circonstances des grands travaux de la sainte Mère Tèreèe.....	31
CHAP. XIV. — La Vénérable décrit le bonheur qu'elle goûtait dans la compagnie de sainte Tèreèe et continue de parler des fatigues et des traverses qu'elles eurent à subir dans leurs voyages.....	35
CHAP. XV. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy rapporte quelques détails sur la mort de notre sainte Mère Tèreèe.....	37
CHAP. XVI. — Notre sainte Mère Tèreèe apparaît après sa mort à sa fidèle compagne et lui obtient plusieurs faveurs.....	40
CHAP. XVII. — Suite des faveurs que la Vénérable reçoit de notre sainte Mère Tèreèe.....	42
CHAP. XVIII. — Notre sainte Mère détermine la conventualité de sa nièce, la Sœur Tèreèe de Jésus. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy accompagne la Mère Marie de Saint-Jérôme au couvent de Madrid.....	45
CHAP. XIX. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy obtient une pluie miraculeuse par ses prières. Elle rapporte quelques faveurs qu'elle reçut de Dieu dans l'oraison.....	50
CHAP. XX. — La Vénérable obtient la guérison d'une religieuse qui avait perdu la raison. Dieu la secourt dans ses besoins....	52
CHAP. XXI. — Dieu révèle à la Vénérable qu'il la destine à aller en France. — Elle s'oppose fortement au dessein qu'avait formé une prieure de fonder un Désert.....	54
CHAP. XXII. — La Mère Anne de Saint-Barthélemy rapporte quelques visions qu'elle eut touchant l'Ordre et le royaume d'Espagne. Sa douleur de voir le couvent d'Avila dépossédé du corps de notre sainte Mère.....	57
CHAP. XXIII. — La vénérable Mère rapporte quelques faveurs qu'elle reçut de Dieu, et, en particulier la manière dont il récompensa une humiliation qu'elle souffrit avec plaisir.....	60
CHAP. XXIV. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy raconte comment elle vit notre Père saint Élie protéger les Carmes Déchaussés réunis au Chapitre de Valladolid. Elle continue à parler des faveurs divines dont elle fut comblée.....	64
CHAP. XXV. — Les démons persécutent la Vénérable, mais Dieu la console. Il lui fait connaître qu'il la destine à aller en France..	68

CHAP. XXVI. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy raconte les démarches qu'on fit pour obtenir des Carmélites espagnoles, afin d'établir l'Ordre en France. — Succès de ces démarches. — Départ de la Vénérable et de ses compagnes.....	72
CHAP. XXVII. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy arrive à Paris. — On lui donne le voile noir. — Elle est nommée prieure de Pontoise.....	78
CHAP. XXVIII. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy raconte les faveurs qu'elle reçut de Dieu pendant son premier priorat. — Son départ de Pontoise pour Paris.....	84
CHAP. XXIX. — Continuation des grâces qu'il plut à Dieu d'accorder à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy en plusieurs circonstances, pendant qu'elle était prieure à Paris.....	91
CHAP. XXX. — Dieu fait voir à la Vénérable une quantité de petites croix qui lui sont destinées. — Elle rapporte le bonheur qu'il y a à souffrir.....	97
CHAP. XXXI. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy parle de quelques autres faveurs qu'elle reçut du ciel et de plusieurs peines qu'elle eut à souffrir en France.....	103
CHAP. XXXII. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy est chargée de fonder un couvent à Tours. — Elle rapporte la mort de l'abbesse de Fontevault et quelques révélations dont elle fut favorisée à cette époque.....	108
CHAP. XXXIII. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy part pour la Flandre. Elle fonde le monastère d'Anvers.....	113
CHAP. XXXIV. — La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy raconte un grand nombre de faveurs qu'elle reçut de Dieu....	119
CHAP. XXXV. — Différentes faveurs que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy reçut de Dieu et peines intérieures dont elle fut éprouvée.....	124

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Son amour envers Dieu.....	135
CHAP. II. — Son ardent désir du martyre.....	137
CHAP. III. — Les effets de l'amour divin dans son corps.....	139
CHAP. IV. — Sa charité envers les pauvres.....	142
CHAP. V. — Sa tendresse pour les malades.....	144
CHAP. VI. — Son zèle pour le salut des âmes.....	146

CHAP. VII. — Son amour envers ses filles.....	148
CHAP. VIII. — Sa foi et son espérance.....	150
CHAP. IX. — Son oraison.....	152
CHAP. X. — Les effets de son oraison.....	153
CHAP. XI. — Effets particuliers des prières de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy en faveur de la ville d'Anvers.....	155
CHAP. XII. — Dévotion de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy envers la Très Sainte Trinité.....	158
CHAP. XIII. — Sa tendre dévotion envers l'adorable sacrement de l'autel.....	160
CHAP. XIV. — Sa dévotion envers la Passion de Jésus-Christ.....	162
CHAP. XV. — Sa dévotion envers la Sainte Vierge.....	164
CHAP. XVI. — Sa profonde humilité.....	165
CHAP. XVII. — Vie pénitente et mortifiée de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.....	169
CHAP. XVIII. — Son obéissance.....	173
CHAP. XIX. — Sa pureté.....	175
CHAP. XX. — Sa pauvreté.....	176
CHAP. XXI. — Sa prudence dans le gouvernement.....	177
CHAP. XXII. — Sa patience.....	180
CHAP. XXIII. — Du bonheur qu'eut la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy d'être la compagne de notre sainte Mère Tèrese.....	182
CHAP. XXIV. — Parallèle des vertus de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy avec celles de sainte Tèrese.....	184
CHAP. XXV. — Du don de prophétie dont était favorisée la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.....	187
CHAP. XXVI. — Prophétie touchant la fondation d'un couvent de Carmélites Déchaussées à Cologne.....	191
CHAP. XXVII. — Estime des personnes du monde pour la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.....	194
CHAP. XXVIII. — Heureuse mort de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.....	198
CHAP. XXIX. — Miracles que fit la vénérable Mère Anne pendant sa vie.....	203
CHAP. XXX. — Miracles opérés par la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy après sa mort.....	206
CHAP. XXXI. — Vie de la Soeur Françoise de Jésus, cousine de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.....	210

TROISIÈME PARTIE

De l'obéissance.....	219
Du vœu de chasteté.....	223
Du vœu de pauvreté.....	226
De l'exacte observance.....	229
La manière d'élever les novices.....	232
Du silence.....	242
De la récréation.....	245
Avis touchant la conduite des monastères.....	247
Exercice de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy pour chaque jour de la semaine.....	250
Lettre de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy à un prieur des Carmes Déchaussés du couvent d'Anvers.....	251

QUATRIÈME PARTIE

Vie de la Révérende Mère Isabelle de Jésus-Christ.....	257
Vie de la Révérende Mère Marie du Saint-Esprit, compagne de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy dans la fondation d'Anvers.....	270
Vie de la Révérende Mère Térèse de Jésus, première religieuse du monastère d'Anvers.....	287
Vie de la Révérende Mère Marie de la Croix.....	293
Vie de la vertueuse Sœur Catherine de Saint-Ange, première con- verse du couvent d'Anvers.....	297
Vie de la vertueuse Marie de Saint-Denis.....	305
Vie de la vertueuse Sœur Anne de la Présentation.....	310
Vie de la vertueuse Sœur Anne de Saint-Barthélemy.....	316
Vie de la Révérende Mère Angélique du Saint-Esprit.....	320
Vie de la vertueuse Sœur Marie de Saint-Joseph, seconde converse.....	332
Vie de la vertueuse Sœur Anne de Sainte-Térèse, troisième con- verse.....	337
Vie de la Révérende Mère Claire de la Croix.....	344
Vie de la Révérende Mère Françoise de la Mère de Dieu.....	351
Vie de la vertueuse Sœur Béatrix de Saint-Joseph.....	354

Vie de la Révérende Mère Euphrosine-Térèse de Saint-Joseph.....	358
Vie de la Révérende Mère Catherine du Christ.....	368
Vie de la Révérende Mère Marie-Térèse de Jésus.....	372
Vie de la Révérende Mère Marie de Jésus.....	390
Vie de la Révérende Mère Christine de Jésus.....	394
Vie de la vertueuse Sœur Barbe de Saint-Joseph..	398
Vie de la Révérende Mère Catherine de la Mère de Dieu.....	404
Vie de la Révérende Mère Marie-Marguerite des Anges.....	428
Vie de la Révérende Mère Isabelle du Saint-Esprit.....	436
TABLE DES MATIÈRES.....	451



MAISON DE LA BONNE PRESSE

8, RUE FRANÇOIS I^{er}

LIVRES DE DOCTRINE ET DE PIÉTÉ

Le livre de tous, par le R. P. J. BERTHIER; beau volume de 470 pages, in-16. *Prix* : Broché, 1 franc; port 0 fr. 35. Relié tranches jaspées, 1 fr. 50; port, 0 fr. 40. Relié tranches dorées, 1 fr. 75 port, 0 fr. 40.

Le même volume de 148 pages, grand in-8°, pour distributions de prix, étrennes, etc. *Prix* : Broché, 1 franc; port, 0 fr. 50. Relié tranches jaspées, 1 fr. 50; port, 0 fr. 70. Relié tranches dorées, 1 fr. 75; port, 0 fr. 70.

La Jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'école des Saints, par le R. P. J. BERTHIER, beau volume de 375 pages, in-16. *Prix* : Broché, 1 franc; port, 0 fr. 35. Relié tranches jaspées, 1 fr. 50; port, 0 fr. 40. Relié tranches dorées, 1 fr. 75; port, 0 fr. 40.

L'Homme tel qu'il doit être, par le R. P. J. BERTHIER; beau volume de 545 pages, in-16. *Prix* : Broché, 1 franc; port 0 fr. 35. Relié tranches jaspées, 1 fr. 50; port, 0 fr. 40. Relié tranches dorées, 1 fr. 75; port, 0 fr. 40.

Le Jeune homme comme il faut, par le R. P. J. BERTHIER. *Prix* : Broché, 1 franc; port, 0 fr. 35. Relié tranches jaspées, 1 fr. 50; port, 0 fr. 40. Relié tranches dorées, 1 fr. 75; port, 0 fr. 40.

L'État religieux, par le R. P. J. BERTHIER, volume de 450 pages, in-16, relatant l'excellence, les avantages, les obligations et les privilèges de la vie religieuse. *Prix* : Broché, 1 fr. 50; port en sus, 0 fr. 30.

Le Sacerdoce, du même auteur, volume in-8°, de 834 pages. Livre d'étude et de méditation à l'usage des prêtres. *Prix* : Broché, 2 francs; port, 0 fr. 60.

Le Prêtre dans le ministère des missions, des retraites et de la prédication, du même auteur, volume de 930 pages, in-8°, formant un magnifique recueil de sermons. *Prix* : Broché, 6 francs; port en sus, 1 franc par poste ou par colis.

Paroles et traits historiques les plus remarquables, volume in-8°, de 186 pages, complément du précédent. *Prix* : Broché, 2 francs; port en sus, 0 fr. 40. Relié, 2 fr. 50; port en sus, 0 fr. 55.

Abrégé de Théologie dogmatique et morale, du même auteur, avec les notions les plus importantes de droit canon, de liturgie, de théologie mystique et de philosophie chrétienne. 1 volume de 840 pages in-8°. *Prix* : 6 francs; port par poste, 0 fr. 90, ou par colis postal.

Quelle est ma vocation ? du même auteur. 1 volume in-32 de 124 pages. *Prix* : Broché, 0 fr. 40, port, 0 fr. 10. Relié, 0 fr. 65; port, 0 fr. 15.

La retraite de Bourdaloue, rééditée spécialement pour les communautés. 1 volume de 298 pages, in-12. *Prix* : Broché, 1 fr.; port, 0 fr. 40. Relié toile marron 1 fr. 75; port 0 fr. 50.

Quelques opuscules de piété, par BOSSUET, suivis d'un supplément renfermant les évangiles et les psaumes commentés dans ces opuscules.

Volume in-32 de 315 pages. *Prix* : Broché, 0 fr. 40. Relié toile noire, 0 fr. 65; port, 0 fr. 15.

Le Combat spirituel, précédé d'un essai sur la vie spirituelle, par M. GABRIEL DE BELCASTEL. *Prix* : Broché, 0 fr. 40; port, 0 fr. 10. Relié, 0 fr. 65; port, 0 fr. 20.

Comment il faut aimer le bon Dieu. *Prix* : 0 fr. 10; port, 0 fr. 05.

Mois de Marie populaire, à l'usage des personnes occupées. *Prix* : 0 fr. 05; port, 0 fr. 05.

Mois du Sacré-Cœur, *Idem.*

Jésus-Christ, par Mgr d'Aix, *Prix* : 0 fr. 05; port, 0 fr. 05.

Méditations de saint Thomas, par le R. P. MASSOULIÉ, des Frères Prêcheurs, rééditées par le R. P. LAURENT, des Augustins de l'Assomption.

1 volume de 330 pages, in-12. *Prix* : Broché, 1 franc; port, 0 fr. 40. Relié toile marron, 1 fr. 75; port, 0 fr. 50.

Méditations de saint Augustin, traduction du R. P. LAURENT, des Augustins de l'Assomption.

Volume in-32 de 216 pages. *Prix* : Broché, 0 fr. 40; port, 0 fr. 10. Relié toile noire, 0 fr. 65; port, 0 fr. 15.

Soliloques de saint Augustin, traduction du même, in-32. *Prix* : Broché, 0 fr. 40; port, 0 fr. 10. Relié toile noire, 0 fr. 65 port, 0 fr. 15.

Sanctus Augustinus, Vitæ Spiritualis Magister, par le R. P. MAYR, texte latin, 3 volumes in-12, se vendent ensemble. *Prix* : 3 francs; port par poste, 1 franc.

Saint Augustin, maître de la vie spirituelle, par le R. P. MAYR. Traduction du texte latin par le R. P. LAURENT, des Augustins de l'Assomption. 2 gros volumes de 675 et 668 pages. *Prix* : 4 francs; port par poste, 1 fr. 70.

Par colis postal, 0 fr. 60 en gare; 0 fr. 85 à domicile.

Nos raisons de croire, étude historique et critique sur les motifs de crédibilité que présente l'Église catholique. Magnifique volume in-4° de 654 pages, illustré de nombreuses gravures. *Prix* : Broché, 3 francs; port, 1 fr. 50. Relié, tranches jaspées, 4 francs; port, 1 fr. 65. Relié, tranches dorées, 4 fr. 50; port, 1 fr. 65, ou par colispostal.

Œuvres de saint Denys l'Aréopagite, traduites du grec, par M^{re} DARBOY (reproduction originale de 1845, confiée par la famille de M^{re} Darboy à la Maison de la Bonne Presse). 1 beau volume de 330 pages in-12. *Prix* : Broché, 1 franc; port, 0 fr. 55.

Souvenirs de sainte Clotilde, beau volume in-8° de 700 pages, avec portraits et illustrations. *Prix* : 4 francs *franco*.

Vénérable Philomène de Sainte-Colombe, par le R. P. PIE DE LANGOGNE, des Frères Mineurs Capucins. Un portrait, couver-

ture gaufrée. *Prix* : Broché, 1 fr. 50; port 0 fr. 35. Relié tranches jaspées, 2 francs; port, 0 fr. 45. Relié tranches dorées, 2 fr. 25; port 0 fr. 45.

Un chevalier apôtre, **G. Chicard**, missionnaire au Yun-Nan, par le R. P. DROCHON. Volume in-8°, 432 pages, papier fort, illustré, carte. *Prix* : Couverture gaufrée, 2 fr.; port par poste, 1 fr. 30. Relié tranches jaspées, 3 fr.; port par poste, 1 fr. 50. Relié tranches dorées, 3 fr. 50; port par poste, 1 fr. 50.

R. P. Jean-Baptiste Rauzan, par le R. P. DELAPORTE. Un portrait, couverture gaufrée. *Prix* : Broché, 1 fr. 50; port, 0 fr. 35. Relié tranches jaspées, 2 fr.; port, 0 fr. 45. Relié tranches dorées, 2 fr. 25; port, 0 fr. 45.

Vie de **M. de Cissey**, fondateur de l'Œuvre dominicaine en France, par BASTIEN. Illustrations et portraits, couverture gaufrée. *Prix* : Broché, 1 fr. 50; port, 0 fr. 35. Relié tranches jaspées, 2 francs; port, 0 fr. 45. Relié tranches dorées, 2 fr. 25; port, 0 fr. 45.

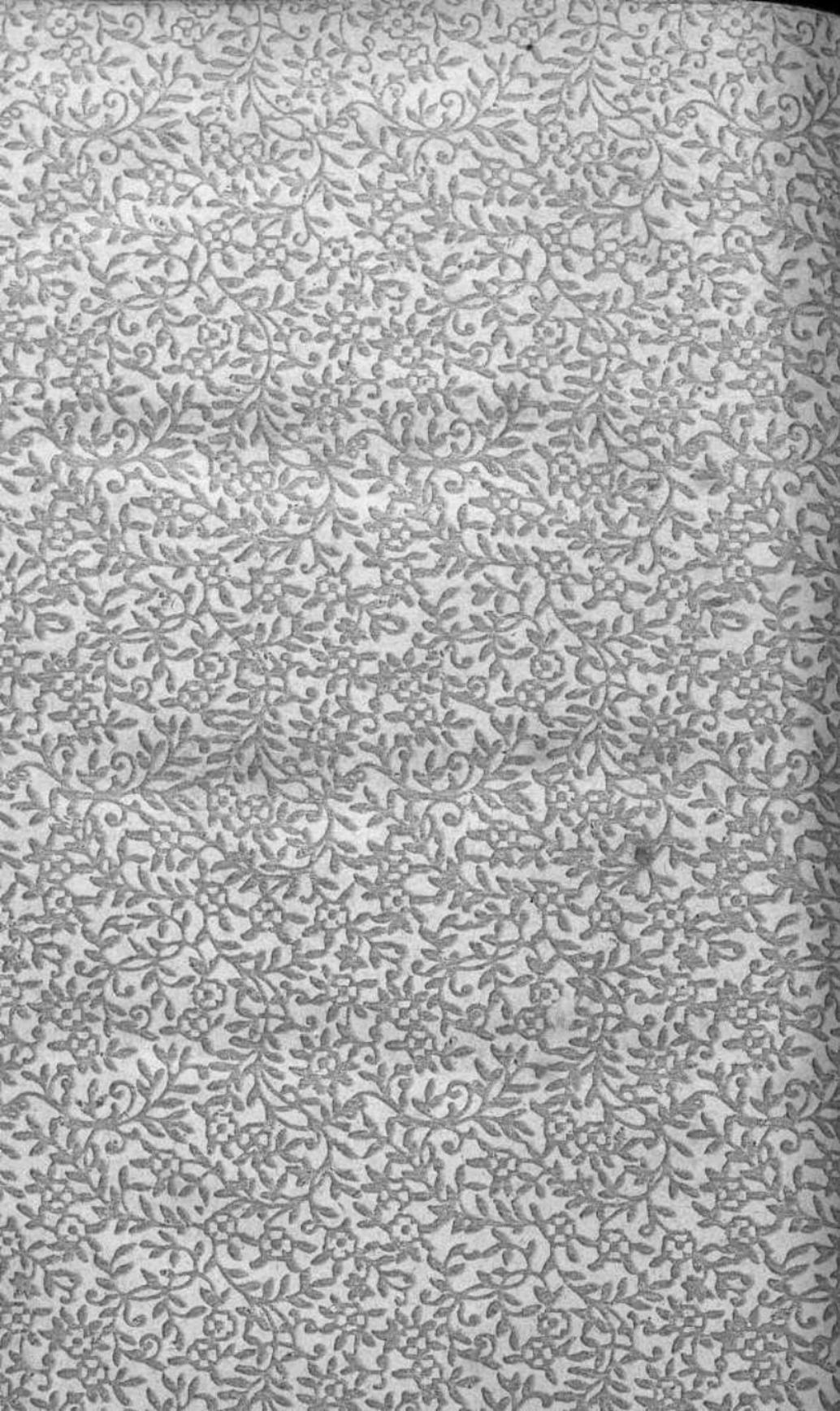
Vie de **M. Baudon**, président général de la Société de Saint-Vincent de Paul, par M. l'abbé SCHALL. *Prix* : Broché, 6 francs; port par poste, 1 fr. 10 ou par colis postal.

L'histoire admirable de **Jeanne d'Arc**, par MM. l'abbé DEBOUT et E. EUDE. Volume de luxe in-8°, 500 pages et 100 gravures, vignettes ou cartes, beau papier. *Prix* : Broché, 5 fr. Relié chagrin bleu, filets or, tête dorée et fer au plat, 9 francs.

Pour chaque volume, port, 0 fr. 60 en gare, 0 fr. 85 à domicile.







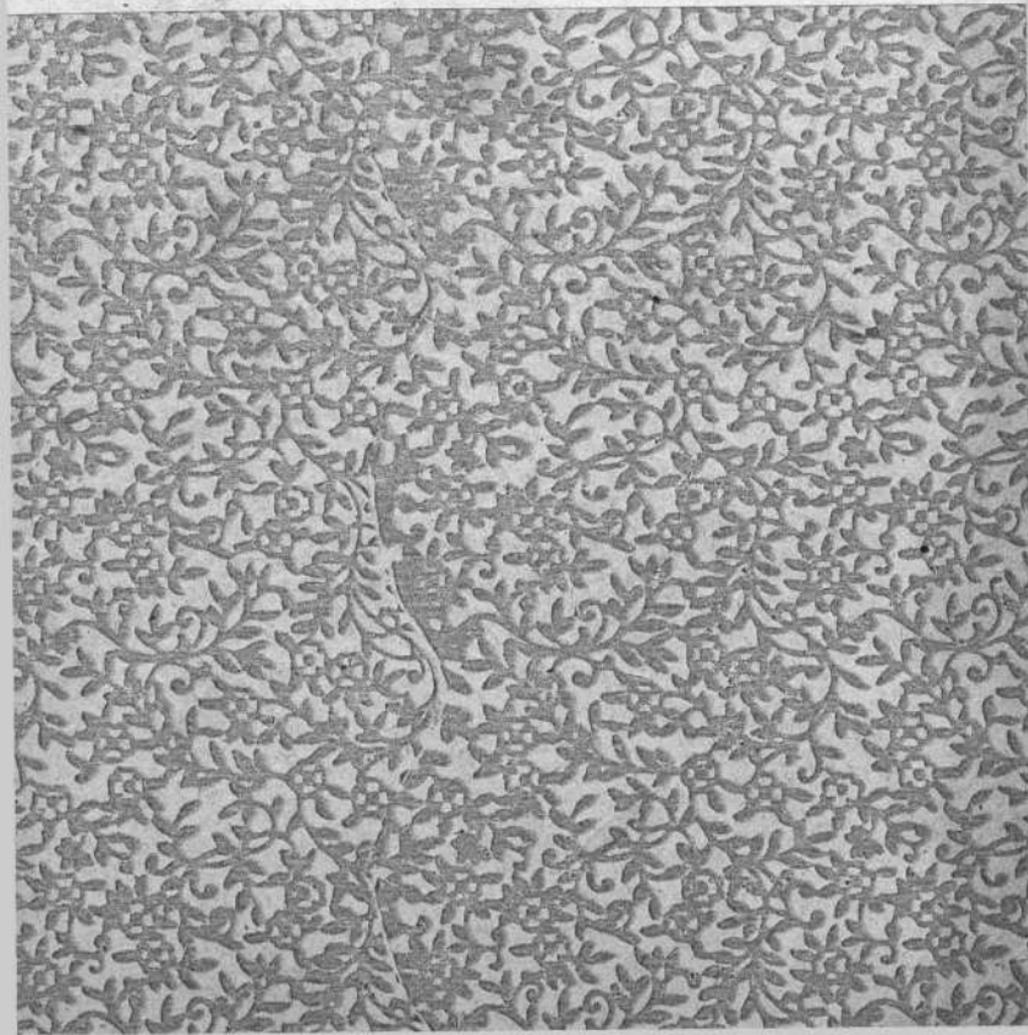
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN X

Libros escritos sobre Carmelitas de la Reforma Teresiana.

Número.....	839	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	6	Precio de adquisición.	»
Tabla	3	Valoración actual.....	»





ANNE
DE
SAINT-
BARTHÉLEMY

839.